

La Revue Populaire

Vol. 16, No 1

Montréal, janvier 1923

ABONNEMENT

Canada et États-Unis :

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

MONTREAL

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE JOUR DE L'AN ET LES RESOLUTIONS

Il est d'usage depuis les temps les plus reculés de l'antiquité de prendre de bonnes résolutions au premier de l'an. Chacun fait un examen de conscience, voit les fautes commises et se promet bien de ne les plus recommencer.

Autant en emporte le vent; cependant, chaque année, nous recommençons la même comédie des bonnes résolutions à prendre.

En voici quelques-unes que je pourrais suggérer aux aimables lecteurs et aux gentilles lectrices de notre si populaire "Revue Populaire".

Ces réflexions me sont venues alors que j'attendais un tramway depuis quarante-cinq minutes et quelques secondes exactement.

Je vous les jette en pâture, sans ordre, comme elle me sont arrivées.

—Je ne paierai pas plus de cinquante dollars pour un chapeau". La femme mariée.

—Je resterai à la maison tous les soirs". L'homme marié.

—Je n'écrirai plus pour faire de l'argent, mais pour faire de l'art". L'auteur favori.

—Je ne flirterai plus avec le petit jeune homme qui passe devant ma fenêtre". La jeune fille.

—Je baisserai le prix de mes loyers". Le propriétaire.

—Je paierai mon loyer sans murmurer". Le locataire.

—Je me laisserai attendre et je me marierai". Le célibataire endurci.

—Nous ne nous disputerons plus". Le ménage.

—Nous ne déposerons plus l'assiette de soupe sur l'habit de nos clients". Les jeunes filles de restaurant.

—Nous ne nous occuperons plus de nos ennuis, nous ne verrons que ceux des autres". Les égoïstes.

—Je ne donnerai plus de conseils à ma fille, car elle ne les suit pas". La maman.

—Je donnerai davantage d'argent à mon fils qui est étudiant". Le père.

—Je ne discuterai plus de relativité excepté avec Einstein lui-même". Le philosophe.

—L'artiste apprendra ses rôles avant d'entrer en scène". Le directeur du théâtre.

—J'augmenterai les gages de mes employés". Le patron.

—Je n'emploierai plus de rouge carmin ni de fard". L'ensorceleuse.

(Suite à la page 10)

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

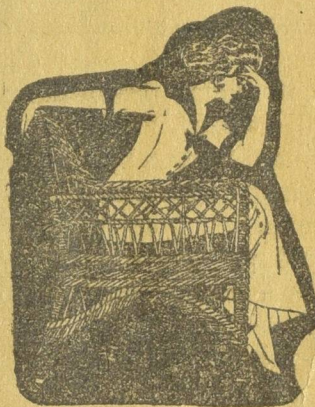
Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines: des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, regards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.



LE RIVAL DE SAMSON

Un jeune Grec de vingt-deux ans accomplit des tours de force d'une audace inouïe.— Il se fait casser sur la poitrine une roche lourde d'une tonne, s'enroule autour du cou des tiges de fer, soulève six personnes avec ses dents, et bien d'autres choses encore.— Comment il terrassa de ses mains un ours de forte encolure.

Il est convenu de nos jours de dire d'un homme d'une belle force, d'une force peu commune; c'est un Hercule, ou plus souvent, c'est un Turc. Fort comme un Turc, cela veut tout dire. Mais voilà qu'un jeune Samson, encore un autre titre qui ne va pas mal à un homme fort, vient de contester aux Ottomans leur force légendaire. Et cet homme est un Grec. Dommage qu'il n'ait pas employé contre ses ennemis d'hier la vigueur extraordinaire qu'on lui prête, car alors, les compatriotes de nos nombreux marchands de bonbons et de crème glacée de Montréal ne se seraient peut-être pas fait flanquer la dégelée que les Turcs leur ont administrée en octobre dernier.

Cet hellène a nom Gust Lessis. Gust? est-ce l'abréviation de Gustave, nous ne savons pas? Il a vingt-deux ans et est né dans une petite

ville, située à soixante milles d'Athènes. Il pèse 185 livres.

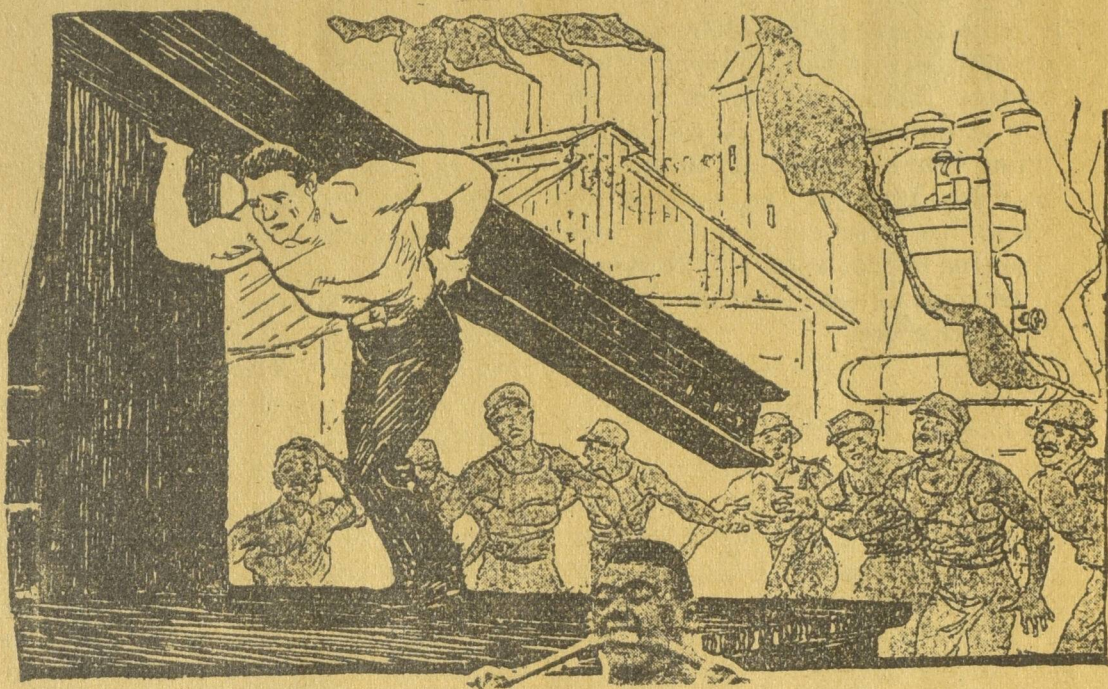
Sa force est telle qu'elle a épastouillé tous nos champions canadiens et tout ce que les Etats-Unis, pays d'athlètes, comptent de mastocs.

Voulez-vous connaître quelques-uns de ses exploits. Nous vous en énumérerons toute une série, tout à l'heure. Il convient de vous faire remarquer, cher lecteur, que tous les tours de force de ce monsieur ont été répétés devant des juges impartiaux et qu'aucun d'eux n'est truqué. Nous aurons peut-être d'ailleurs le plaisir de le voir à Montréal. Vous en jugerez par vous-même.

Par une belle après-midi de l'été dernier, il se retira dans un coin peu fréquenté de la plage Brighton, non loin de New-York, avec quelques amis et trois journalistes, dans le but d'accomplir son premier exploit. On lui mit sur la poitrine une roche lourde d'une tonne et il se la fit casser en miettes par un ouvrier qui frappait dessus à coups de marteau de forgeron. Lessis, pendant cette opération, se tenait soulevé d'un pied au-dessus du sol par ses mains et ses pieds. Dix hommes posèrent la pierre sur lui comme s'ils l'eussent jeté sur une table massive. Il ne bougea pas une minute, pendant tout le temps que le

lourd marteau frappait sur lui comme sur une enclume, faisant voler en éclats les fragments de roche qui lui rejaillissaient dans la figure. Il fallut dix minutes pour briser complètement cette roche. Quand il se releva, il ne montrait aucun signe de fatigue. Mieux encore, Lessis n'avait rien mis pour se protéger la peau contre ce roc raboteux.

La fois suivante, il fit un tour de force qui eût brisé le bras de quiconque, à l'exception de Lessis. Il se servit d'une barre de fer du même diamètre et de la même longueur que la première et étendant son bras gauche, il prit la barre dans sa main droite et la frappa par trois fois sur son bras étendu jusqu'à ce qu'elle se pliât en un V parfait. Sa peau après cela n'é-



Le colosse grec supportant facilement sur ses épaules une poutre d'acier d'une tonne.

Le second exploit qu'il accomplit fut d'enrouler deux fois autour de son cou une barre de fer de trois quarts de pouce de diamètre. Il en prit une seconde, deux fois plus large, et en fit un immense U qu'il jeta par terre, demandant aux deux ou trois cents ouvriers qui le regardaient faire d'essayer seulement d'écarter d'un demi-pouce l'une des branches de la lettre ainsi formée.

fait rayée que de quelques petites bandes rouges et naturellement pas le moindre de ses os n'était brisé! Comme la première fois aussi, aucun des assistants ne put redresser cette barre de fer.

Mais ce n'est pas tout. Il y a plus extraordinaire encore. Une autre fois, il prit un morceau de fer d'un demi-pouce d'épaisseur, d'un pouce de largeur et de dix pieds de longueur. Il

en plaça une extrémité sous son bras gauche et de sa main droite il l'enroula autour de son bras gauche, comme il aurait fait d'un simple fil de cuivre.

Un ouvrier présent enfonça une cheville de métal dans le bois de charpente très épais et très dur. Cette cheville avait six pouces de long et il l'enfonça à quatre pouces. Lessis prit avec ses dents la tête de cette cheville et la sortit de cette manière...

C'est tout? Jamais de la vie. Quelques jours plus tard, le jeune Grec mit entre ses dents un longue tige de fer de 20 pieds de longueur et six jeunes filles se suspendirent après, trois de chaque côté de lui. La tige se courba en deux sous le poids des six jeunes paronnés, mais Lessis ne broncha pas.

La force de cet homme commença à se faire connaître un jour qu'il travaillait dans un chantier de construction. Il s'agissait de soulever une poutre d'acier pesant une tonne. Les ouvriers s'acharnaient depuis une demi-journée à la soulever pour la faire passer dans un étroit couloir. Mais dans ce passage, deux hommes de front ne pouvaient avancer, avec la poutre entre eux. Lessie s'approcha, souleva la poutre, la posa sur ses épaules et la porta ainsi à destination, aussi facilement qu'un fétu de paille.

La nouvelle de cet exploit se répandit rapidement dans l'usine où l'on ne s'entretenait plus que la force herculéenne de ce jeune homme.

A l'heure du déjeuner, les quatre cents ouvriers se rassemblaient autour de lui et le suppliaient d'accomplir pour eux des tours de force.

C'était pour les amuser qu'il s'enroulait ainsi des tiges de fer autour du cou, des bras, des poignets et des jambes.

Lorsque Lessis débarqua aux Etats-Unis, en l'an 1919, il traversa une pe-

tite ville où un cirque couvrait de ses tentes la place publique.

Le propriétaire de cette foire annonçait qu'il donnerait \$25 à quiconque aurait l'audace de pénétrer dans la cage de l'ours et de le jeter par terre. Au moment où le propriétaire allait se moquer de la foule, un jeune homme la traversa en vitesse, en jouant des coudes, et se disant prêt à se rencontrer avec l'ours.

La porte de la cage s'ouvrit; l'homme enleva son veston, prit l'ours par une patte et le renversa. Furieux de se voir traité de la sorte, l'animal se mit sur l'offensive et fonda sur Lessis. Ce dernier ce retourna, lui administra sur le nez quelques coups de poing formidables et l'étendit par terre.

Mais on refusa de lui remettre l'argent promis. Il assomma le propriétaire du cirque et quelques-uns de ses serveurs venus à la rescousse. Le lendemain, l'affaire se plaida, devant le magistrat qui fit remettre la somme de \$25 à Lessis, lequel jugeait l'avoir bien gagnée.

Quelque temps avant de venir habiter l'Amérique, Lessis avait eu une bataille avec l'homme fort de son village natal, Levadias. Il souleva le gros homme dans ses bras, l'étendit sur le parquet de sa maison, lui donna de vigoureuses tapes dans la figure, sortit de la maison, ferma la porte et alla porter la nouvelle dans tous les coins de l'endroit, disant que c'était lui le maître maintenant.

Lessis, à ce qu'on raconte, appartient à une bonne famille. Son père, Vasilios, fut gouverneur de la province de Dimos Petras et son frère aîné est officier dans l'armée grecque. Lessis a de l'instruction, pouvant parler et écrire, en plus de l'anglais et du grec, l'italien et le français.

“Nous sommes tous très forts, du côté de mon père, dit-il”. Il s’entretenait avec un représentant de la presse canadienne qu’il avait invité à souper. Lessis avait devant lui une omelette de douze oeufs, que le journaliste ne pouvait cesser de regarder d’une curieuse façon. Le Samson le remarqua. “Ma force, lui dit-il, ne m’est pas venue en mangeant, croyez-le bien. Elle est naturelle. Mais je la conserve en mangeant beaucoup. Si je mange beaucoup, je ne la perdrai qu’à un âge très avancé.”

Ses repas se composent à peu près des mets suivants. Pour le petit déjeuner, un melon cantaloup, quelques fruits, une douzaine d’oeufs frais, six tasses de café, six petits pains.

Pour le diner, un grand bol de riz, apprêté à la grecque, représentant à peu près quatre pintes; deux pintes de lait.

Pour le souper, deux livres de bifteck ou un poulet entier, douze morceaux de pain, plusieurs pintes de lait, quatre portions de fruits et six tasses de café. Il boit aussi chaque jour environ une chopine d’huile d’olive que lui envoie son père de Grèce.

Lessis n’a pas du tout un physique de géant. Il est naturellement bien charpenté, mais aussi bien balancé. Il a beaucoup d’élégance et une allure des plus aristocratiques.

Détail assez curieux, il lui importe peu de supporter sur sa peau une roche lourde d’une tonne, mais il ne peut endurer que les sous-vêtements de soie. De plus, il lui faut pour bien dormir des draps soyeux et des couvertures douces au toucher.

—o—

L’amitié la plus forte vient des ressemblances; l’amour le plus violent vient des contraires.

LES JURONS INCONSCIENTS

“On m’affirme qu’une ligue vient de se constituer contre le juron. Je ne sais s’il faut en attendre des résultats satisfaisants. Dans certaines contrées, on jure sans penser à mal, par atavisme, par délassement. Le juron coule des lèvres comme l’eau d’un robinet. Et cette déplorable habitude remonte à des temps très anciens.

Le pieux chroniqueur Etienne de Bourbon raconte qu’un jour, rencontrant un bouvier qui mangeait des poires, de grand matin, il lui demanda s’il avait d’abord nourri son âme par la prière comme il nourrissait son corps dès la première heure:

—Avez-vous au moins récité l’oraison dominicale?

Cet article est tiré de la revue française “Les Annales”. Comme on peut le voir, l’habitude des jurons est plus ou moins commune à tous les pays. Mais nous avons beaucoup à faire sur ce sujet... Nos jurons sont d’importance !

—o—

LE JOUR DE L’AN ET LES RESOLUTIONS

(Suite de la 5e page)

—Je m’occuperai de choses sérieuses.” Le fils à papa.

—Je n’écrirai plus d’articles à sensation”. Le journaliste.

—Je me laisserai vieillir bien doucement”. La vieille fille.

—Je ne prononcerai pas plus de deux cents discours par session”. Le député.

—Je donnerai tout mon coeur, et je consacrerai tous mes moments à plaire aux jolies lectrices de “La Revue Populaire”.

Paul COUTLEE.

Le châtiment d'une petite coquette

La lugubre association du Ku Klux Klan fait encore des siennes dans la libre république américaine.— Un groupe de femmes de cette société secrète anti-catholique s'emparent d'une jeune fille de dix-huit ans et la jettent dans une cage remplie de vers, de grenouilles, de couleuvres, de colimaçons et de tortues jusqu'à ce que le froid et l'horreur lui fassent perdre connaissance.

Nos lecteurs se souviennent de l'histoire que nous leur avons déjà racontée sur cette lugubre association secrète qui exerce ses ravages dans tous les Etats-Unis, association composée de gens, hommes et femmes qui s'intitulent justiciers extra-judiciaires. Le Ku Klux Klan compte des milliers d'affiliés et est partout redouté. Quelqu'un, homme ou femme, se rend-il coupable de quelque action reprehensible que la justice ne peut punir à cause des caractères intimes et absolument particuliers de la faute, voilà que surgissent ces justiciers montés quelquefois sur des chevaux, couverts d'une cagoule blanche, bien encapuchonnés. Cette association est surtout composée de certains sectateurs protestants fanatiques qui veulent réduire la puissance de la Papauté et de la Catholicité et s'en prennent spécialement à cause de cela aux Chevaliers de Colomb.

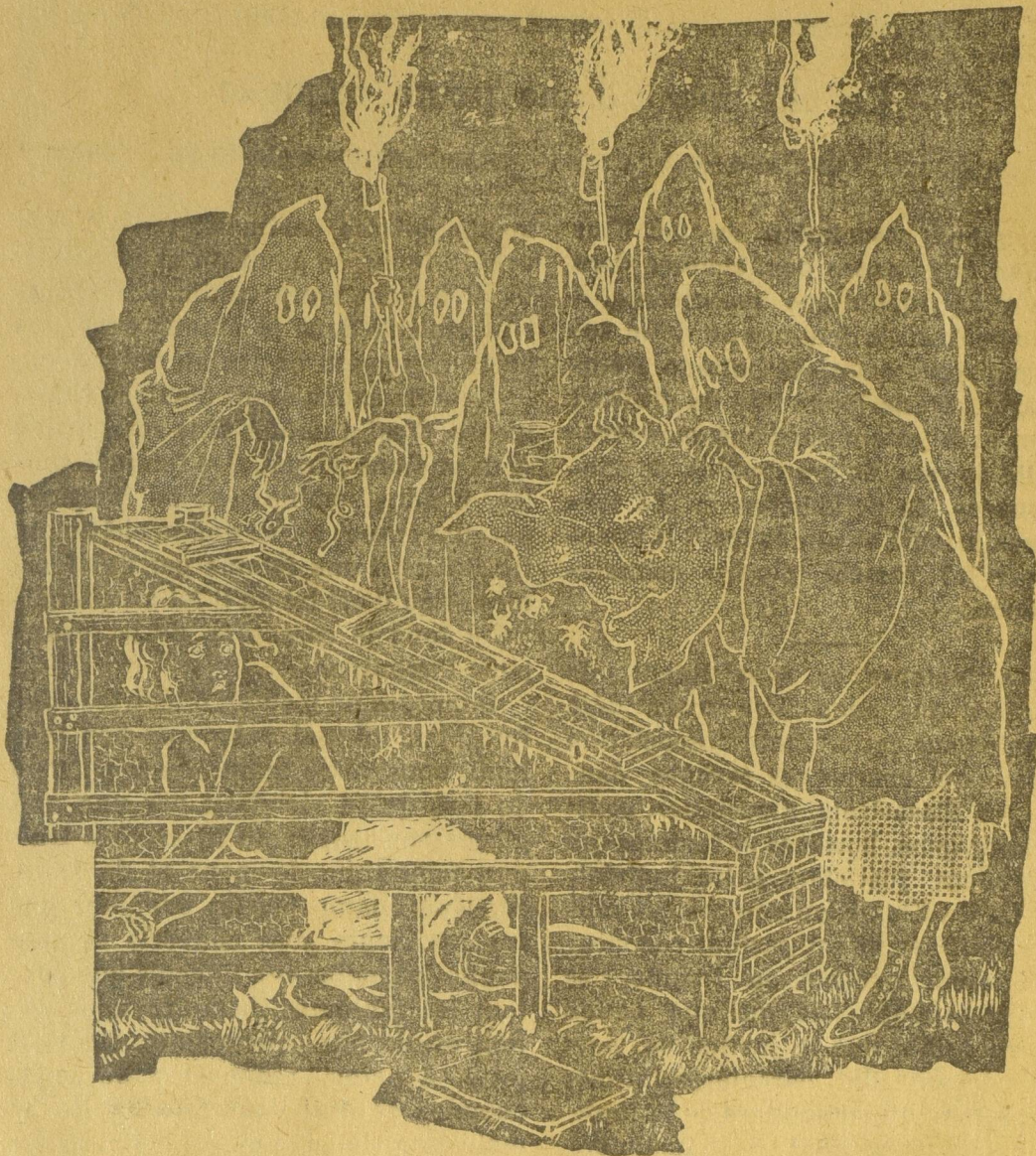
Le plus souvent, les membres du Ku Klux Klan, pour châtier les coupables, se servent de certains instru-

ments qui les particularisent, à savoir le fouet, le goudron et la plume. Ils enduisent leurs victimes, les roulent ensuite dans la plume, après les avoir vertement battus au préalable.

Mais ils connaissent d'autres châtiments. C'est d'un des plus récents que nous voulons parler. Des femmes seules, il nous semble, ont pu imaginer pareille chose; parce que le châtiment fut donné à une femme par des femmes et qu'il est tel qu'il fallait connaître à fond le caractère de la femme pour l'imaginer.

Supposez un instant, ô lectrice confortablement assise dans un bon fauteuil, sous votre lampe rose, au coin du feu, qu'on viendrait par une nuit glacée vous sortir du lit et vous traîner, mourante de peur et de froid, dans un champ perdu; supposez que vos ravisseurs sont couverts de cagoules, pareilles aux linceuls que portent les fantômes de notre imagination ou de nos cauchemars. On vous jette, à peine recouverte de votre chemise de nuit dans une étroite et malcommode cage de poules et là des femmes diaboliques vous couvrent tout entière de grenouilles, de vers, de colimaçons, de tortues et de toutes sortes d'autres horreurs dont les poules se nourrissent mais qui répugnent particulièrement aux femmes! Tel est le nouveau supplice imaginé par les prudes fanatiques du Ku Klux Klan.

Ceci se passe naturellement dans un village américain, notre pays, grâce à Dieu, n'étant infesté ni par la prohibition, ni par les lois bleues ni



Et dans la cage remplie déjà d'immondices tombèrent par milliers sur la malheureuse des grenouilles, des vers, des couleuvres, des tortues, des punaises, des cloportes...

par le Ku Klux Klan. Quand nous parlons de notre pays, nous sous-entendons naturellement notre province, puisque de ces trois maux, deux sévissent en dehors du Québec.

Une petite jeune fille de dix-huit ans y tenait une conduite plutôt légère, non pas qu'elle commît des fautes

très graves, mais enfin elle donnait à bavasser aux vieilles femmes. Aux yeux des commères, elle avait surtout un grand tort, celui d'être d'une beauté exquise. Une femme laide ne pardonne pas facilement ce péché chez une compagne. Donc, on cria haro sur la pauvre enfant et toutes les dames

bien vues de l'endroit qui naturellement faisaient partie de l'association décidèrent pour la corriger de sa coquetterie inhérente à sa beauté (?) de lui faire subir l'un des châtiments prévus par les statuts de la confrérie. Une nuit que cette chère petite faisait des rêves dorés sur son oreiller de dentelles, un bruit de pas dans le corridor la sortit de son profond sommeil, puis au moment où elle ouvrait les yeux, elle fut saisie par des bras vigoureux, bâillonnée et tirée hors de la maison dans sa mince chemise de nuit. Ses ravisseurs étaient couverts de cagoules, mais elle reconnut facilement en eux des femmes. On la jeta dans une automobile qui sortit du village à toute vitesse. Elle stoppa dans une ferme où une cinquantaine d'autres sinistres individus vêtus du même costume étaient réunis, des torches à la main, chantant des espèces de cantiques dont elle ne put saisir les paroles.

Tremblante de peur et de froid, ne sachant ce que tous ces gens voulaient d'elle, certaine que sa mort était proche, elle poussait des cris déchirants dont toute l'assistance s'amusait. On la jeta dans une cage de poules, si petite qu'elle était forcée de se tenir courbée et si boueuse, si sale qu'elle fut en quelques secondes couverte d'immondices.

Mais elle n'en était qu'au prélude de son supplice. Les justiciers s'approchèrent et lurent à haute voix, à la lueur des torches, sa condamnation pour coquetterie, mauvaise conduite, etc., autant de griefs qui n'existaient que dans l'imagination de ces vilaines. Tout est pur pour qui a le cœur pur. Toutes ces soi-disant honnêtes femmes qui l'accablaient ainsi avaient

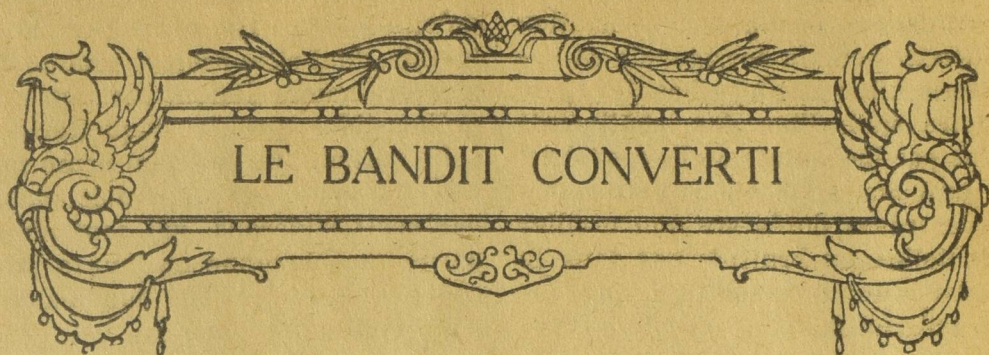
bien plus de méfaits sur la conscience qu'elle-même. La médisance, la calomnie, dont elles usaient comme d'armes ordinaires étaient bien plus répréhensibles que la coquetterie de cette enfant. "Casta quam nemo rogavit", dit Ovide, ce qui peut se traduire par ceci: laiderons qui sont chastes parce que personne ne leur a fait la cour. Tels étaient les bourreaux de cette victime innocente.

Inutile de rappeler dans tous ses horribles détails le châtiment qu'on lui infligea. A peine était-elle enfermée dans cette cage que ces furies s'approchèrent avec des sacs gonflés dont elles lui déversèrent le contenu sur tout le corps. Et quel contenu ! des grenouilles, des vers, des couleuvres, des colimacons, des tortues, des punaises par milliers. Oui, des punaises que toutes ces méchantes femmes avaient sans doute prises dans leur lit ! Imaginez un peu son supplice. Pendant trois heures qui lui parurent longues comme l'éternité, elle fut salie, piquée, empestée par toutes ces immondes et repoussantes petites bêtes. Puis, elle perdit connaissance. La Vertu était vengée par le Crime !

—o—

UNE MODE CURIEUSE

Dans les antiques familles égyptiennes, les parents pratiquaient une drôle de manière de donner un nom à leurs enfants. Ils allumaient trois flambeaux ou trois torches. Ils donnaient à chacun le nom d'un grand personnage. Le flambeau qui brûlait le plus longtemps déterminait le nom à donner à l'enfant.



LE BANDIT CONVERTI

Un aventurier canadien, après avoir cherché au Canada et aux Etats-Unis à faire rapidement fortune, s'attaque seul à un convoi de 250 voyageurs, les dépouille et s'enfuit avec \$8,000.— Trois fois emprisonné, revenu à une vie meilleure, il vend une invention qui allait le rendre très riche, par des moyens honnêtes, quand il meurt.

Il y a un Canadien partout, disait avec raison pendant la guerre l'un de nos plus agréables conférenciers. Naturellement, il en est de bons et de mauvais: il en est aussi de bons et de mauvais tout à la fois. Eussiez-vous pensé que le plus grand bandit de ces temps modernes fût un Canadien? C'est pourtant vrai. Un nommé Edwin B. Trafton, nous apprennent les journaux, vient de mourir à Los Angeles. Son histoire en résumé est celle-ci: Après avoir été le plus extraordinaire, le plus mystérieux et le plus audacieux soldat de fortune de tout l'Ouest canadien, de tout l'Ouest américain et de la Californie même, il fut emprisonné à la suite d'un vol remarquable qu'il accomplit seul, tenant en joue à la pointe de son mousqueton des soldats américains et les voyageurs de dix-neuf diligences qu'il dépouilla de tous leurs biens. Une fois dans sa cel-

lule, il inventa une roue d'automobile d'un genre plus durable et plus économique, fut libéré pour sa bonne conduite, se mit au travail avec acharnement, fit de l'argent et mourut au moment où il allait peut-être devenir millionnaire après avoir racheté ses fautes par des aumônes et des bonnes actions de toutes sortes. En somme, malgré ses fautes, le défunt Trafton laisse une excellente réputation dans tous les Etats-Unis où on déplore amèrement sa perte. Pourquoi ne parlerions-nous pas de lui avec sympathie?

Trafton naquit sur une ferme de l'Ouest canadien, il y a soixante-dix ans. Il émigra aux Etats-Unis vers sa vingt-cinquième année. C'était dans le but d'aller à la recherche de l'or et lors de la célèbre exploitation des mines d'or de Black Hills, vers l'année 1875, on le trouve parmi les premiers prospecteurs. Mais la chance ne le favorise pas. Il gagna d'abord quelque argent qu'il perdit ensuite jusqu'à son dernier sou. C'est alors que pour se refaire, il prit la mauvaise voie, celle du vol.

De Black Hills, il passe dans le Wyoming. Cheyenne, la capitale actuelle de cet état, fut pendant un certain temps l'endroit où il exerça ses ravages. En 1880, Trafton transféra

sa base d'opération à Jackson's Hole, au coeur des montagnes. Il y construisit la première hutte de l'endroit qui depuis est devenu le refuge en même temps que le rendez-vous des meurtriers, des pillers de trains, des voleurs de grands chemins et des brigands de tout acabit.

A cette époque, cette contrée était l'une des plus difficiles et des plus dangereuses à traverser. Quand il ne volait pas les chevaux et les bestiaux des fermiers des environs, comme il le raconte lui-même dans les mémoires qu'il écrivit plus tard en prison, il faisait la chasse ou servait de guide aux explorateurs et aux colons.

Il perça une route à travers ses montagnes, route à laquelle on donna plus tard le nom de la "piste du voleur de chevaux". Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que cette route reçut un tel nom. En effet, elle conduisait directement, à travers des centaines d'embûches disposées par Trafton, aux plus riches pâturages du Wyoming. Les incursions que Trafton et ses comparses faisaient dans les enclos des fermiers leur rapportèrent des sommes considérables et aussi quelques coups de fusil. Durant l'un de ces raids, il reçut un coup de fusil à l'épaule droite et tomba aux mains de la police fédérale.

Il fut condamné à cinq ans de travaux forcés. Il se moqua de ses juges et quand son terme fut expiré, il retourna tout simplement dans ses montagnes reprendre ses vieilles randonnées et ses anciennes habitudes, plus enragé que jamais.

Il faut noter ici que le coup de feu qu'il avait reçu cinq ans auparavant lui avait en quelque sorte descendu l'épaule et que c'est par ce signe par-

ticulier que lors de sa seconde arrestation on put l'identifier.

Mais n'anticipons pas. Trafton, contentons-nous de dire, était depuis huit ans en liberté quand il y retourna pour un second terme de dix ans, et cela pour un crime semblable à son premier.

C'est dans l'intervalle entre ces deux internements qu'il tua un hors la loi. Mais, ayant été de nouveau pris à voler des chevaux et des bêtes à cornes à pleins enclos, il fut condamné, comme nous l'avons dit quelques lignes plus haut, à dix ans de détention. Il se conduisit si bien en prison qu'on le relâcha en liberté provisoire, c'est-à-dire sur parole, au mois de janvier de l'an 1914.

En sortant de prison, il déclara que désormais il marcherait dans le droit sentier. Mais, il ne tint pas longtemps sa promesse, car au mois de juillet suivant, alors qu'il était âgé de cinquante-huit ans, il accomplissait l'exploit le plus remarquable de sa carrière et le plus audacieux que l'on connaisse, soit le cambriolage des diligences de Yellowstone Park.

Dix-neuf diligences s'avançaient à une distance de quinze minutes environ. Les voyageurs étaient au nombre de 250 environ et en plus le convoi était escorté de dix soldats, quatre marchant à cheval en tête du convoi et deux après la dernière diligence, fermant la marche.

Trafton était tout seul, mais il dépouilla quand même les voyageurs de chacune des diligences en même temps que les soldats et son coup fait, réussit à s'échapper et à tromper pendant un an toutes les poursuites qui furent faites pour mettre la main dessus. Il fallait pour cela qu'il connût la contrée sur le bout de ses doigts.

Jusqu'ici les plus vaillants bandits de grands chemins avaient manoeuvré à deux ou trois; le célèbre Trafton répéta seul leurs exploits.

Il réussit ce coup d'audace inouïe parce qu'il n'avait peur de rien, premièrement, ensuite parce qu'il connaissait à fond la contrée et troisièmement parce que les personnes qui voyagent dans le parc de ce nom (Yellowstone) n'ont pas le droit de porter d'armes. Trafton savait cela et sut en profiter. Il s'installa derrière un arbre, à un tournant de la route. Il se dit



Soul, il se rendit maître de dix-neuf diligences et dévalisa 250 voyageurs.

qu'ainsi il arrêterait les diligences au fur et à mesure qu'elles se présenteraient et que de la sorte la diligence qui suivrait ignorerait le sort de la précédente. Une clairière à sa droite lui permettait de faire entrer là les di-

ligences au fur à mesure qu'elles seraient vidées. Derrière cette clairière était un précipice; donc impossible de se sauver. Pour ce qui est du butin, ce n'est pas cela qui l'embêtait, car il avait sur sa route une dizaine de ca-

chettes pour s'en débarrasser au besoin.

Ce qui l'ennuyait le plus était bien plutôt les soldats! Je les savais bien armés, raconte-t-il dans ses mémoires. Mais, j'avais tort de tant me tracasser, car ils se rendirent assez facilement.

Ce n'est pas sans raison que les soldats se rendirent ainsi, tellement peu ils s'attendaient à semblable réception. Lorsque Trafton leur eut fait jeter leurs revolvers par terre à ses pieds et leur eut fait attacher leurs chevaux à un arbre, il attendit la première diligence. Les quatre chevaux avançaient péniblement, à cause des mauvais chemins et du tournant difficile. Quelle ne fut pas la surprise du cocher et de la femme assise à ses côtés sur le devant de la voiture de voir tout à coup à ce tournant un homme masqué, le fusil à l'épaule, une couverture de cheval à ses pieds, les attendre tranquillement en bordure de la route. Il ne dit pas un mot, mais son fusil et les quatre soldats impuissants à ses côtés parlaient assez éloquemment pour que les voyageurs comprissent dans quelle situation ils se trouvaient.

"Tout le monde en bas!" cria-t-il simplement.

Quand tous les voyageurs furent sortis et se tinrent sur le long de la route en une seule ligne, Trafton fit signe au cocher de conduire sa voiture dans la clairière.

"Maintenant que tout le monde défile devant ma couverture et y jette sa contribution. Je ne veux pas autre chose que de l'argent, mais tout votre argent!"

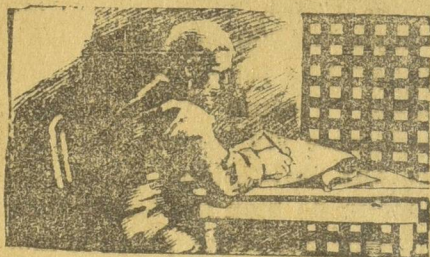
La chose se fit si rapidement que quand la seconde diligence arriva à sa

hauteur, sa couverture brillait déjà d'un joli tas de pièces d'or.

Avec quelques petites variantes, il répéta la même opération sur la seconde diligence, montrant assez de complaisance pour permettre à deux jeunes femmes de le photographier tout à leur aise.

Quand la dernière diligence fut vidée et que les deux soldats qui l'escortaient furent à sa merci, il fit un petit discours très amical à ses victimes, referma sa couverture et remettant son fusil à l'épaule rebroussa chemin, en les tenant en joue, par où étaient venues les diligences.

Il avait recueilli de la sorte la somme de \$8,000, c'est-à-dire une contribution individuelle de trente dollars.



Travaillant à son invention dans sa cellule.

Le caravansérail le plus rapproché des diligences se trouvait à huit milles, de sorte que quand la première voiture y arriva, Trafton, monté sur un petit coursier, était déjà rendu à Jackson's Hole.

Les agents qui firent la cause dans le but de mettre la main sur Trafton, apprirent quelques mois plus tard d'un gardeur de vaches mexicain que le lendemain du coup de Yellowstone Park, il avait été dépouillé de tout son argent par un brigand masqué dont le signalement correspondait à celui que

la police possédait depuis longtemps de Trafton.

Ce n'est qu'un an après, en l'an 1915, qu'un agent surprit Trafton en train de jouir largement de l'argent que lui avaient rapporté tous ses vols et surtout, le plus important, celui que nous venons de raconter.

Déclaré coupable de vol de grands chemins, il fut condamné à cinq ans de prison. Comme les deux premières fois qu'il goûta de la prison, il se montra un prisonnier modèle et fut relâché au bout de trois ans.

Il se rendit à Denver où il demanda à l'agent qui l'avait arrêté son assistance pour faire accepter une invention qu'il avait imaginée dans sa prison, et qui consistait en un nouveau modèle de roue d'automobile.

Une compagnie manufacturière acheta son brevet, en lui promettant de lui payer \$8,000 par année, jusqu'à ce qu'elle l'intéressât dans la compagnie. Trafton vécut ainsi la plus honorable vie, donna de fortes sommes aux institutions de charité, fit beaucoup de bien autour de lui et allait devenir très riche quand la mort vint le toucher de son aile.

—o—

LES TURCS SONT DE BRAVES GENS...

Lorsque les Turcs étaient les maîtres à Constantinople, leur administration avait des avantages ignorés de notre bureaucratie occidentale. En voici une preuve authentique.

Un Français se rendant à Stamboul en bateau fit la connaissance, au cours de la traversée, du directeur des douanes. C'était un vieux Turc, très courtois et très fin. Les deux hommes se lièrent d'amitié et le Français, en débarquant sur le Bosphore, songea à

en tirer parti. Il dit donc à son compagnon:

—J'ai des bagages que je ne voudrais pas voir s'égarer à la douane, ni fouiller par vos employés.

—Ne vous inquiétez pas, répondit l'autre, et suivez-moi!

Ils descendirent à terre. L'Ottoman emmena son ami dans un pavillon qui semblait être le bureau directorial. C'était une grande pièce meublée à la turque. Les deux compagnons s'assirent sur un divan. Des domestiques leur apportèrent l'inévitable café et des cigarettes. Un employé traversait parfois le pavillon sans dire un mot. Une demi-heure s'écoula. Le Français s'écria enfin:

—Vous seriez bien aimable de donner des ordres pour mes malles!

—Vos malles? répliqua l'autre. Mais elles sont rendues à votre hôtel et, soyez-en sûr, personne ne s'est avisé de les ouvrir.

—Comment cela?

—Rien n'est plus simple! Mes employés nous ont vu fumer ensemble. Ils en ont conclu que vous êtes de mes amis et, sans rien demander, ils ont fait le nécessaire pour que vous ayez satisfaction.

Le Français se rendit à l'hôtel. En effet, ses bagages l'y attendaient, indemnes. Avouez que notre civilisation n'aurait pas montré tant de perspicacité délicate!

—o—

L'INDE ACHETE SES AUTOS AU CANADA

Environ trente-quatre pour cent des automobiles employés dans l'Inde, sont fabriqués au Canada, d'après un rapport de H. A. Chisholm, commissaire du commerce canadien à Calcutta.

UNE VICTIME MALCOMMODE

Après avoir été volé de \$25,000 dans une chambre d'hôtel par de faux amis de rencontre, un franco-américain consacre sa vie à poursuivre ses voleurs et à les confier à la justice.—Il les rattrape tous après de longues randonnées aux Etats-Unis, au Canada et dans plusieurs pays d'Europe.

Si toutes les victimes des brigants pouvaient tirer d'eux la même vengeance qu'un nommé Frank Taillefer, lequel après avoir été lésé d'une somme de \$25.000 par cinq faux amis, bandits à toute épreuve qui agissent de concert et que dans les milieux policiers on appelle des "confidence men", se mit à leur poursuite et les fit jeter en prison, ces sortes de gens auraient moins d'audace. Nous parlons de cette affaire tout particulièrement parce que si elle a pris naissance aux Etats-Unis, l'un de ses principaux épisodes se déroula l'an dernier à Montréal.

Taillefer était un riche fermier franco-américain, établi depuis de nombreuses années avec toute sa famille dans le Texas. Jusqu'en l'an 1919, il avait vécu très heureux sur ses terres et ses affaires allaient rondement. Ses bêtes à cornes et ses chevaux étaient en nombre et ses récoltes avaient toujours été bonnes. Quatre grands garçons l'assistaient dans sa tâche, une épouse vaillante et trois filles s'occupaient des soins de la maison. Il avait quitté assez jeune,

avec son défunt père, son village natal de Québec, mais il ne le regrettait guère, la fortune lui ayant si rapidement souri là-bas. Cependant en cette année-là, il fut soudainement pris du mal du pays, de la nostalgie du clocher. Bien que sa femme et ses enfants lui représentassent qu'il valait mieux attendre encore quelque temps avant d'entreprendre un si long voyage, il ne voulut pas reculer son départ d'un seul jour. Tout en retournant au berceau même de sa famille, il avait une autre intention derrière la tête, celle de trouver acheteur pour l'une de ses terres. Mais il eut garde de parler de ce détail aux siens.

En route, à New-York ou à Boston, il devait aussi vendre une centaine de bêtes à cornes, marché qui se fit rapidement. On lui paya ses bêtes comptant et quelques jours plus tard, un acheteur se présentait. Ayant en poches, quelle imprudence! l'argent de sa ferme plus celui de ses bêtes, soit près de \$30.000, il s'offrit une petite promenade dans la grande ville de New-York avant de prendre le train du soir pour le Canada.

Il s'aperçut au cours de sa promenade qu'il était suivi par cinq individus très bien mis. Ils pouvaient bien avoir la mine quelque peu rébarbative, mais combien de gens passeraient pour des bandits si on ne les jugeait que sur la mine!

Il ne prit pas garde à eux mais fut tout de même assez étonné de les retrouver au même hôtel que lui à l'heure du souper. Ils prirent place comme

par hasard à la même table que lui. On parla beaucoup et le bon fermier, peu soupçonneux, entraîné au chapitre dangereux des confidences leur avoua les marchés splendides qu'il avait faits.

Le repas terminé, ces messieurs passèrent au fumoir, puis l'un d'eux proposa un coup de "fort" obtenu en contrebande. Il en avait quantité à la

rent une drogue quelconque dans son verre et mon brave homme s'endormit d'un sommeil profond.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il fut tout étonné de se retrouver tout seul dans la même chambre. Plus d'amis; il les appela, mais personne ne répondit. Puis, tout en se palpant pour voir s'il était bien réveillé, il vit que ses poches avaient



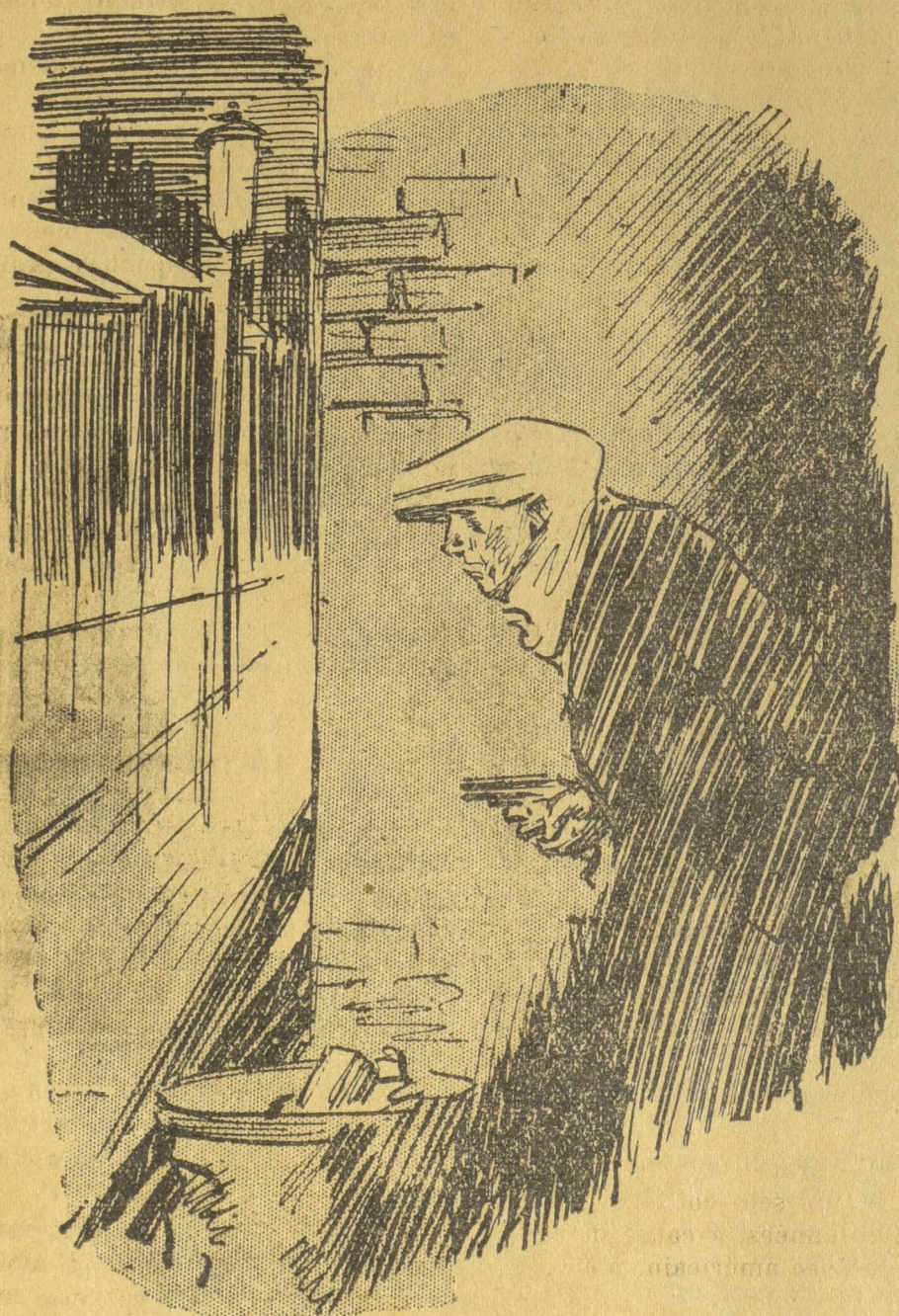
La foule, rue Sainte-Catherine est, en se jetant sur lui, l'empêcha de s'emparer du quatrième bandit.

chambre. Le brave Taillefer qui n'avait pas bu un seul coup depuis de nombreuses années, à cause du stupide régime sec américain, n'eut pas le courage de décliner cette alléchante invitation et monta à la chambre de cet ami de rencontre dont il ne connaissait pas même le nom.

Mal lui en prit de cet accès de confiance. Les cinq comparses lui jetèrent

été retournées. La somme de \$25,000 avait disparu.

Inutile de faire ici la description classique de son désespoir. Il maudit son sort, s'arracha les cheveux, mordit son mouchoir, comme cela se passe au cinéma, mais au lieu de se laisser abattre, il se rendit tout droit aux quartiers-généraux de la police où il donna le signalement de ses cinq vo-



*Un très grand nombre de dangereux maraudeurs furent par
ce détective improvisé confiés à la justice.*

leurs. On lui permit de consulter l'album des photographies des criminels et voleurs connus de la police et il reconnut facilement ses cinq hommes. La police promit de s'occuper de l'affaire, d'autant plus que ses cinq individus étaient recherchés pour différents vols variant de \$45,000 à \$200,000. Mais il répondit au chef qu'il n'avait pas besoin de ses services pour l'affaire qui le touchait, qu'il ne lui demandait que la permission de s'armer et de se mettre lui-même à leur poursuite. Il paraissait si décidé que cette autorisation lui fut accordée. Il retourna sur sa ferme raconter la chose à sa femme et lui faire part de la résolution qu'il avait prise de se venger lui-même en confiant ses voleurs à la police. Elle lui souhaita bonne chance, tout en ne comprenant pas très bien pourquoi il ne laissait pas simplement la police tirer l'affaire au clair.

Un mois après seulement, deux de ces faux amis, Gerbier et Ward, prenaient la route du pénitencier, conduits par Taillefer lui-même. Le premier fut condamné à dix ans de travaux forcés et le second se suicida dans la voiture cellulaire.

Un troisième, du nom de Foley, dépensa \$17,000 en cherchant à échapper à son justicier. Mais ce dernier réussit tout de même à l'attraper et à le faire condamner à vingt ans de détention.

Le quatrième, un nommé Hamelin, eut plus de chance. Taillefer l'assomma à coups de crosse de revolver, mais le tribunal eut le tort de le relaxer sur cautionnement de \$20,000. Hamelin en profita pour traverser la frontière, suivi de près par Taillefer qui le rejoignit à Montréal. Il s'en empara alors que le bandit était au mi-

lieu d'une foule regardant un homme-oiseau grimper après un immeuble de dix étages de la rue Ste-Catherine. Se voyant pris, l'homme eut recours à un truc qui réussit très souvent. Il se mit à crier: Au voleur, au voleur! en désignant Taillefer. La foule obligea Taillefer à relâcher son prisonnier et appela la police, malgré toutes les explications de celui-ci.

Mais cet échec ne le découragea pas. Il continua à filer son homme et fit la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande à sa poursuite. C'est là qu'il eut le bonheur de mettre enfin la main dessus ainsi que sur le cinquième.

Aujourd'hui qu'il est bien vengé, Taillefer est tranquillement retourné sur sa ferme. Cette chasse à l'homme lui a permis de visiter des pays nouveaux et de faire le voyage qu'il projetait au Canada.

— 0 —

LA TOURBE

Le ministre de l'Intérieur, M. Stewart, a visité dernièrement les fabriques d'Alfred, Ontario, où l'on produit du charbon de tourbe qui brûle bien. Le gouvernement fédéral exploite cet établissement en collaboration avec les gouvernements provinciaux. Ce combustible se vend 5 dollars la tonne en gare d'Alfred. On croit que le rendement de cette fabrique sera de 5,000 tonnes, cette année.

Il y a au Canada 37,000 milles carrés de territoire pouvant fournir de la tourbe à charbon.

Si l'expérience d'Alfred réussit, l'industrie du charbon de tourbe deviendra une importante affaire au Canada.

LA RECOMPENSE D'UN SERVICE RENDU

Deux cents pompiers sacrifient chacun un peu de leur peau pour qu'elle soit greffée sur le corps d'une petite fille qui avait été victime d'un incendie après avoir participé à une fête de charité au bénéfice de l'œuvre des pompiers.

Un service généreusement consenti est toujours récompensé; nous pourrions ajouter que toujours le prix d'un service revient à son maître. Une jeune fille de Montréal, il y a de cela de nombreuses années, en fit l'expérience reconfortante.

Cécile X. . . , une blonde enfant de dix-huit ans avait une voix charmante qui faisait les délices de tous ceux qui avaient le rare bonheur de l'entendre. Cécile était une jeune fille bien sage qui vivait avec deux frères et sa vieille mère.

Ses deux frères étaient pompiers. Quant à sa mère, son grand âge l'empêchait de s'occuper des affaires de la maison, de sorte que c'est elle qui administrait le foyer. Elle était d'une activité extraordinaire et ses frères, pleins d'admiration pour elle, lui avaient voué un culte. Ils l'aimaient autant qu'ils l'admiraient.

Sans elle, en effet, que seraient-ils devenus? C'en était fini de la bonne vie de famille. Ils eussent été obligés de placer leur vieille mère dans une hospice et d'aller vivre au hasard des pensions et des malheureux garnis, au hasard des petits restaurants.

Ils filaient tous les quatre des jours parfaitement heureux que vinrent encore égayer les préparatifs d'une fête

de charité dont Cécile s'occupa activement et à laquelle elle devait danser et chanter. Cette fête de charité au profit de l'Association des pompiers devait durer toute une semaine et pendant toute une semaine, il n'y eut personne de plus active qu'elle.

A chaque soirée, elle était récompensée de sa peine par les applaudissements qu'elle soulevait. Les pompiers en bénéficièrent largement, mais ce fut aussi son triomphe. Désormais, au poste de ses deux frères comme dans tous les postes de la ville, elle était connue et aimée.

Mais voilà qu'une catastrophe vint assombrir son existence et jeter sa famille et ses nombreux amis dans le désespoir. Un matin que Cécile s'était réveillée plus fatiguée que d'habitude pour faire le petit déjeuner de ses frères qui rentraient à leur poste, elle eut le malheur de s'assoupir à côté du poêle à gaz pendant que se faisait le café. Un coup de vent entra dans la cuisine et souffla sur le gaz qui toucha de ses languettes bleues le kimono de la jeune fille et l'enflamma.

Quand elle se réveilla sous l'effet des vives douleurs que déjà elle sentait sur tout son corps, tout son déshabillé flambait. Elle poussa des cris déchirants auxquels répondirent aussitôt ses frères. Ils lui arrachèrent rapidement les lambeaux de sa robe légère et l'enroulèrent dans une couverture. Quelques minutes plus tard, le feu était éteint, mais la pauvre jeune fille était marquée d'épouvantables brûlures. Quand le médecin se présenta, il constata qu'elle était atroce-

ment brûlée de la ceinture aux pieds, sur tout le côté droit. Il déclara que la guérison serait longue, qu'elle pourrait bien prendre deux mois à se faire complète et que la malheureuse enfant souffrirait beaucoup. Les deux frères alors dirent au médecin: "Docteur, ne vous gênez pas, si vous avez besoin de nous en quelque sorte pour



soulager notre soeur ou hâter sa guérison, allez-y, nous sommes à vos ordres."

— "J'aurai besoin de vous plus que vous ne pensez, leur répondit-il, et bientôt même, sitôt que ses blessures se seront cicatrisées. Cette enfant aura besoin de beaucoup de peau étrangère si vous tenez à ce qu'elle revienne à l'état absolu normal. Cette peau, il me faudra la prendre sur des êtres forts et bien constitués et lui greffer par petit morceaux. Feriez-vous cela pour votre soeur?"

— "Allez-y, nous n'avons jamais eu peur de risquer notre peau pour des indifférents, de parfaits étrangers dans les incendies; nous ne voyons pas pourquoi nous la ménagerions à notre petite soeur!"

Puis, ils s'en retournèrent au poste, pendant que Cécile restait sous les soins du docteur et de sa mère.

Au poste, ils racontèrent la triste histoire à tous leurs camarades et cette histoire tragique fut bientôt connue de tous les pompiers de la ville. Entendant dire que les deux frères de Cécile allaient sacrifier une bonne surface de leur peau pour la rétablissement complet de leur soeur, deux cents d'entre eux s'entendirent pour faire une surprise à leurs deux camarades, en reconnaissance de ce que leur soeur Cécile avait fait pour eux lors de la fête de charité.

Le médecin quelques semaines plus tard, prévint les deux frères que s'ils voulaient tenir leur promesse, ils devaient se trouver, le samedi suivant à son bureau où Cécile avait été transportée.



Mais quelle ne fut pas la surprise des deux frères de voir à la porte du cabinet du médecin une file de deux cents pompiers. "Que venez-vous faire ici, leur dit l'un d'eux?" — "La même chose que vous deux, leur fut-il répondu!"

Tous les pompiers que Cécile avait aidés avaient en effet décidé de sacrifier chacun un peu de leur peau de façon à ce que les deux frères en eussent moins à donner.

Ce sacrifice si généreusement consenti fit l'admiration du docteur, de ses assistants et de toute la population.

On greffa sur la jeune fille 840 morceaux de peau, ce qui prit deux mois environ.

Elle fut guérie et devint en quelque sorte la "mascotte" des postes de pompiers où se trouvaient les pompiers qui l'avaient si chevaleresquement aidée.

—o—

LA MODE DES ALBUMS

C'est une mode qui se perd que celle des "Keepsakes" tendrement enrichis par les jeunes filles, des recueils d'autographes plus ou moins célèbres lentement augmentés par les maîtresses de maison, amies des réceptions nombreuses. Aujourd'hui, ce n'est plus aux convives d'un dîner que l'on demande leurs signatures; c'est aux personnalités à la mode, quelles qu'elles soient, et pour les obtenir, on traite cette chasse comme un sport.

Actuellement, le plus grand chasseur d'autographes est un Hongrois, M. Ludwig Barth. Depuis dix-sept ans, il a obtenu la signature de tous les rois, y compris le shah de Perse et le mikado, du pape Pie X, des hommes politiques en renom dans tous les pays, ainsi que des grands savants. Sa collection comprend deux mille autographes et 400 dessins ou croquis.

Pierpont Morgan voulut la lui acheter 500.000 dollars. Il refusa. Il compte bien l'enrichir encore.

Il faut avouer cependant qu'une simple signature, fût-elle d'un homme illustre, a quelque chose de froid et de mort. Cela ressemble à un papillon piqué sur un bouchon avec une épingle. Les "Keepsakes" d'autrefois renfermaient plus de vie, plus de mouvement. On y trouvait de tout, de l'esprit, de la naïveté, de la modestie... et du ridicule. Rien n'était plus amusant que de les feuilleter. Sur l'un d'eux, M. Fernand Vanderem écrivit un jour: "Je comprends maintenant l'attitude angoissée du "Penseur" de Rodin: on lui a confié un album et il cherche quoi mettre dessus". C'est la vérité. Les hommes les plus intelligents sont parfois ceux qui écrivent, en ce cas, le plus de banalités... ou de sottises. Ainsi le peintre Puvis de Chavannes ne craignait pas de tracer ces mots: "Les meilleurs chocolats sont ceux que je préfère". Mais rien ne vaut sans doute ces deux quatrains calligraphiés à Nice, il y a quelque quarante ans. Monselet, à court d'imagination, ayant mis sur cet album:

Ecrit le deux janvier,
A l'ombre d'un palmier,
En mangeant une orange...
Etrange! Etrange! Etrange!

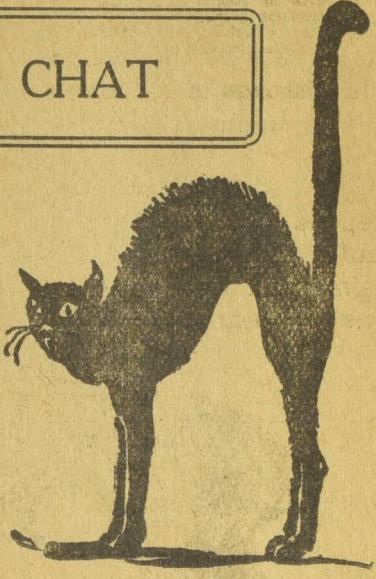
Scholl vint derrière lui et poursuivait:

Ecrit le deux janvier,
A l'ombre d'une orange,
En mangeant un palmier,
Encore plus étrange!

Il y a là de quoi vous rendre rêveur, en effet!



LE FLAIR DU CHAT



Les chats, éloignés volontairement de leur maison adoptive, la retrouvent aussi facilement qu'un pigeon retrouve son pigeonnier et un tigre son antre.—Il est impossible d'écarter un chat.—Résultats des expériences qui ont été faites à ce sujet.

Il est difficile de s'expliquer comment la fameuse Mère Michel perdit son chat, depuis que la science nous prouve qu'un chat ne se perd pas, que tôt ou tard, il retrouve sa maison. D'ailleurs, le chat de la Mère Michel n'était pas perdu, tout à fait. Voyons les couplets les plus connus de cette chanson :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtr' qu'est-c' qui lui rendra,
Et l'compèr' Lustucru qui lui a répondu :
"Allez, la mère Michel, vot' chat m'est pas perdu."

Mais, la mère Michel, qui vivait à une époque où la science n'avait pas fait les progrès que nous lui connaissons, doutait que son chat lui revînt. Elle avait raison en cela, non pas parce qu'il s'était égaré, mais : . .

Et la mère Michel lui dit : "C'est décidé !
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser."
L' compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : "Pour un lapin votre chat est vendu".

On connaît bieu peu de chose du chat, l'un des plus nobles animaux de la création. Les poètes, les philosophes et les amoureux seuls savent comprendre le chat et l'aimer. Le chat est pour eux l'orgueil de la maison. Et à cette maison, il est très attaché, si attaché qu'il la retrouve toujours, aussi loin que vous l'en éloignez.

Cela semble être une chose bien cruelle que de perdre un chat volontairement. Mais faites cette expérience, pour éprouver la véracité de nos avancés. Tous ceux qui ont essayé jusqu'ici d'égarer leur chat l'ont vu revenir au coin du feu ou devant son bol de lait, à moins qu'il n'ait été étouffé par un chien, son brutal ennemi de tous les temps.

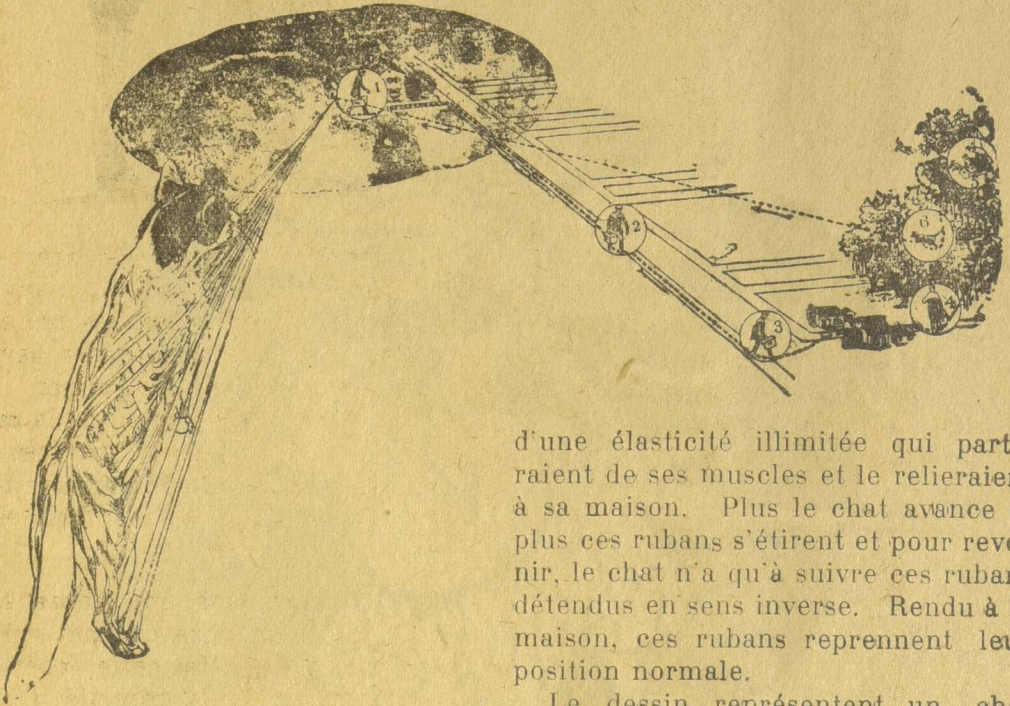
Cette étrange faculté que possède le chat de retrouver le chemin qui conduit à la maison à travers des pays inconnus et qui doivent lui sembler vastes comme le monde a inspiré à un chansonnier populaire cette chanson, d'origine anglaise, très peu connue ici, que nous traduisons en vers blancs :

Mais le bon chat revint,
Ramené par l'ennui ;
Oui, le vieux chat revint,
Le lendemain matin.

Et la chanson continue sur ce ton. Mais cette chanson, voyons maintenant comment elle est appuyée et confirmée par les savants.

Indépendamment de l'action de tout autre sens, un chat est ramené, pour ainsi dire de force, à la maison par une puissance étrange et mysté-

Grâce à ce sens, un chat transporté de chez lui au loin enregistre involontairement dans ses muscles toutes les étapes du voyage. C'est comme s'il y avait dans les muscles du chat un compas dont l'une des branches resterait dirigée vers la maison, indépendamment de tous les détours que fait l'animal. C'est encore comme si le chat avait des rubans en caoutchouc



Le chat a sur le corps comme des rubans en caoutchouc d'une élasticité illimitée qui partent de ses muscles et le relient à sa maison.

rieuse de la mémoire des muscles : oui, c'est bien cela, la mémoire des muscles. Une sorte d'affinité, de parenté, entre ses muscles et la maison qu'il habite le ramène là. C'est ce sens du mouvement musculaire qui explique aussi comment les pigeons, au retour d'un long voyage, retrouvent leur pigeonier et les tigres leur antre.

d'une élasticité illimitée qui partiraient de ses muscles et le relieraient à sa maison. Plus le chat avance et plus ces rubans s'étirent et pour revenir, le chat n'a qu'à suivre ces rubans détendus en sens inverse. Rendu à la maison, ces rubans reprennent leur position normale.

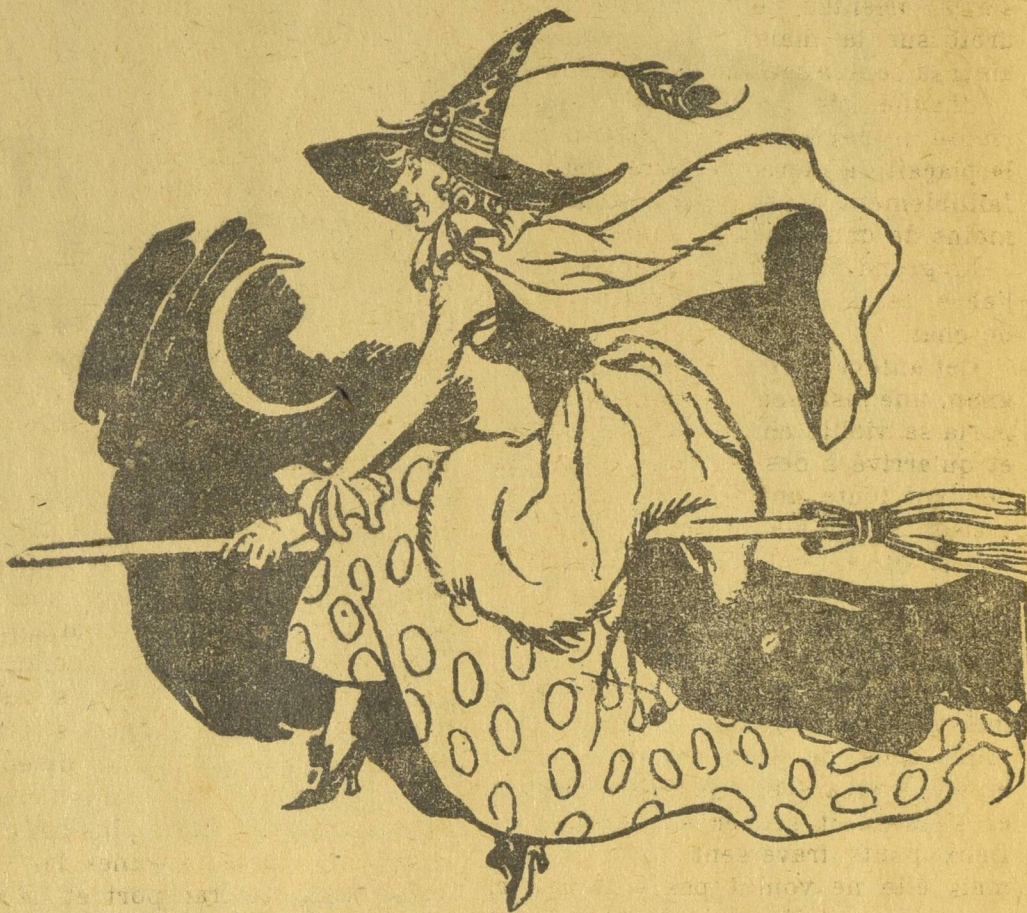
Le dessin représente un chat blanc et noir attiré par des fibres vers une maison située au centre illustre parfaitement ce que nous venons de dire.

Le premier chat sur lequel on a éprouvé cette attirance extraordinaire était une magnifique bête de quinze mois qui "collait" à la maison, faisait de belles caresses à ses maîtres, mais avait la sale habitude de taquiner le serin. La maîtresse de logis voulut pour cette raison qu'on l'égarât. Le maître mit le chat dans un sac, prit le tramway et le transporta de l'autre

côté de la montagne, une affaire de cinq milles à peu près. Il le laissa dans une maison en construction, un bol de lait devant lui et partit. C'était un lundi matin. Le mercredi suivant, soit quarante heures plus tard, le chat pénétrait par une fenêtre ouverte de la maison d'où on l'avait chassé...

D'ailleurs, l'expérience était concluante.

Le même homme, voulant s'assurer si ce retour n'était pas seulement dû à un heureux hasard, se procura un autre chat, une femelle, cette fois qui venait d'avoir des petits. C'était un animal puissant et fort, capable donc de tenter un long voyage. Sept fois



C'est la mère Michel qui a perdu son chat...

Pour revenir ainsi à sa maison, le chat avait eu à traverser un pays tout à fait nouveau pour lui, des rues suburbaines, des rues fréquentées où passent les tramways, des boulevards et le reste. Son propriétaire trouva le fait si remarquable qu'il força sa femme à garder le chat.

de suite, la chatte retrouva sa maison et ses petits après qu'on l'en eût éloignée de distances variant de trois à quatre mille. Une huitième fois, on la mit dans un sac au travers duquel elle ne pouvait voir et on la porta dans un automobile à un endroit quelconque à deux milles de là. On la mit

sous une boîte de bois que le maître, caché à cent pieds de là, pouvait soulever au moyen d'une corde. Il voulait savoir : 1o. Si la chatte continuerait à retourner à la maison, en la plaçant à différents endroits; 2o. si dans de telles conditions, elle pourrait s'orienter, c'est-à-dire se tourner dans la direction de la maison; 3o. si, après s'être orientée, elle foncerait tout droit sur la maison et poursuivrait ainsi sa course sans déviation sérieuse.

Chaque fois, la chatte sortit victorieuse de ces épreuves. Si loin qu'il la plaçait, la mère chatte revenait infailliblement à ses petits, et cela en moins de deux ou trois jours.

Le grand naturaliste français, J.-H. Fabre, tenta la même expérience sur un chat.

Cet auteur dit que d'Orange à Serignan, une distance de quatre milles, il porta sa vieille chatte dans un panier et qu'arrivé à destination, il la garda pendant toute une semaine dans une maison qui lui était étrangère, voulant voir si elle s'y habituerait. Mais, cela ne servit de rien, car sitôt qu'il lui rendit la liberté, la chatte retourna toute seule à Orange.

Quand l'écrivain la retrouva à sa maison, son poil était tout humide et tout taché de terre rouge, preuve qu'elle avait traversé la rivière Aygues et s'était fait sécher sur ses bords. Deux ponts traversent cette rivière, mais elle ne voulut pas s'en servir, parce que c'était s'éloigner de la ligne droite. Cette chatte préféra surmonter la répugnance que l'eau inspire à tous les chats et se jeter à la nage que de passer sur l'un des ponts, situés un peu plus haut, dans le but d'arriver plus tôt chez elle.

— 0 —

Le passé est comme une lampe placée à l'entrée de l'avenir.

FORD EST PLUS RICHE QUE ROCKFELLER

Quel est l'homme le plus riche du monde? Grâce aux documents publiés récemment par l'administration américaine, nous savons son nom. C'est M. Henry Ford, le fameux constructeur d'automobiles.

La fortune de ce Crésus moderne est évaluée à 2 milliards de dollars. La somme a déjà de quoi nous éblouir, mais elle semble plus prodigieuse encore quand on la traduit sous des formes plus accessibles à notre habituelle façon de compter.

Enfoncé M. Rockefeller qui ne possède que la moitié de cette somme! Enfoncés également les Vanderbilt, les Carnegie, les Pierpont-Morgan et les russel Sage! Mais pourrait-on en dire autant de M. Hugo Stinnes, le milliardaire allemand?

Celui-ci, on ne l'ignore pas, après des débuts modestes (il fut même, à une certaine époque, ouvrier mineur), édifica du temps du Kaiser, une fortune rondelette dans le commerce et l'industrie. Mais on ne le connaissait pas encore. Avec la guerre, son ambition, comme son influence, s'étend. Il devient le plus gros fournisseur de l'armée et de l'Etat. Depuis l'armistice, sa fortune croît de plus belle. Hugo Stinnes truste les usines, les mines, les sociétés de transport et de navigation. Il met peu à peu la main sur l'Allemagne entière et, tandis que les grands industriels s'effondrent autour de lui, il devient une sorte de souverain omnipotent. Seulement, personne n'ose dire le chiffre de sa fortune. Peut-être est-il plus riche qu'Henry Ford, mais il ne se trouvera pas un seul Allemand assez imprudent pour nous en faire la confidence.

L'ARMENIE EST VENGEE

Le dernier des bourreaux d'Arménie tombe sous les coups d'un meurtrier, affilié à l'association secrète des Dashnakists.—Le triumvirat qui décréta pendant de nombreuses années les massacres arméniens a vécu.—Comment furent tués Talaat-pacha, Djemal-pacha et Enver-pacha.

Les cinq cent mille Arméniens, victimes de la cruauté turque, sont vengés. Le dernier de leurs bourreaux vient de tomber sous les coups des Dashnakists, société secrète qui travaille depuis de nombreuses années à la cause de l'indépendance arménienne. Le triumvirat de Talaat-pacha, Djemal-pacha et Enver-pacha a vécu. Ce sont ces trois Turcs sanguinaires, tous les trois ministres pendant la guerre qui organisèrent pendant dix années les boucheries arméniennes dont ils confièrent l'exécution aux hordes de Kurdes qui infestent le Kurdistan, pays partagé entre la Perse et l'Asie Mineure.

Nous avons raconté dans un numéro de La Revue Populaire, l'an dernier, l'assassinat du plus irréductible de ces bourreaux, Talaat-pacha, survenu à Berlin dans des circonstances que nous décrirons de nouveau en quelques mots, à l'intention de ceux qui ne connaissent pas encore cette histoire.

Talaat-pacha, après avoir été cinq ans ministre de la guerre dans le cabinet turc, fut mis à la retraite après la fin de la guerre. Pour échapper à ses ennemis, pour tromper les zéla-

teurs arméniens qui avaient juré sa perte, il alla chercher un refuge qu'il croyait inviolable dans la banlieue de Berlin. Là, il vivait très simplement depuis quelques mois, quand il s'avisa un jour de sortir pour aller visiter un musée de la capitale allemande. Il était accompagné d'une dame et de quelques amis fidèles et sûrs, rencontrés à Berlin. Comme il se promenait dans les galeries, il croisa un jeune homme qui le fixa attentivement. Un frisson lui passa sur la chair. Pourquoi ce regard obstiné? Qu'y avait-il dans ces yeux, sinon de la haine? Mais il ne pensa pas un instant que ce pouvait être là l'instrument de vengeance du peuple arménien.

Talaat s'en retourna et le jeune homme le suivit de loin pour surprendre sa cachette. C'était un artiste arménien, âgé de vingt ans, échappé au massacre de toute sa famille et qui avait juré sur les cadavres de son père, de sa mère et de ses soeurs de venger leur mort. Pour cela, il avait suivi Talaat, responsable de ces massacres, de pays en pays. Sa fortune y avait passé et il fallait abandonner sa poursuite quand le Hasard avait voulu qu'il le rencontrât d'une façon aussi inattendue.

Un matin, il se posta devant sa porte et quand Talaat-pacha sortit, accompagné de sa femme, il lui tira une balle de revolver, en lui criant: "Meurs, chien, que mon pays soit vengé dans ton sang". Mais la première balle atteignit la femme à l'épaule, Talaat ayant été assez lâche pour se cacher derrière elle. Le jeune Armé-



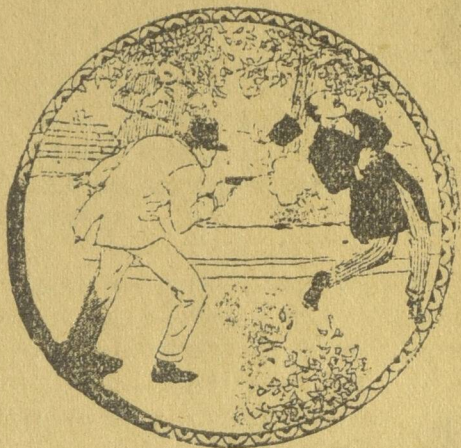
*Les Dashnakistes jurèrent sur les cadavres de leurs frères
de venger l'Arménie.*

nien leva son arme une seconde fois et là le toucha au coeur. L'homme tomba raide mort pendant que les passants accouraient en foule et se précipitaient sur l'assassin.

Il fut jugé à Berlin et acquitté, après un procès fameux.

Quelque temps après ce meurtre, les jeunes hommes d'Arménie qui avaient survécu aux massacres des

Kurdes se groupèrent en une association secrète et se donnèrent le nom de Dashnakists. Ils jurèrent solennellement de rechercher les deux autres complices de Talaat et de les tuer, en quelque lieu, et quelque circonstance que ce fût.



La mort de Talaat-pacha.

Une année entière se passa sans qu'aucun d'eux put accomplir ce vœu. Ce n'est qu'à la faveur de la guerre gréco-turque, au mois d'octobre dernier, qu'ils purent exercer leur vengeance.

Un fonctionnaire d'origine arménienne, affilié à l'association, reconnu un jour dans la rue Djemal-pacha à qui le sultan venait de confier une position importante. Aux yeux de centaines de personnes, après s'être dissimulé derrière un mur, à un coin de rue, il déchargea son arme sur le pacha qui s'avancait allègrement dans sa direction. Il fut aussitôt écharpé par la foule pendant que Djemal expirait.

La conduite de ce dernier à l'égard des Arméniens n'avait pas été plus tendre que celle de Talaat. Il avait poussé même la cruauté jusqu'à vouloir diriger lui-même l'un de ces mas-

sacres, non pas de Constantinople, mais sur les lieux mêmes.

Une seconde fois, un chant d'allégresse monta à la bouche du peuple arménien tout entier. Les mânes de leurs pères durent tressaillir d'aise. Mais, les morts réclamaient encore du sang. Un troisième bourreau devait disparaître, Enver-pacha.

Mais celui-là ne fut pas facile à atteindre. Depuis la mort de ses deux comparses, il était d'une prudence extraordinaire. Grâce à un emploi distingué que le Sultan lui avait confié dans un de ses ministères, il avait droit à une garde composée d'hommes triés sur le volet, qui ne le quittaient pas d'une semelle.

Mais, quand survint la guerre gréco-turque, à laquelle voulurent participer tous les Turcs, jeunes et vieux, pour vider de vieilles rancunes. Enver-pacha ne put rester en arrière. Il trouva de la place dans un état-major.

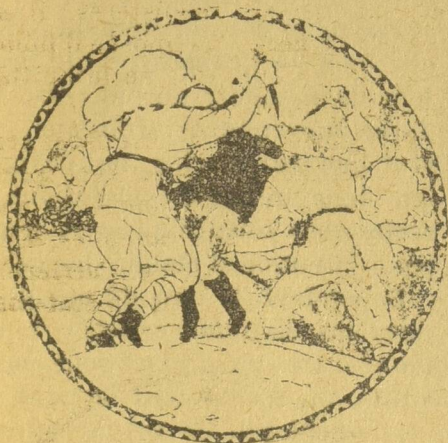


Djemal-pacha est tué dans une rue de Constantinople.

Mais, dans les rangs de l'armée grecque, des Arméniens en grand nombre combattaient et plusieurs autres aussi s'étaient engagés dans le service d'espionnage de la Grèce.

Par l'entremise de ces derniers, un bataillon grec composé presque entièrement d'Arméniens apprit que le pacha Enver se trouvait pour un jour en première ligne, dans l'armée turque. Ils organisèrent un rapide coup de main qui réussit.

La compagnie turque qui tenait ce point dégarnit son front et les soldats arméniens pénétrèrent jusqu'à l'abri du commandant d'où Enver-pacha n'avait pas encore eu le temps de battre en retraite, tellement l'attaque avait été soudaine.



Enver-pacha tombe sous les coups de deux Arméniens engagés dans l'armée grecque.

Cinq hommes se jetèrent sur lui, bousculant tous les obstacles, dans la rage de lui porter le premier coup. Entouré de ces cinq vengeurs, il implora son pardon, mais vainement. On le traversa de vingt coups de poignard.

Les Turcs pouvaient maintenant gagner la victoire, les Arméniens étaient vengés.

QUI VEUT UN MARI ?

Il y a deux mois, nous apprenions à nos charmantes lectrices que le fameux violoniste Misha Elman se cherchait une épouse, dans le genre du mo-

dèle du peintre Greuze. Nous avons maintenant un autre époux en quête d'une épouse à soumettre aux mêmes personnes. Pour satisfaire tous les goûts, nous offrons cette fois un nain, oui, mesdemoiselles, un magnifique nain de vingt-deux pouces de hauteur, le citoyen américain Peppino Magro. Ajoutons que ce nain ne pèse que quarante-cinq livres; c'est dire tout de suite que vous en ferez ce que vous voudrez. Ce monsieur a 29 ans (un âge sérieux) et est né à Messine, en Italie. Il habite les Etats-Unis depuis l'année 1913 et parle parfaitement l'anglais. Il gagne aisément sa vie dans les cirques, foires, parcs d'amusement et autres lieux du genre. Peppino Magro exige cependant de la part de sa future compagne un caractère facile et des talents culinaires éprouvés. Il a la bouche fine... ce qui s'explique aisément.

— 0 —

ANNEE D'ABONDANCE

C'est une année d'abondance pour les cultivateurs du Canada. Les récoltes de 1922 accusent un rendement sensiblement supérieur à celui des dernières années.

Les statistiques ne sont pas encore complètes, mais le tableau suivant que nous empruntons au Bulletin de la Canadian Bank of Commerce donne des résultats approximatifs:

Blé	boisseaux	388,000,000
Avoine		509,752,000
Orge		64,881,000
Seigle		37,848,000
Graine de lin		4,530,000
Pommes de terre		102,974,000
Foin et trèfle	tonnes	15,545,000

COMMENT TROUVER UN MARI...

Des jeunes Parisiennes fort désireuses de se marier et manquant de relations, ont cherché le moyen de résoudre le problème. Elles croient l'avoir trouvé. Désormais, elles porteront sur leur corsage un petit ruban vert et ce petit ruban voudra dire aux jeunes gens rencontrés: "Je suis libre. L'êtes-vous aussi? Voulez-vous que nous nous entendions pour aller ensemble chez M. le maire?"

Souhaitons que ce procédé charmant réussisse et se répande dans toutes nos provinces. Il serait désolant que les jeunes Françaises ne puissent satisfaire le plus légitime des vœux et soient contraintes, comme un grand nombre d'Américaines, de s'assurer contre le célibat. Une prime, si forte soit-elle, que l'on touche à trente ans, ne vaut pas un bon mari.

L'assurance est un procédé très moderne. Il en est d'autres, il est vrai. Ainsi, paraît-il, une coutume existe toujours au Siam par laquelle toute femme qui à un certain âge, cherche encore un époux, peut demander à être enregistrée parmi les "jeunes filles royales". Le roi s'engage à la caser, et voici comment il procède:

Les Siamois qui ont commis des délits sont condamnés, outre l'amende et la prison, à épouser une de ces jeunes filles royales. Si la faute est légère, le coupable a le droit de choisir! mais, si elle est grave, le roi lui inflige la plus hideuse, la plus âgée, la plus acariâtre de ses protégées.

Reste à savoir s'il ne vaut pas mieux observer le célibat que d'épouser un repris de justice!

LE PREMIER TOUR DU MONDE

L'Espagne vient de célébrer le quatrième centenaire du premier tour du monde qui ait été accompli. Magellan était parti de Séville le 25 août 1519. On sait qu'il périt aux Philippines. Dix-huit de ses marins seulement purent regagner l'Espagne. Ils revinrent à Séville le 8 septembre 1522, ayant accompli, en trois ans et quatorze jours, le premier voyage complet de circumnavigation autour du globe, et démontré par là même que la Terre était ronde.

Jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, tous les navigateurs qui firent le tour du monde y mirent cette même durée moyenne de trois ans. Il est vrai que ces marins ne naviguaient que dans un but d'explorations et de recherches scientifiques et n'avaient pas l'intention d'établir des records.

Cependant, le tour du monde qu'ils faisaient était le véritable tour du monde, car, dans l'ancienne marine à voiles, on n'admettait comme ayant réellement fait ce voyage autour du globe que les marins qui, dans un même voyage, avaient doublé "les trois caps", c'est-à-dire le cap Horn, celui de Bonne-Espérance et la pointe de Torrès, en Australie.

Comment eût-on pu, d'ailleurs, songer un seul instant à faire le tour du monde autrement que par les routes maritimes?

—o—

LE "FIGARO" ET LE CANADA

Le "Figaro", de Paris, a l'intention de consacrer chaque mois une page au Canada. La direction en serait confiée à M. du Roure, professeur à l'Université McGill. (Belgique-Canada)

UN ROMAN COMPLET

LA PRINCESSE MARTYRE

Par PAUL DARCY

CHAPITRE PREMIER

—Tiens, il paraît que je suis endormie? murmura Cécile qui venait de s'éveiller brusquement.

Ce disant, la jeune femme de chambre, quittant le fauteuil où elle reposait, fit un pas vers la fenêtre du boudoir.

Au dehors, la clarté lunaire enveloppait tout d'une vapeur argentée.

Les mimosas et les grands orangers, formant les massifs du jardin, apparaissaient ainsi que des îlots sombres que contournait le ruban blanchâtre des allées.

Au delà, une autre terrasse, située en contre-bas, montrait un fouillis de verdure, et cela s'étendait ainsi, à l'infini, des masses d'obscurcs frondaisons semblant dégringoler jusqu'à la mer, comme une cascade aux flots odorants et immobiles.

Dans le lointain, la Méditerranée s'allongeait sous le ciel d'un bleu profond qu'elle avait l'air de réfléchir avant de se confondre avec lui.

Vers la gauche, des points lumineux piquaient la nuit claire d'un fourmillement d'étoiles surgi au ras du sol.

C'était la ville de Nice.

Un instant, Cécile contempla ce merveilleux paysage nocturne. Arrivée depuis deux mois, avec sa maî-

tresse, la princesse Nadia Tchermazoff, elle n'était pas encore blasée sur les splendeurs printanières de la côte d'Azur, qui la changeaient tellement du climat parisien, sous lequel, jusqu'ici, elle avait vécu.

On était en mars 1917.

Ce soir, il y avait eu un grand dîner, ainsi que cela arrivait fréquemment depuis que la princesse Tchermazoff habitait à la villa des "Mimosas".

Son service achevé tandis que les invités, quittant la salle à manger, passaient au salon, Cécile, se sentant un peu lasse, était montée se réfugier au premier étage dans le boudoir contigu à la chambre à coucher de sa maîtresse.

Là, tout en attendant que la princesse la sonnât pour sa toilette de nuit, Cécile s'était endormie au milieu de l'obscurité.

C'était une grande fille de vingt ans adroite et intelligente. La princesse Tchermazoff, une Russe récemment arrivée d'Angleterre, l'avait engagée à son service à Paris, en décembre dernier.

Une heure sonnait à un lointain clocher fit soudain sursauter la camériste:

—Déjà si tard! Les invités ne vont pas tarder à s'en aller, songea-t-elle.

Un profond silence enveloppait la villa. A travers les stores du rez-de-chaussée aucune lumière ne filtrait plus; les salons de réception étaient éteints et Cécile, craignant d'être grondée, se hâtait vers la chambre voisine, dont une lourde portière de satin broché la séparait seulement, lorsqu'un craquement léger, partant de cette pièce, la cloua sur place.

Quelqu'un marchait chez la princesse.

Presque aussitôt, un rai de vive clarté se glissa entre la portière et le chambranle.

—Suis-je bête d'avoir eu peur ! songea Cécile; c'est, bien certainement, Madame qui rentre...

Déjà sa main s'apprêtait à soulever le satin; un coup d'oeil que, machinalement elle avait jeté par l'entre-bâillement figea son geste.

Cécile voulut crier, mais sa gorge contractée par la terreur, ne laissa échapper qu'un gémissement étouffé, et elle demeura immobile, éperdue, stupéfaite, contemplant d'un regard fixe l'étrange spectacle qui s'offrait à sa vue.

Il y avait là une luxueuse chambre à coucher garnie de meubles en citronnier clair, aux fines incrustations de bronze. De soyeuses tentures, aux nuances délicatement pastellisées, ouataient les murailles. Sur le parquet, recouvert d'une moquette aux tons ivoire, des peaux d'ours blancs étalaient leurs somptueuses toisons.

Des ampoules électriques teintées de rose épandaient sur tout cela une clarté adoucie.

Au milieu de la pièce, une grande jeune femme blonde, vêtue d'une élégante robe du soir en satin vert pâle, se tenait debout, immobile, le bras à

demie levé en un geste que la stupeur avait interrompu.

C'était la belle princesse Tchermazoff, comme on l'appelait déjà familièrement à Nice.

A cette heure, son visage aux traits d'une si parfaite régularité avait la pâleur du marbre et, au fond de ses prunelles d'un bleu sombre, changeant comme celui de la Méditerranée, frémissait une lueur d'épouvante.

C'est qu'au moment précis où, ayant tourné le commutateur, Nadia Tchermazoff, surprise de ne pas voir accourir Cécile, se disposait à la sonner, la porte de la salle de bains s'était brusquement ouverte à l'autre extrémité de la chambre, livrant passage à un homme.

L'inconnu pouvait avoir trente-cinq ans; grand et mince, d'une distinction tout à fait aristocratique, il portait un élégant costume de voyage.

Son visage, aux traits fins, était pâle et fatigué. Ses cheveux blonds, plaqués en bandeaux, s'émaillaient çà et là, de fils d'argents et, sous la retombée lasse des paupières, l'oeil, d'un bleu très clair, avait un regard fixe et froid.

Comme il s'inclinait légèrement, un sourire railleur aux lèvres, devant la princesse Nadia, celle-ci murmura enfin, reculant ainsi qu'à l'approche d'un serpent:

—Vous!... Vous ici?...

—Cela ne semble guère vous faire plaisir, observa paisiblement l'inconnu.

Nadia dédaigna de répondre, mais son beau visage se durcit étrangement et ce fut d'une voix rauque, sifflante, que Cécile ne lui connaissait pas, qu'elle répliqua avec apreté:

—Par où êtes-vous entré?

—Oh! par la porte, évidemment ; ceci afin de vous éviter la peine de me la faire fermer au nez. J'ai tout simplement escaladé le mur de la terrasse ; vous savez : celui qui domine le chemin descendant jusqu'à la grande route. Vos invités et vous étiez au salon, faisant de la musique... Vos domestiques soupaient à l'office. Je me suis introduit jusqu'ici sans être remarqué, et, m'armant de patience, je vous ai attendue.

Il disait cela, tranquillement, d'une voix détachée et sans accent, comme si sa conduite eût été des plus naturelles.

—C'est bien, je m'en vais vous faire chasser, gronda la princesse, que ce flegme imperturbable semblait exaspérer.

Ce disant, elle se jetait d'un élan vers le bouton de la sonnerie électrique.

Il eut un haussement d'épaules, puis, sans bouger, tout en allumant méthodiquement une fine cigarette de tabac blond, il prononça :

—Ne vous dérangez donc pas. Nadia, j'ai coupé les fils ; ainsi, nul ne viendra.

—Prenez garde, Boris, prononça-t-elle en lui faisant face.

—A quoi, chère amie ?

Sans répondre, elle courut vers la fenêtre afin d'appeler au secours. Instantanément, le canon d'un mince revolver étincela au poing de Boris.

—Arrêtez, Nadia, prévint-il sans élever le ton ; arrêtez, où, je vous loge une balle dans la tête, et vous savez que ce n'est pas là une vaine menace ; je fais toujours mouche, neuf fois sur dix.

Elle vira sur ses talons ainsi qu'une bête domptée, et Cécile l'entendit qui murmurait :

—Misérable !

Bien qu'elle sentit des frissons de peur parcourir son épiderme, la femme de chambre se remettait peu à peu.

Evidemment, l'étrange personnage que sa maîtresse appelait Boris ne soupçonnant pas sa présence, non plus que la princesse, du reste.

Mais la petite pièce n'avait d'autre issue que la porte ouvrant sur la chambre.

Restait la fenêtre.

Fuir par là, Cécile ne s'en sentait ni la force, ni le courage.

Appeler, comme Nadia venait d'essayer de le faire ?

Mais, à cette heure, la domesticité était couchée. Avant que Mathieu, le maître d'hôtel, fût descendu de sa mansarde, ou que Joachim, le jardinier-concierge, ait pu accourir de son pavillon situé près de la porte d'entrée, l'inconnu se serait jeté dans le boudoir et aurait découvert l'imprudente qui s'y tenait cachée.

Déjà Cécile croyait sentir ses longues mains blanches et fines s'abattre sur sa nuque...

De plus, Mathieu et Joachim étaient âgés ; ils ne constitueraient pas des adversaires bien redoutables pour un homme jeune et déterminé comme semblait l'être ce Boris.

Quant à espérer du secours des villas voisines, la chose était impossible, de grands jardins, véritables petits parcs, isolant les propriétés, les unes des autres.

Aussi, Cécile, terrifiée, comprenant son impuissance, demeurait-elle là, immobile, ne sachant à quoi se résoudre, retenant son souffle, dans la crainte de trahir sa présence.

Cependant, la princesse Tchermazoff, recouvrant un peu de sang-froid

à force de volonté, était venue s'adosser à la cheminée, en face de son singulier visiteur qu'elle paraissait défier du regard.

Mais Cécile qui, à présent, la voyait de profil, percevait nettement le léger frémissement faisant, par instants, trembler ses mâchoires contractées.

Evidemment, la belle, la hautaine princesse Nadia avait peur.

Quel était donc cet homme qui pouvait ainsi, à son gré, dominer cette impérieuse créature, la contraindre à l'obéissance.

Il avait remis son revolver dans sa poche et, s'installant nonchalamment sur un siège, les jambes croisées, il fumait à présent d'une façon calme et régulière, lançant au plafond de longs jets de fumée bleuâtre.

Un instant, ils demeurèrent ainsi, se considérant comme des lutteurs qui se mesurent avant d'en venir aux mains; puis, la princesse, rompant le silence, demanda:

—Soyez bref, que voulez-vous?

Malgré elle, Cécile tendit l'oreille. Une intense curiosité la gagnait peu à peu, et par moments elle en oubliait presque les risques de sa propre situation.

Mais, à son grand désappointement, l'étranger, cessant de parler français, répondit dans une langue inconnue, aux syllabes tantôt rauques et gutturales, tantôt adoucies et comme charnantes, du russe, très probablement.

Maintenant, la conversation devenait absolument inintelligible pour la camériste, car Nadia, ayant pris la parole, répliquait en cet idiome et Cécile en était réduite à interpréter les jeux de physionomie des deux interlocuteurs.

Boris, qui lui faisait face, n'avait rien perdu de son flegme.

Sa cigarette au bout des doigts, il paraissait donner des ordres, devant lesquels Nadia se rebellait violemment, furieusement.

Enfin, en un geste de colère, elle frappa la cheminée de son éventail d'ivoire qui vola en éclats, tandis que sa voix proférait, véhémentement, deux ou trois mots brefs, évidemment des dénégations ou des refus.

Un éclair flamba dans les prunelles de l'homme qui, écrasant d'un coup de talon sa cigarette sur le tapis, bondit jusqu'à son interlocutrice.

Elle voulait fuir, reculer, mais il lui avait saisi les poignets et, comme elle se rejetait en arrière, tentant de se dégager, d'une secousse brutale, il l'abattit sur les genoux.

A cette minute, sa face livide, avait une telle expression de froide férocité que Cécile sentit son sang se glacer en ses veines et que, croyant la dernière heure de la princesse venue, elle ferma instinctivement les yeux pour ne pas voir le coup qui allait la frapper.

Un cri de rage jeté par Nadia lui fit relever les paupières.

L'homme n'avait pas tenté de tuer la princesse, mais, la soulevant d'un effort, il venait de la jeter pantelante et meurtrie sur un fauteuil.

Alors, tirant de sa poche un rouleau de mince cordelette, il la lia prestement et solidement au siège.

Puis, s'armant à nouveau de son revolver, il le lui appuya sur le front, juste entre les deux yeux, semblant la sommer une dernière fois.

—Non, fit Nadia Tchernmazof, en secouant énergiquement la tête.

Dans la lutte, son peigne d'écaille avait cédé; à présent, ses magnifiques cheveux blonds se déroulaient en une fauve toison, sous laquelle disparaîs-

sait à demi son visage pâle, mais résolu.

— Cette fois, elle est perdue ! songea Cécile.

L'homme allait tirer, cela se voyait : sa physionomie crispée décelait une froide colère, cependant que, sur la gâchette de l'arme, son index frémissait.

Une seconde encore et la balle jaillissant du canon d'acier trouerait ce front blême d'un dessin si pur, mettant un point de sang entre les barres nettes et dorées des sourcils.

Soudain, il parut se raviser : une sorte d'éclat de rire sauvage lui échappa et, empochant son arme, il se pencha vers la malheureuse dont les yeux fixes, grands ouverts, le considéraient.

Il lui jeta en pleine face une phrase rauque, une menace dernière sans aucun doute, puis, râlant une écharpe qui traînait sur un meuble, il la tordit et en bâillonna la princesse, écrasant sans pitié les belles lèvres rouges contre la nacre dure des dents.

Ceci fait, Boris jeta alentour un regard circonspect.

Le bureau de la princesse était là, joli meuble moderne aux tiroirs multiples.

En un tour de main, le bandit en eut forcé les serrures.

Des papiers de toutes sortes, lettres ou factures, en débordèrent aussitôt ; rapidement, l'homme en entreprit l'examen, rejetant ceux-ci, empochant ceux-là.

La princesse, immobile et muette, ne le perdait pas du regard.

Enfin, dans une mince pochette, le misérable trouva une forte liasse de banknotes : il eut une courte hésitation, puis la glissant dans sa poche, il quitta le bureau regagnant la salle de bains.

— Va-t-il donc cambrioler tout l'appartement ? se demandait Cécile angoissée.

En ce cas, il la découvrirait infailliblement et alors...

Mais la camériste se rassura vite.

L'homme revenait, tenant à la main son chapeau, un feutre souple, de couleur gris fer, qu'il avait laissé dans la pièce voisine.

Sans même jeter un regard sur sa victime, il s'approcha d'une des fenêtres et l'ouvrit.

Une seconde, le buste tendu, il écouta les bruits confus de la nuit, sondant de l'oeil les allées du jardin.

L'examen fut sans doute favorable, car s'étant retourné à demi, l'étrange personnage esquissa un ironique geste d'adieu à l'adresse de Nadia, puis, enjambant la barre d'appui, il disparut dans le vide.

Cécile perçut le bruit léger de sa chute au milieu d'une plate-bande et le grincement du gravier sous ses pas.

Ensuite ce fut le silence, un silence lourd, terrifiant, et la femme de chambre dont les forces étaient à bout, se laissa glisser sur les genoux, à demi évanouie, poussant un faible soupir.

Lorsque Cécile reprit nettement conscience des choses, il lui fut impossible de se rendre compte du temps qui s'était écoulé.

Dans la chambre, vivement éclairée la princesse Tchernmazoff était toujours ligotée au fond de son fauteuil.

Par la fenêtre, demeurée ouverte, un souffle de brise tiède entra doucement, faisant voler les rideaux de tulle, les papiers jonchant le tapis.

Là-bas, de très loin, du côté de la mère, la voix assourdie d'un pêcheur arrivait, lançant aux échos de la nuit quelque mélancolique barcarolle dont on ne comprenait point les paroles.

Ce calme si profond succédant à la scène de violence de tout à l'heure achevait de bouleverser Cécile en lui donnant nettement la sensation de l'isolement au milieu duquel elle se trouvait.

Si Boris, se ravisant, allait revenir!

Cette pensée qui, soudain, traversa son cerveau, la mit debout et, arrachant presque la portière, elle s'élança dans la chambre.

Un instant, elle s'arrêta près de la princesse Tchernmazoff, s'efforçant d'une main tâtonnante de détacher ses liens, son bâillon.

Mais Nadia semblait inerte; ses paupières longuement frangées de cils sombres, étaient closes.

— Elle est morte! se dit Cécile avec un grand frisson.

Dans son trouble, elle se retournait les ongles, se les cassait contre les noeuds trop serrés. Un coup de vent plus violent qui fit battre la fenêtre acheva de la mettre en déroute et croyant voir surgir dans l'encadrement de la croisée, l'élégante silhouette du terrible malfaiteur, elle se rua vers la porte, la tête perdue, la gorge sèche.

La minute d'après, Cécile tambourinait furieusement aux volets du pavillon occupé par Joachim, à l'entrée de la cour sablée précédant la villa, tout contre la grille.

Enfin, la tête effarée du vieux jardinier apparut à une fenêtre.

— Comment, c'est vous, mademoiselle Cécile, qui faites un bruit pareil! s'exclama-t-il.

— Vite, ouvrez, laissez-moi sortir! répliqua-t-elle.

Et comme la petite porte ménagée dans la grille tournait enfin sur ses gonds en grinçant, la camériste jeta au bonhomme, stupéfait:

— Je cours à Nice!... Madame est morte, on l'a tuée!...

— Vous dites! s'exclama le concierge.

Mais déjà Cécile était loin.

Le père Joachim perçut le bruit précipité de ses pas sur le sol durci de la route, puis ce bruit lui-même s'éteignit.

— Ma parole, murmura le jardinier, si je la connaissais moins bien, je dirais qu'elle est devenue folle!... En tout cas, je vais aller jusqu'à la villa voir ce qui s'y passe.

En dépit de la soixantaine, Joachim était encore solide. C'était un ancien matelot de la marine de l'Etat qui avait bourlingué sous toutes les latitudes.

Lorsque l'âge de la retraite avait sonné pour lui, las de se balancer à la crête des vagues, il avait pris le premier métier de son enfance, celui de son père, et s'était fait jardinier.

Depuis bientôt trois ans, il cumulait ces modestes fonctions avec celles de concierge à la villa des "Mimosas".

Lorsque deux mois auparavant, la propriété avait été louée par la princesse Nadia Tchernmazoff, Joachim était tout naturellement passé à son service.

Au physique, c'était un homme de taille moyenne, mais trapu.

Une abondante chevelure de neige couronnait son crâne, tranchant singulièrement avec la teinte foncée qu'avait pris sa face sous le soleil des tropiques. La paupière un peu lourde et très plissée abritait un regard perçant.

En quelques secondes, Joachim eut endossé ses vêtements, puis, s'armant à tout hasard d'un solide gourdin, il prit le chemin de la villa.

Dans sa fuite, Cécile avait laissé toutes les portes ouvertes; le brave homme n'eut donc qu'à entrer.

CHAPITRE II

Longtemps, Cécile courut ainsi par la campagne obscure et silencieuse.

Là-bas, vers la mer, le chant du pêcheur s'était éteint dans l'éloignement; on n'entendait plus que le bruit monotone des vagues venant battre la côte à coups sourds et réguliers, l'appel strident d'un grillon perdu dans l'herbe.

Cependant, la jeune femme de chambre, ayant pensé que peut-être Boris rôdait aux environs et pouvait, au détour du chemin, se dresser brusquement devant elle, une nouvelle terreur s'était emparée de son esprit.

Elle était déjà trop loin des "Mimosas" pour y revenir; les premières lumières de Nice s'entrevoyaient à travers les arbres; aussi, redoublant de vitesse, la pauvre Cécile continuait-elle de courir dans cette direction.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle s'arrêtait épuisée, hors d'haleine à la porte du poste central de police.

Deux hommes qui allaient y pénétrer se retournèrent au bruit de ses pas.

C'était le commissaire de police, M. Brunot, et un personnage d'une quarantaine d'années récemment arrivé à Nice où on le désignait sous le nom d'Edward Richardson.

A l'hôtel Royal où il habitait, Edward Richardson s'était fait inscrire comme chirurgien-major des armées anglaises, revenant de Salonique, en congé de convalescence.

De menus services rendus à M. Brunot, un goût commun pour la numismatique, avaient rapproché les

deux hommes qui, vite, étaient devenus amis.

Ce soir-là, comme la chose lui arrivait souvent, le docteur Richardson avait accompagné le commissaire dans une de ses rondes.

—Eh bien ! mon enfant, qu'avez-vous donc à courir ainsi à une pareille heure ? fit Brunot en reconnaissant la camériste de la princesse Tchermazoff chez laquelle il avait assisté à quelques garden-parties.

—Ah ! monsieur le commissaire, si vous saviez ! balbutia Cécile, éperdue. On a assassiné Madame, c'est épouvantable.

—Allons ! allons ! que me chantez-vous là ?

—La vérité, je vous le jure.

—Alors, montons jusqu'à mon cabinet, nous y serons mieux pour causer... Vous venez, docteur ?

—Si je ne vous dérange pas...

—Nullement.

La minute d'après, les trois personnages étaient dans le bureau de Brunot.

Celui-ci avait pris sa physionomie grave des grands jours. Quant au docteur, ayant avancé un siège à Cécile qui, les jambes cassées par l'émotion, défaillait, il s'était modestement retiré à l'écart.

—Voyons, mademoiselle, reprit le commissaire d'un ton sérieux, contez-moi en détail tout ce que vous savez.

—Oh ! très volontiers.

Et d'une voix qui tremblait encore, hachant les mots, la femme de chambre narra, par le menu, l'effroyable scène à laquelle elle avait assisté.

Le commissaire prenait des notes; néanmoins, en dépit de son flegme professionnel, il laissa à plusieurs reprises échapper des gestes de surprise ou d'incrédulité.

— Etrange affaire! murmura-t-il enfin. Jamais avant ce jour, vous n'aviez vu ce Boris.

— Jamais.

— La princesse Tchernmazoff ne prononça-t-elle en aucune circonstance le nom de cet individu, un de ses compatriotes, évidemment.

— Je ne le crois pas, répliqua Cécile après un court instant de réflexion.

— C'est bon. Nous allons aller jusqu'aux "Mimosas". Puisque vous êtes présent, docteur, accompagnez-moi, je vous prie, peut-être aurons-nous besoin de votre ministère.

— Je suis à vos ordres; répondit Richardson en s'inclinant.

Quelques minutes plus tard, une voiture attardée qu'un agent avait réquisitionnée, emmena vers la villa le commissaire, le médecin et Cécile.

Un inspecteur de police juché près du cocher, complétait la petite troupe.

Tandis qu'on roulait, Brunot, que cette mystérieuse affaire semblait préoccuper vivement, donnait à mi-voix quelques détails à Richardson sur la princesse Tchernmazoff.

D'elle, à la vérité, on savait peu de chose.

Son mari, le prince Alexandre, officier supérieur dans la garde impériale russe, comptait parmi les familiers de l'entourage du tsar Nicolas.

Il avait été tué en Prusse orientale, lors des combats livrés en septembre 1914.

Vers le mois d'octobre 1916, la princesse Nadia, ayant réalisé une grande partie de son immense fortune et résigné ses fonctions de dame d'honneur près de la tsarine, était passée en Angleterre et de là en France.

Reçue par toute la colonie étrangère, elle jouissait de l'estime et de la considération générales. Bien qu'elle possédât des relations fort étendues, on ne lui connaissait pas d'amis véritables, non plus que d'ennemis, du reste.

Depuis qu'elle résidait à Nice, la princesse y menait l'existence de tous les riches habitués de la Riviera, sortant beaucoup, ouvrant volontiers ses salons à tout le monde.

Richardson écoutait avec attention; cette affaire paraissait l'intéresser au plus haut degré.

— Vous n'êtes jamais allé chez elle? fit enfin le commissaire.

— Ma foi, non... Vous savez, moi, je suis peu mondain. Avant ce soir, cette dame ne valait pas une dérogation à mes habitudes.

Brunot se mit à rire.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, si elle n'est pas morte, comme je l'espère, c'est tout à fait différent... Une énigme... Songez donc, cher monsieur! Voilà qui ne se rencontre pas à tous les coudes du chemin, répliqua posément l'Anglais.

Ceci dit, il retomba dans son mutisme accoutumé.

Au reste, on arrivait. Déjà la silhouette blanche de la villa se profilait au milieu des massifs de verdure.

A l'appel du cocher, Joachim vint ouvrir et bientôt la voiture stoppait au bas du perron.

— Votre maîtresse? interrogea Brunot en sautant à terre.

— Avec Mathieu, le maître d'hôtel, nous l'avons portée sur son lit.

— Elle n'est donc pas morte? fit Cécile.

— Mais non, ma petite, elle avait seulement perdu connaissance. Elle

vient de revenir à la vie, dit Joachim avec un haussement d'épaules.

Et plus bas, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

—N'importe, c'est une sacrée histoire.

Cependant Brunot, Richardson et l'inspecteur avaient rapidement gagné la chambre à coucher de la princesse dont le maître d'hôtel, Mathieu, leur ouvrit la porte.

Ceci fait, il se retira.

Nadia Tchernmazoff était étendue, toute habillée, sur son lit.

Elle semblait aussi calme qu'à l'ordinaire et sans la pâleur qui couvrait son visage, les traces bleuâtres que les liens avaient laissées sur ses poignets délicats, on ne se fût certes pas douté qu'elle venait d'être victime d'une tentative d'assassinat.

A la vue du commissaire, elle parut fort étonnée.

—Comment, vous savez déjà? fit-elle, en se redressant à demi.

—Mais oui, madame: Cécile, votre femme de chambre, est venue me prévenir...

Une expression de mécontentement durcit, durant l'espace d'un éclair, le beau visage de la princesse. Pourtant, cela passa très vite, si vite même que Brunot n'y prit pas garde.

—Voici le docteur Richardson qui m'a accompagné, fit-il en présentant le praticien. Si vous voulez bien lui permettre de vous examiner...

—Oh! je crois que c'est tout à fait inutile, coupa Mme Tchernmazoff qui avait recouvré son calme.

—Cependant...

—Allons, docteur, voici mon poulx, dites à M. le commissaire que je n'ai pas la moindre fièvre, fit la princesse en tendant sa main blanche à Richard.
son.

—C'est exact, déclara ce dernier en s'inclinant, après quelques secondes d'auscultation. Mes compliments, madame, vous avez un joli sang-froid!

—Oh! n'exagérons rien. Cette pauvre Cécile a dû beaucoup grossir les faits, voilà tout... Mais comment s'est-elle trouvée au courant de cette aventure? demanda la princesse d'un ton fort détaché.

—En vous attendant, elle s'était retirée dans ce boudoir, expliqua Brunot qui, pendant ce temps, avait rapidement visité la chambre et les pièces contiguës, tandis que l'inspecteur Bernard ramassait liens et bâillos.

—La malheureuse fille a dû avoir une de ces peurs!...

—Certes, madame, et la chose est des plus naturelles. Mais revenons à notre enquête, si vous le voulez bien, prononça le commissaire, en tirant son calepin et son stylo.

—Que puis-je vous dire, je ne sais rien, déclara Mme Tchernmazoff avec un geste lassé. Je venais de pénétrer dans cette chambre, lorsqu'un inconnu s'est précipité sur moi.

—Un inconnu?

—Vous ne pensez pas, monsieur le commissaire, que je connaisse les escarpes des bouges de Nice ou de Marseille; or, mon agresseur, autant que j'ai pu m'en rendre compte, est un de ces rôdeurs...

—Pardon, interrompit Brunot, interloqué, Cécile me l'a dépeint au contraire, comme un homme du monde!

—Cécile ne s'y connaît pas, voilà tout, répondit tranquillement la princesse. Des élégances de croupiers ou de rastas sont sans doute pour elle le dernier mot du chic.

—Pouvez-vous me fournir le signalement de cet individu?

—Très approximativement, en tout cas. Il m'a semblé grand, mince, blond et avoir une quarantaine d'années.

C'était bien là le signalement donné par la femme de chambre.

—Ainsi vous ne l'aviez jamais vu avant ce jour? insista le commissaire.

—Je croyais vous l'avoir dit.

—Cependant, Cécile prétend que vous l'avez appelé Boris.

Cécile se trompe; la peur lui troublait l'entendement, répliqua la princesse sans paraître remarquer le regard fixe dont Brunot l'enveloppait.

—Soit, mais vous avez discuté avec cet homme en une langue étrangère, en russe, suppose votre camériste.

Pour le coup, Nadia Tchernmazoff se mit à rire.

—Excusez-moi, voici qu'à présent nous nageons en plein roman-feuilleton. Mon voleur m'a demandé mon argent, mes bijoux et cela en très bon français, je vous assure. Comme je refusais de lui remettre ce qu'il réclamait, menaçant d'appeler mes gens, il m'a couchée en joue avec un revolver, puis s'est jeté sur moi et m'a ligotée à ce fauteuil; après quoi, sûr de ne pas être dérangé, il a forcé mon bureau, s'emparant d'une douzaine de mille francs en billets de banque que j'avais déposés dans l'un des tiroirs. Comme vous le voyez, c'est le plus banal, le plus vulgaire des cambriolages.

—Pourtant, Cécile affirme...

—Cécile a été victime de son excès d'imagination! Croyez-moi, je sais mieux qu'elle ce qui s'est passé, n'ayant à aucun instant perdu la tête.

En effet, la princesse semblait parfaitement maîtresse d'elle-même; quant à Brunot, il ne savait plus que penser en face de deux dépositions aussi contradictoires.

La peur de Cécile étant aussi évidente que le sang-froid de Mme Tchernmazoff, cela pouvait, à la rigueur, expliquer bien des choses.

—Voyons le bureau! murmura-t-il enfin, il doit y avoir des empreintes digitales.

—Je dois vous avertir que j'y ai touché, prévint la princesse.

—Mais vous avez eu tort! s'exclama le magistrat. Il fallait attendre l'arrivée de la justice!

—Vous devez avoir raison; pourtant, mettez-vous à ma place. Mon premier mouvement a été de m'assurer de l'importance du préjudice qui m'était causé.

L'argument était sans réplique.

—Evidemment, évidemment, grommela le policier désappointé. Néanmoins, ceci va gêner considérablement notre enquête.

La princesse eut un joli mouvement d'épaules qui semblait dire:

—Que voulez-vous que j'y fasse? Va-t-on me rompre longtemps les oreilles avec cette affaire? J'ai été volée de douze mille francs, soit; il ne s'ensuit pas pour cela qu'on doive m'excéder, me persécuter indéfiniment.

C'était si clair que Brunot le comprit et n'osa insister. Sachant la haute situation de Mme Tchernmazoff, il ne voulait pas, en bon fonctionnaire qu'il était l'ennuyer par trop et s'en faire une ennemie.

—Le parquet se débrouillera comme il l'entendra; songea-t-il.

L'inspecteur Bernard qui était allé examiner le jardin, revenait.

Il y avait découvert des traces fraîches laissées là par des chaussures élégantes, lesquelles l'avaient conduit tout droit à un mur de clôture dominant un chemin voisin.

—Est-ce tout? demanda Brunot.

—Oui, monsieur le commissaire.

—Fort bien.

Et se tournant vers la princesse, le magistrat ajouta:

—Madame, nous allons nous retirer; l'enquête est terminée, pour le moment, du moins. Désormais, c'est au juge d'instruction que vous aurez affaire.

—Alors, au revoir, messieurs, et merci encore une fois pour tout votre zèle que vous avez déployé en la circonstance, fit Nadia en tendant à Brunot et à Richardson sa main blanche sur laquelle tous deux s'inclinèrent respectueusement.

L'instant d'après, tout en descendant l'escalier, le premier disait au second:

—Eh bien! docteur, je crois que l'énigme dont vous parliez tout à l'heure, se réduit à peu de chose.

—Ainsi, selon vous, la femme de chambre a exagéré les faits?

—Oh! certainement, et en toute bonne foi. La peur trouble singulièrement l'entendement et on ne peut nier que la pauvre fille n'ait eu terriblement peur.

—Sans aucun doute. Pourtant on aurait peut-être pu procéder à une confrontation?

—Bah! ce sera l'affaire du juge d'instruction. Pour moi, je n'en voyais pas l'utilité, ma conviction est faite.

Edward Richardson hocha la tête; visiblement, il ne partageait pas l'opinion de son compagnon. Néanmoins, il ne présenta aucune objection.

A ce moment, tous deux débouchaient dans le vestibule où Cécile attendait avec les autres domestiques.

Tandis que, pour la forme, le commissaire passant dans une pièce voi-

sine, procédait à l'interrogatoire des serviteurs de la villa, Richardson entraînant la camériste à l'écart, lui dit doucement en l'enveloppant d'un regard aigu:

—Voyons, mon enfant, permettez-moi une question. Parmi les personnes fréquentant ici, en connaissez-vous une qui ait une influence quelconque sur votre maîtresse?

La femme de chambre hocha la tête.

—C'est bien difficile ce que vous me demandez là! finit-elle par répondre. Madame est très bonne, très généreuse, mais nul ne peut se vanter d'avoir de l'influence sur elle.

—Pourtant...

—M. Marcel Gerbier, peut-être, et encore...

—Marcel Gerbier, le chimiste?

—Oui, celui qui a son laboratoire sur la colline, au milieu des pins. Il vient presque tous les jours voir madame, laquelle l'écoute volontiers. Il a dîné ici hier soir encore...

—La princesse Tchernmazoff et M. Gerbier se connaissent-ils depuis longtemps?

—Oh! non, ils se sont rencontrés chez des amis communs, il y a environ deux mois... Mais dites donc, s'interrompit brusquement Cécile, en regardant le docteur bien en face, vous ne supposez pas que ce soit M. Gerbier qui ait fait le coup! Il en est incapable et puis je l'aurais reconnu.

—Ne craignez rien, mon enfant, M. Gerbier est hors de cause d'autant que son honorabilité le met au-dessus de tout soupçon et que son signalement ne correspond en rien à celui que Mme Tchernmazoff et vous avez donné du criminel.

—C'est que j'allais dire...

—Tenez, coupa Richardson, je crois qu'on vous appelle, c'est sans doute

M. le commissaire qui désire vous faire confirmer votre déposition.

Et, tandis que la femme de chambre s'esquivaît prestee, légère, le docteur murmurait d'un air pensif :

— Marcel Gerbier!... Il faudra que je voie cet homme... S'il y a un mystère, si Cécile ne s'est pas trompée comme le prétendent Brunot et la princesse, lui seul peut nous aider à l'éclaircir... Enfin, cette idée vaut ce qu'elle vaut, n'est-ce pas?

Sur ce, Edward Richardson, allumant un cigare, s'en alla faire un tour dans le jardin.

Déjà, dans le ciel, les étoiles pâlis-saient, semblant s'effacer. Vers l'O-rient, une bande plus claire coupait l'horizon annonçant l'aube prochaine, et une brise fraîche, soufflant de la mer, caressait mollement les mimos-sas, se chargeant de leurs effluves.

Longtemps, le docteur se promena, les mains enfouées dans les poches. Ce ne fut qu'au petit jour qu'il revint vers la villa.

Brunot et Bernard, l'enquête préli-minaire terminée, l'attendaient pour rentrer à Nice.

— Eh bien! quoi de nouveau? de-manda Richardson.

— Oh! rien. C'est décidément une affaire très banale. Nous pouvons aller nous coucher.

— Ma foi, j'ai grande envie de ren-trer à pied. La matinée s'annonce comme devant être superbe, la pro-menade sera délicieuse. Cela ne vous tente pas, mon cher commissaire?

— Ah! pas du tout! déclara Brunot en riant. J'ai plus envie de voir mon lit qu'un lever de soleil sur la Méditer-ranée. Faites donc à votre guise, rê-veur, et au revoir.

Tout en parlant, les policiers étaient remontés en voiture.

— Au revoir, répéta Richardson, en serrant la main que le magistrat lui tendait.

CHAPITRE III

Le plateau de Vénasque est une sorte de lande aride et caillouteuse qui se dresse face à la mer, à quel-ques kilomètres de Nice.

Une forêt de pins en escalade les pentes abruptes, cachant son sommet morne et désolé sous une couronne toujours verte. Autour, peu d'habi-tations, le sol étant à peu près impro-pre à toute culture.

Aussi, bien rares sont les touristes qui se hasardent en cette solitude.

Cependant entre le plateau et la mer, au delà de la grande route, la terre redevient fertile; de nombreuses villas, enfouies sous les orangers, les citronniers, les figuiers et les mimosas ont été construites en ce lieu. Des che-mins sablés, véritables allées de parc, les séparent; à voir ce coin édénique baigné de lumière et où tout semble rir à la vie, on ne se croirait pas si près du plateau de Vénasque.

C'est en fait de ce dernier que, depuis la fin de l'année 1915, le chi-miste Marcel Gerbier s'était installé.

Un beau matin, des camions avaient apporté des fermes métalliques, des matériaux de toutes sortes et, en quel-ques semaines, grâce au concours de nombreuses équipes d'ouvriers ita-liens, une petite usine avait été édi-fiée.

Une haute palissade, intérieurement renforcée d'un épais réseau de fils de fer barbelés, avait enclos le plateau et les bois le ceinturant; après quoi, Mar-cel Gerbier, congédiant les travail-leurs largement rémunérés, était res-té à Vénasque en compagnie de trois hommes.

Ceux-ci se nommaient: Pierre Potier, Claude Vilain et Germain Larcher.

De même que le chimiste, ils portaient le ruban des réformés de guerre.

C'étaient, en effet, d'anciens soldats que des blessures reçues au début de la campagne avaient rendus impropres au service actif.

Gerbier les avait connus au dépôt d'éclopés de la Rochelle, où lui-même attendait sa mise en réforme. Bien vite, il avait apprécié leur esprit loyal et droit, leur probité scrupuleuse; aussi n'avait-il pas hésité à les associer à l'œuvre qu'il poursuivait.

Il lui fallait des auxiliaires, mais il n'en trouverait pas des meilleurs que ceux-là!

Depuis que Gerbier habitait Vénasque, personne ne pouvait se vanter d'avoir mis le pied sur le plateau.

Potier, un grand diable d'artilleur, qui avait perdu le bras gauche à la Marne, veillait jalousement sur l'unique porte ménagée dans la palissade. C'est lui, également, qui se rendait à Nice pour faire des provisions, dans une petite auto qu'il pilotait de sa main unique.

Les deux autres, Vilain, un douanier de Lorraine, qui avait subi l'opération du trépan et Larcher, un zouave, muni d'une jambe de bois, sortaient rarement.

Quant à Marcel Gerbier, s'il se rendait volontiers en ville, où les autorités locales l'entouraient d'une parfaite considération, ses relations étaient des plus restreintes et il ne fréquentait guère que chez la princesse Tchermazoff qu'il avait connue au début de l'hiver à une réception de la préfecture.

Au reste, la villa des "Mimosas" n'était séparée du plateau de Vénasque que par trois kilomètres environ.

Il va sans dire que dans le pays, on avait beaucoup causé des quatre solitaires, surtout au commencement.

On disait qu'ils se livraient à des recherches scientifiques intéressant la défense nationale, recherches dont le but demeurerait vague et mystérieux.

Certains parlaient d'avions nouveau modèle, d'autres explosifs à grande puissance.

En résumé, on ne savait rien et, comme les intéressés semblaient peu enclins à faire des confidences, la curiosité publique s'était vite émoussée.

La vérité était que Marcel Gerbier, chimiste de talent et homme d'action par dessus tout, ayant appris, durant son passage dans l'un de nos états-majors, que les Allemands recherchaient la formule de gaz toxiques, propres à être lancés par émission directe ou par éclatement de projectiles, avait résolu de doter notre pays d'une arme semblable.

La balle qui, à Dixmude, lui avait brisé la cuisse gauche, en le rendant à la vie civile, le laissait libre d'agir à sa guise.

Possesseur d'une petite fortune, une centaine de mille francs environ, il avait consacré toutes ses ressources à l'établissement du laboratoire de Vénasque.

Grâce à la protection d'un ancien camarade de Polytechnique, le capitaine Carel, devenu officier d'ordonnance du ministre de la Guerre, il avait vu tous les obstacles s'aplanir rapidement.

L'Etat lui avait loué la lande de Vénasque et accordé une subvention de vingt mille francs; c'était tout ce que demandait Gerbier. Aussi, résolument

s'était-il mis immédiatement à l'oeuvre.

Ce matin-là, vers huit heures, un homme suivait d'un pas allègre la route étroite et mal entretenue qui, serpentant à travers bois, conduit à l'entrée du plateau.

C'était le docteur Richardson.

En quittant la villa des "Mimosas", le praticien anglais avait commencé par prendre la direction de Nice; mais une fois hors de la vue de la propriété de Mme Tchernmazoff, il s'était jeté dans un chemin de traverse et, exécutant un long détour, il était revenu du côté de Vénasque.

Bientôt, la haute palissade brune, ceinturant le plateau, lui apparut. Une porte charretière en bois coupait la route en cet endroit. Richardson, s'en étant approché, saisit une longue chaîne sur laquelle il tira vigoureusement.

Une cloche tinta à l'intérieur et, presque aussitôt, de furieux aboiements de dogues éclatèrent.

—Voici ce que j'appelle une maison bien gardée! murmura Richardson en examinant curieusement les environs.

En effet, les grands arbres, du sommet desquels on eût pu plonger dans la propriété, par-dessus la palissade, avaient été soigneusement abattus; à leur place, un chemin de ronde au sol gazonné avait été aménagé.

Le docteur n'eut pas le temps d'en voir davantage. Un guichet venait de s'ouvrir dans un des battants de la porte et un visage blême, au regard narquois pétillant d'intelligence, s'y encadrait.

C'était celui de l'artilleur Potier.

Une seconde, il considéra le visiteur qui était venu se placer juste en face de lui; sans doute, cet examen

fut-il favorable, car sa voix était presque aimable lorsqu'il demanda:

—Qu'est-ce que vous désirez?

—Je voudrais voir M. Gerbier.

—Impossible, il est occupé, il ne reçoit pas.

—Bon!... pouvez-vous lui porter ma carte? fit paisiblement Richardson.

—Donnez toujours.

Le docteur ayant tiré de sa poche un bristol mentionnant son nom et sa qualité, y ajouta les mots suivants:

"Au sujet de Mme Tchernmazoff. Affaire des plus graves."

—Tenez, dit-il en remettant le carton à Potier. Faites parvenir ceci à M. Gerbier, j'attends la réponse.

Le judas se referma et Richardson entendit les pas du vigilant gardien s'éloigner, non sans que celui-ci eût recommandé aux dogues de veiller en son absence.

A travers la porte, on percevait distinctement les grondements menaçants des bêtes flairant l'étranger.

Dix minutes s'écoulèrent de nouveau, le sable cria sous les pas de Potier qui appelait:

—Allons, Berger, Capitaine, à la niche!

Il y eut des cliquetis de chaînes, des aboiements rauques, des grincements de serrures et de verrous, puis la porte s'ouvrit enfin.

—Entrez, monsieur, fit poliment Potier en s'effaçant.

D'un coup d'oeil rapide, tandis que le soldat refermait l'huis, Richardson enveloppa l'homme et les choses.

En son costume de velours bleu dont la manche gauche était épinglée sur sa poitrine, près de sa croix de guerre et de sa médaille militaire, Potier donnait une impression de force herculéenne.

Une énorme trique, munie d'un lacet de cuir, pendait à son poignet droit.

Non loin de l'entrée, se dressait une cabane, au toit de tôle ondulée, évidemment la demeure du portier que flanquaient deux tonneaux défoncés par un bout servant de niches à Berger et à Capitaine, de grands chiens danois aux crocs redoutables, aux yeux sanglants, pour l'instant, s'étrangeant à demi dans leurs chaînes en leur désir de se jeter sur l'étranger.

Derrière la cabane s'étendait un mince jardin potager, puis le hangar où Potier remisait son auto.

Partout ailleurs, le terrain était en friche: ce n'étaient qu'herbes folles et pierrailles trouant le sol rougeâtre.

Une route en pente douce conduisait vers le plateau.

Le gardien l'indiqua à Richardson.

—Allez droit devant vous, on vous attend!

—Bien, merci.

L'Anglais, de son pas tranquille, parcourut ainsi une centaine de mètres.

Au sommet de la côte, un petit homme de trente-cinq ans environ, au visage tanné, aux yeux fureteurs, se tenait immobile ainsi qu'une sentinelle.

C'était Vilain, le douanier.

Ayant salué militairement, il fit signe au visiteur de le suivre.

Devant eux, à moins de deux cents mètres, au fond d'une dépression naturelle, l'usine montrait sa façade blanche, faite de carreaux de plâtre.

C'était un long rectangle percé de larges baies vitrées.

Une maison d'habitation, édifiée non moins légèrement, la précédait un peu à gauche.

Marcel Gerbier en occupait le rez-de-chaussée, ses compagnons s'étant partagé le premier étage.

—Le capitaine est à son bureau, dit simplement Vilain qui continuait à donner au chimiste le grade que celui-ci avait au 8e génie.

En conséquence, tous deux gagnèrent l'usine.

L'ex-douanier, ayant poussé une porte, introduisit son compagnon dans un vestibule bitumé, après quoi, en ayant ouvert une autre, il s'écarta en disant:

—Veuillez entrer.

Richardson pénétra alors dans une grande pièce qu'une baie, sans rideaux, éclairait d'un jour cru.

Elle était meublée sommairement d'un bureau, de planches supportées par des tréteaux et sur lesquelles s'empilaient des dossiers, d'une bibliothèque de bois blanc bourrée d'ouvrages scientifiques, d'un divan et de quelques sièges.

Dans une pièce contiguë, quelqu'un tapait à la machine: c'était le zouave Larcher, promu aux fonctions de secrétaire.

A l'entrée du docteur, un grand jeune homme d'une trentaine d'années, à la physionomie fine et intelligente, au front haut sur lequel bouclaient des mèches de cheveux bruns, se retourna.

Il portait par-dessus ses vêtements, une longue blouse de travail en coutil blanc.

—Monsieur Gerbier? demanda Richardson.

—Oui, monsieur, fit le chimiste en indiquant une chaise à son hôte.

Quant à lui, après avoir été clore la porte du bureau voisin, il revint prendre place dans le fauteuil de cuir faisant face à sa table de travail.

Tandis qu'il accomplissait ce mouvement, le médecin qui ne l'avait jamais vu, remarqua qu'il boitait légèrement de la jambe gauche.

Cependant, Gerbier, tout en attachant sur son visiteur le regard loyal de ses pupilles sombres, s'enquêrait d'un ton froid :

— Monsieur, vous avez désiré me voir au sujet de la princesse Tchernmazoff? ... Soyez bref, je vous prie, mon temps est compté.

Richardson s'inclina :

— Je n'en abuserai pas, croyez-le bien. Tout d'abord, permettez-moi une question. A quelle heure avez-vous quitté la villa des "Mimosas"?

Marcel Gerbier fronça légèrement les sourcils.

— Mais... vers minuit. Potier, mon chauffeur, est venu me chercher avec l'auto et je suis rentré directement ici.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé après votre départ?

— Absolument. Que signifie toutes ces questions? Soyez clair, monsieur, et si vous avez quelque chose à m'apprendre, ainsi que je le suppose, faites-le sans réticence.

— Eh bien! cette nuit, vers une heure, on a tenté d'assassiner la princesse.

— Vous dites! cria Gerbier en se levant, très pâle.

— La vérité. C'est un fait acquis, mais il en existe deux versions, répliqua Richardson : je voudrais savoir laquelle est la bonne, selon vous.

Et, au chimiste dont l'émotion était visible, il narra le récit de Cécile, la démarche qu'il avait faite aux "Mimosas" en compagnie du commissaire et les explications fournies par Mme Tchernmazoff.

Tandis qu'il parlait, le visage de son interlocuteur se rassérénait peu à peu.

— Enfin, demanda Marcel, la princesse est hors de danger?

— Oh! complètement; pour le moment, du moins.

— Ce qui signifie?

— Monsieur, je suis avant tout un esprit précis, méthodique. Or, de deux choses l'une: ou Cécile s'est trompée de bonne foi et l'affaire se réduit à un banal cambriolage, comme la justice paraît le croire, ou bien...

— Ou bien?

— Cécile a dit vrai et, en ce cas, c'est la princesse qui sciemment a altéré la vérité.

— Monsieur, fit Gerbier d'un ton sec, je suis un ami de Mme Tchernmazoff et je ne permettrai point, qu'en ma présence, on doute de sa parole... En tout cas, je ne vois pas très bien de quoi vous vous mêlez, ceci ne vous regarde en rien...

— Oh! je le reconnais volontiers, coupa tranquillement Richardson sans bouger d'une ligne. Cette pauvre Cécile qui, entre parenthèses, m'a l'air d'une fille fort dévouée à sa maîtresse, m'ayant dit que vous étiez de ses meilleurs amis, celui qu'elle écoute le plus volontiers, j'étais venu vous communiquer le petit raisonnement suivant qui, à la réflexion, s'est imposé à mon esprit.

Le docteur s'exprimait froidement, en homme habitué à peser les situations.

Malgré lui, Marcel Gerbier se sentit influencer par ce calme et ce fut presque sans y penser qu'il répondit :

— Voyons donc votre raisonnement, monsieur.

— Admettons une seconde que Cécile n'ait pas été le jouet d'une illusion, que l'inconnu ne soit pas un vul-

gaire rôdeur, mais un homme du monde, qu'il se nomme bel et bien Boris.

—Après?

—Il s'ensuit donc que ce malfaiteur, au cours de la conversation tenue en russe, a tenté d'obtenir de la princesse quelque chose que celle-ci lui a obstinément refusé. Or, ce gaillard a l'air des plus résolus, à en juger par sa façon d'agir; il y a gros à parier qu'il recommencera. Cela est d'autant plus certain que Mme Tchernmazoff, pour des raisons que j'ignore, s'efforce d'égayer la justice, assurant ainsi l'impunité à son ennemi. Sans préjuger des motifs qui lui dictent sa conduite, il faudrait que quelqu'un jouissant de la confiance de la princesse lui en fasse comprendre tout le danger. C'est ce que je suis venu vous dire. Je ne pose ni au policier, ni au détective, je crois seulement être un honnête homme, un peu plus sensé que le commun des mortels. Ma démarche restera entre nous; maintenant, que je vous ai fait part de ma conviction, agissez comme vous l'entendrez.

Sur ce, Richardson se leva.

Un instant, Marcel Gerbier demeura silencieux, immobile et comme absorbé en de douloureuses réflexions.

Le premier mouvement d'humeur passé, il comprenait toute la délicatesse de l'Anglais. De plus, son opinion, peu à peu, devenait sienne.

Gerbier connaissait Cécile; à plusieurs reprises, il avait pu la juger. C'était une fille intelligente et dévouée, incapable d'avoir forgé de toutes pièces cette romanesque histoire.

Et puis, dans sa déposition, il y avait de ces détails qu'on n'invente pas.

Elle avait entendu l'inconnu affirmer que les fils des sonneries étaient coupés.

Or, l'enquête avait prouvé l'exactitude du fait.

Puisque Cécile ne se trompait pas sur ce point, pourquoi aurait-elle fait erreur sur d'autres?

Mais alors que signifiait le silence de la princesse?

Si elle connaissait réellement ce Boris, à quoi tendaient ses dénégations?

Quel était cet homme?

Qu'exigeait-il?

Pourquoi Nadia Tchernmazoff le couvrirait-elle?

Le chimiste passa une main tremblante sur son front moite de sueur.

—Docteur, prononça-t-il en se levant à son tour, excusez, je vous prie, la vivacité de mes paroles.

—Je les ai déjà oubliées, sourit Richardson.

—Merci, murmura l'ingénieur en lui serrant la main; à présent, je suis tout à fait de votre avis. Oui, il y a là un mystère que nous ne comprenons point. Je vais aller trouver Mme Tchernmazoff et par elle je saurai bien ce qui s'est exactement passé. Si nous nous trompons, si vos déductions sont fausses, ce que je souhaite vivement, la princesse ne saurait nous en vouloir de notre sollicitude et moi, j'aurai gagné un ami.

—Vous êtes trop aimable.

—Non, je suis sincère. Attendez-moi donc chez vous, mon cher docteur et ce tantôt, j'irai vous communiquer ce que j'aurai appris.

A ce moment, on heurta légèrement à la porte et, sur l'invitation de Gerbier, le douanier Vilain montra sa tête de renard.

—Une dépêche pour mon capitaine, fit-il.

Déjà le chimiste déchirait la bande papillée entourant l'officiel papier bleu.

« Lui-ci ne contenait que quelques mots.

« Veillez sur vous. Défiez-vous de tous et de tous. »

Pas de signature. l'avis était anonyme.

Marcel Gerbier tressaillit et, instinctivement, son regard se porta sur Richardson.

« Était-ce cet homme que la dépêche signalait à sa vigilance ?

Mais, presque aussitôt, il repoussa cette idée.

« A cela, devenait-il fou ?

Son correspondant n'avait pas signé son avertissement, tandis que le docteur agissait ouvertement, au grand jour, expliquant sa conduite par des raisons facilement contrôlables.

— Ma foi, je m'y perds ! murmura le chimiste.

Et tendant le télégramme à Richardson, il ajouta :

— Voyez, cher monsieur.

— Bizarre, observa l'Anglais après avoir lu. Regardez donc le timbre de la poste ? Cette dépêche a été passée au bureau central de Nice à sept heures quarante-cinq.

— Et vous en concluez ?

— Oh ! rien : je constate, simplement. Ce fait nouveau échappe au raisonnement ; en tout cas, vous pouvez suivre le conseil qu'on vous donne. Faites bonne garde, monsieur Gerbier, faites bonne garde !

— Je n'y manquerai pas.

— Un mot encore. Je n'ai parlé à l'âme qui vive de mon intention de venir vous trouver ; l'expéditeur de ce message ne pouvait donc prévoir ma démarche, acheva l'Anglais comme s'il eût deviné la pensée qui, durant

un instant avait effleuré l'esprit de son interlocuteur.

Ce fut sur ces paroles que tous deux se quittèrent.

Quelques minutes plus tard, Richardson, franchissant l'enceinte entourant le plateau, se retrouvait au milieu des bois.

Alors, son visage s'anima, cependant que son regard flambait et il murmura :

— « Ellô, je crois que quelque chose de sérieux se cache là-dessous. »

Pendant ce temps, accoudé à l'angle de son bureau, Marcel Gerbier s'absorbait en de profondes réflexions. Il revoyait sa soirée de la veille aux "Mimosas", et surtout certaine allée ombreuse du jardin, où en compagnie de Nadia Tchermazoff, il avait fait quelques pas.

Le bras de la jeune femme s'appuyait doucement au sien. Jamais elle n'avait été plus belle que ce soir-là ; aussi, sans qu'il y prît garde, l'aveu de l'amour que, depuis des semaines, Marcel s'efforçait de cacher au plus profond de son cœur, lui était-il brusquement monté aux lèvres.

— Nadia, Nadia, si vous saviez comme je vous aime ! avait-il balbutié, se penchant vers elle, fouillant ses prunelles d'un regard ardent.

Elle ne s'était pas détournée, et le jeune homme avait cru rêver en l'entendant murmurer d'une voix à peine perceptible :

— Et moi aussi, Marcel, je vous aime !...

C'était été une minute exquise, comme il n'en avait jamais connu de semblables.

Passionnément, leurs lèvres s'étaient unies en un baiser qui leur faisait oublier tout ce qui n'était pas eux.

Mais on les appelait de la villa et Nadia, s'arrachant, avec un soupir de regret, à son étreinte, avait murmuré, en s'échappant :

— Venez demain soir, ami, je serai seule, et nous pourrions causer de notre grand bonheur !

Il était rentré à Vénasque, ivre d'espoir, escomptant ce lendemain qui devait marquer une date décisive en sa vie. Et voilà que ce jour tant attendu était enfin venu, apportant, au lieu de joie, l'annonce d'un drame aussi douloureux qu'incompréhensible.

Et la pensée de Marcel déviant, peu à peu un doute affreux s'infiltrait en lui. Si Cécile avait dit vrai ? Qui était ce Boris, que Mme Tchernmazoff couvrait si obstinément ? ...

Un ancien ami ? ...

Cette idée fit si mal au jeune homme qu'un sourd gémissement lui échappa. Mais se ressaisissant presque aussitôt, il chassa loin de lui la suggestion mauvaise. Qu'allait-il imaginer ? ... Nadia, sa Nadia était pure et sans passé. Il aimait et il était aimé. Qu'avait-il besoin de se torturer à plaisir ? ...

— Je vais descendre aux "Mimosas", conclut-il en se levant et, bientôt, je connaîtrai la clef de ce mystère.

CHAPITRE IV

Ce même jour vers une heure de l'après-midi, le docteur Richardson achevait de déjeuner dans la confortable chambre qu'il occupait au second étage de l'hôtel Royal.

En rentrant de Vénasque, il s'était couché afin de goûter un repos bien gagné. Il venait de se lever et il était encore en pyjama de flanelle blanche lisérée de noir.

Tout en découpant sa côtelette, le praticien songeait à l'affaire Tchernmazoff.

Pour lui, sa conviction demeurait entière : la princesse connaissait son agresseur ; plus il réfléchissait, plus la déposition de la femme de la femme de chambre, Cécile, lui apparaissait comme ayant été l'expression de la vérité.

Restait alors à expliquer le silence de la princesse Nadia !

Parvenu à ce point de ses déductions notre homme était bien forcé de s'avouer qu'il ne comprenait plus rien ou plutôt tant de mobiles divers pouvaient justifier la conduite de la grande dame slave, que cela revenait à dire qu'aucun ne s'imposait plus qu'un autre à l'attention de l'observateur.

— Enfin, conclut-il, un peu las de penser, Marcel Gerbier va voir Mme Tchernmazoff ; l'affection qu'il lui porte semble des plus sincères, des plus profonde, à en juger par l'émotion qu'il a manifestée lorsqu'il a su l'attentat. Comme Cécile prétend que, de son côté, la princesse paraît subir volontiers l'ascendant de notre jeune chimiste, il s'ensuit donc qu'elle se conformera à ses sages conseils et dira la vérité ! ... A moins que ...

Une pensée soudaine, traversant le cerveau du praticien, l'arrêta, la fourchette levée.

Un pli se creusa sur son front entre les sourcils et ce fut d'une voix bizarre qu'il répéta pour lui-même :

— A moins que, bien, au contraire, le sentiment que Mme Tchernmazoff porte à Marcel Gerbier ne lui fasse s'entêter dans son système d'ignorance et de dénégation à outrance ! ...

A ce moment, on frappa légèrement à la porte.

—Entrez! cria, avec humeur, Richardson, furieux d'être dérangé au beau milieu de ses savantes hypothèses.

Et, au valet de chambre de l'étage qui apparaissait au seuil de la pièce, il demanda d'un ton bourru:

—Eh bien! qu'est-ce encore?... Je ne vous ai pas appelé...

—Pardonnez-moi, monsieur, mais il y a là un monsieur qui insiste pour vous voir.

Ce disant, il tendait une corte.

Richardson, tout en la prenant machinalement allait répondre qu'il ne recevait pas, étant en une tenue par trop négligée, lorsqu'un coup d'œil jeté sur le bristol le fit brusquement changer d'avis.

"Marcel Gerbier", venait-il d'y lire.

—Faites entrer, faites entrer! se hâta-t-il de dire.

La minute d'après, l'ermite de Vénasque, comme on l'appelait en souriant dans le monde officiel, pénétrait dans la chambre du docteur.

Un élégant complet veston dont la boutonnrière s'ornait du ruban rouge de la Légion d'honneur et de celui de la Croix de guerre, avait remplacé sa blouse blanche de travail.

Il marchait en s'appuyant sur une forte canne à cause de sa légère claudication.

Pourtant, ce fut d'un pas rapide qu'il s'avança au-devant du docteur qui s'était levé pour le recevoir.

Du premier coup d'œil, Richardson devina que quelque chose d'extraordinaire se passait. En effet, son visiteur était un peu pâle et un frémissement inaccoutumé agitait par instants ses lèvres.

—Eh bien! quoi de nouveau? interrogea-t-il, non sans curiosité, quand

le valet retiré, Gerbier se fut installé dans le fauteuil qu'il lui avait indiqué.

—Ah! cher monsieur, un fait inouï, incompréhensible! riposta Marcel avec vivacité.

Et, comme il se faisait brusquement, n'osant aller plus loin, Richardson répéta interrogateur:

—Inouï!... Incompréhensible, dites-vous?...

—Certes!

—Il y eut un court instant de silence. Evidemment Gerbier hésitait à poursuivre et le docteur respectait son mulisme, comprenant bien que, puisque le chimiste était venu le trouver, il finirait par parler.

Il n'y avait qu'à attendre qu'il s'y fût résolu...

L'hésitation de Marcel ne dura pas.

Passant sa main sur son front en un geste qui lui était familier, il prononça d'une voix basse, contenue, s'animant peu à peu:

—Vous savez, docteur, quelle sympathie m'unit à Mme Tchernmazoff puisque c'est chez moi que vous êtes accouru afin de lui faire transmettre le conseil dont, selon vous, la princesse avait besoin?

Richardson acquiesça d'un signe de tête.

—Tout me portait à croire que Mme Tchernmazoff partageait ce sentiment. Certain fait, survenu hier au soir, m'avait confirmé en cette croyance et permis de supposer que la princesse Nadia m'honorait d'une estime toute particulière... Mon cher docteur, je vous traite tout à fait en ami, voyez-vous...

—Vous avez raison, fit le médecin en tendant à son interlocuteur une main que celui-ci serra fortement, je vous ai tout acquis, sachez-le bien.

—Oh! je n'en doute pas, et c'est pourquoi je suis venu à vous, à vous que je ne connais pourtant que depuis quelques heures. Enfin, reprit-il avec un visible effort, tout à l'heure, je fus chez la princesse Tchernmazoff comme je vous l'avais promis. Il pouvait être neuf heures; aussi, ne fus-je pas trop surpris lorsque Joachim, le concierge, me répondit que sa maîtresse reposait et ne pouvait recevoir personne.

—Elle est brisée de fatigue, songeais-je en me retirant, je repasserai vers midi.

En effet, ce fut ce que je fis.

—Eh bien! il paraît que la princesse n'avait pas encore sonné, elle reposait toujours!

—Jusqu'ici, je ne vois en tout cela rien que de très anormal. Les émotions de cette nuit ont dû terriblement secouer les nerfs de Mme Tchernmazoff en dépit de son courage et si ce matin la nature reprend ses droits...

—Attendez donc, docteur, attendez donc! coupa Gebrier.

Sur le moment, je pensais exactement comme vous: pourtant voulant voir à tout prix la princesse, je descendis de voiture et me mis à faire les cent pas sur la route en fumant un cigare.

—Dès que votre maîtresse aura sonné, vous la ferez prévenir que je désire la voir de suite pour affaire urgente, avais-je dit à Joachim.

Cependant, les minutes passaient sans apporter rien de nouveau et je commençais à trouver le temps long, quand Potier, mon chauffeur, qui stationnait devant la grille des "Mimosas", m'appela.

Cécile, la femme de chambre, venait de sortir de la villa et de pénétrer chez le concierge. Sa maîtresse devait être réveillée.

—Seulement, ajouta mon chauffeur, le plus drôle de l'histoire, c'est que Cécile vient de rentrer dans la maison et que le père Joachim a bouclé la grille comme s'il ne supposait pas que nous dussions entrer. Je l'ai appelé et, quoiqu'il me connaisse bien, il a fait celui qui n'entend pas et est allé se rencogner dans son pavillon!...

Je regardais Potier: le brave garçon ne divaguait point: aussi m'approchant de la grille, sonnais-je vigoureusement.

—Pardon, coupa Richardson, pourquoi n'attendiez-vous point au salon et n'aviez-vous pas fait entrer votre auto dans la cour?...

—J'étais nerveux, surexcité par ce que vous m'aviez dit et je préférerais arpenter la route en toute tranquillité, répliqua le chimiste. Donc, je sonnai à plusieurs reprises sans obtenir le moindre résultat et je commençais à perdre patience quand Joachim parut, enfin, au seuil de sa loge.

—Monsieur, me dit-il, Mme la princesse est sortie.

—Ah ça! fis-je abasourdi, vous moquez-vous de moi, père Joachim?

—Dieu m'en garde, monsieur Gebrier! répliqua-t-il d'un ton gêné qui me frappa.

—Alors, comment voulez-vous que je vous croie, lorsque vous m'affirmez, à moi, qui fais les cent pas devant la maison depuis près d'une demi-heure, que votre maîtresse est sortie sans que je le voie?

—Que puis-je dire à monsieur! balbutia-t-il, décontenancé, on m'a donné une consigne...

—Une consigne? répétais-je, ne comprenant pas, sur le moment, ce que cela signifiait; une consigne me concernant?...

—Vous et tous ceux qui se présenteront, voilà, riposta le concierge.

Ainsi c'était simple, la princesse me fermait sa porte!

Il n'y avait point à insister, n'est-ce pas? Laisant là le père Joachim qui se confondait en excuses, je sautai en voiture et suis venu vous trouver.

—En voilà bien une nouvelle! s'écria le docteur en frappant ses mains l'une contre l'autre.

—N'est-ce pas? fit Gerbier avec amertume: on croit à l'affection des gens, on ajoute foi à leurs protestations d'amitié et, brusquement, parce qu'un inconnu passe dans leur vie, ou plutôt parce qu'un homme, qu'on avait sans doute oublié, réapparaissait soudainement, tout est balayé, aboli.

Il s'était levé et marchait de long en large, les poings crispés au fond de ses poches, en proie à une violente colère qu'il s'efforçait en vain de maîtriser.

Richardson le contempla une seconde en hochant la tête, mais comprenant qu'il valait mieux laisser le jeune homme se calmer de lui-même, il se tut, se plongeant dans ses réflexions.

Evidemment, la conduite de la princesse Tchernmazoff était, pour le moins surprenante!

Elle était bien certainement la suite des événements de la nuit; mais comment s'y raccordait-elle?...

En d'autres termes, pourquoi, après la visite du mystérieux et énigmatique Boris, Nadia fermait-elle sa porte à son ami le plus cher, à Marcel Gerbier?

Le médecin n'eut pas le loisir de formuler une réponse à ces questions qu'il venait de se poser mentalement. Gerbier, très pâle, les traits contrac-

tés, les yeux brillants, se dressait devant lui.

—Eh bien! docteur, que pensez-vous de tout ceci et que dois-je croire, selon vous?

Richardson eut une brève hésitation.

—Oh! vous pouvez parler sans crainte, je suis calme, reprit le chimiste.

Et, de fait, tout en lui semblait s'apaiser à force de volonté, de domination.

Evidemment, Gerbier était l'un de ces taciturnes avec lesquels il faut user de ménagements.

Doués d'une sensibilité excessive qu'ils dissimulent sous une apparente froideur, chez eux, tout porte, fait blessure, d'autant mieux que leur susceptibilité, leur caractère renfermé empêchent de leur prodiguer toute consolation et même souvent de définir nettement leur pensée.

Allez donc consoler un homme qui ne vous fait point de confidences! Il vous arrêtera dès les premiers mots, vous affirmant que vous vous fourvoyez et même vous demandera pourquoi vous vous êtes permis d'interpréter ses paroles dans ce sens-ci plutôt que dans tel autre.

C'est ce que dit Richardson.

Pour l'instant, les faits matériels seuls existaient; il est vrai qu'ils étaient suffisamment étranges, invraisemblables, pour qu'on se contentât de les examiner sans chercher ailleurs.

Aussi, répondant à la muette question qu'il lisait dans les yeux de son compagnon, Richardson finit-il par prononcer:

—Je suis de votre avis, tout ceci passe l'entendement!

—Et vous concluez?

—Que plus que jamais, il faut veiller sur la princesse!... Pour moi, Cécile a dit vrai; maintenant, si j'avais eu le moindre doute à cet égard, l'attitude de Mme Tchernmazoff l'aurait entièrement dissipé!

—Mais enfin, docteur, objecta Marcel, pouvez-vous me fournir une explication de la conduite de la princesse... Ce n'est pas moi qui, cette nuit, l'ai mise en péril et, à me recevoir ce matin, elle ne courait pas le plus léger risque.

—Bien entendu.

—Alors?

—Alors, je suis comme vous, je ne comprends plus rien! Attendons les événements: peut-être se chargeront-ils de nous expliquer ce qui, pour nous, reste incompréhensible.

—Hum!

—Ne doutez pas ainsi, cher monsieur; le temps est un grand maître qui travaille toujours pour ceux qui savent attendre ou qui le peuvent...

—Vous avez sans doute raison, mais il ne me convient pas de m'imposer aux gens ni de veiller sur eux en dépit de leur volonté nettement manifestée.

—Ce qui veut dire?

—Que Mme Tchernmazoff m'ayant fait comprendre par un procédé que je ne veux point apprécier que j'ai désormais à la laisser en repos, je m'en voudrais de la contrarier en quoi que ce soit.

—Cependant...

—Dans ces conditions, trancha le chimiste d'une voix âpre, je rentre à Vénasque. D'importants travaux m'y attendent; je n'ai eu qu'un tort: c'est de l'oublier un instant et de perdre une matinée à des choses qui vraiment n'en valent point la peine.

Richardson eut un léger haussement d'épaules, mais, sans chercher à combattre la résolution de son interlocuteur, il dit simplement:

—Vous m'accorderez encore bien un quart d'heure cependant?

—Oh! certes, fit Gerbier en s'inclinant.

—Alors voici des cigares qu'un officier de marine de mes amis m'a rapportés directement de la Havane, fumez-en un, cher monsieur, tandis que je m'habillerai. Dans dix minutes, je suis à vous...

—Ensuite?...

—Ensuite, je vous prierai de me déposer à proximité des "Mimosas". Votre auto est en bas, je suppose, et comme c'est presque votre chemin pour rentrer à Vénasque...

—Soit donc!

Moins d'un quart d'heure plus tard, en effet, les deux hommes montaient dans le véhicule, piloté par Potier.

Ils n'avaient plus reparlé de la princesse Tchernmazoff.

Il semblait qu'entre eux tout ce qui pouvait être dit sur ce sujet l'avait été. Néanmoins, ils paraissaient préoccupés et un observateur attentif n'eût pas eu de peine à deviner que la Russe était l'objet de leurs réflexions.

De fait, comme on approchait de la villa, Marcel Gerbier demanda brusquement:

—Alors vous pensez être reçu?

Il ne disait point où, ni chez qui, mais Richardson comprit son idée, car il répliqua avec un sourire:

—Je n'en courrai pas même la chance.

—Cependant...

—Je ne suppose pas qu'une porte qui s'est fermée devant vous, un ami éprouvé, s'ouvrirait pour moi, un in-

connu; non, ma naïveté ne va pas jusque-là.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'empessa de rectifier le chimiste.

—Soit, mais je le dis.

—Pourtant, laissez-moi m'étonner quelque peu!

—Autant que vous le voudrez.

—Comment, voilà une femme que vous ne connaissez point, qui, vous le dites vous-même, ne vous recevrait pas si vous vous présentiez chez elle et vous vous acharnez à vous mêler de ses affaires ainsi que de celles de M. Baris! Vraiment, mon cher, vous êtes d'une indiscretion...

Marcel disait ces choses avec ironie.

Richardson feignant de prendre ses paroles au pied de la lettre, riposta paisiblement:

—Je n'y mets ni discrétion ni indiscretion, seulement de la curiosité, si vous voulez, quoique ce ne soit pas tout à fait ce sentiment qui me fasse agir.

—En ce cas...

—Voilà, cher monsieur: je m'ennuie horriblement à Nice; je ne sais à quoi employer mon temps, mes chères collections de médailles sont en Angleterre et les marchands levantins de la ville ne possèdent que d'affreuses choses. Donc je ne sais que faire!

—Reposez-vous.

—C'est ce que je fais, car ma santé est fort ébranlée. Néanmoins, pour que cette cure me soit salutaire, il faut une occupation à mes instincts de chercheur qui m'empêche de trouver les jours interminables, vous comprenez?...

—Très bien.

—Alors, l'affaire Tchermazoff se produisant et la Providence ayant pris la peine de m'y mêler tant soit peu, je

serais bien sot de chercher une autre distraction. La découverte de la vérité vaut après tout celle d'une médaille du temps de Tibère ou de Caligula, n'est-il pas vrai?

—Certes!

—Et puis, si je n'apprends rien, si je repars, une fois mon congé expiré, sans connaître le mot de cet énigme, en admettant qu'il y en ait une, la perte ne sera pas grande et j'aurai utilisé mon temps d'une façon quelconque.

—C'est un point de vue, fit Marcel.

Maintenant, la voiture roulait entre les murs chargés de plantes grimpan-tes, clôturant des propriétés à droite et à gauche.

Par instants, on apercevait la mer unie et miroitante au bout d'une allée transversale; personne ne se montrait, les élégants hôtes des résidences environnantes faisant la sieste ou mettant la dernière main à leur toilette avant les thés de cinq heures.

On se serait cru dans quelque pays dépendant du domaine de la Belle au bois dormant.

De temps en temps, de lointains accords s'entendaient, révélant qu'un piano sévissait, en dépit du calme et de l'atmosphère de douce nonchalance épandue sur toutes choses.

Bientôt, Richardson donna l'ordre d'arrêter.

Déjà, il sautait à terre et se retournait pour prendre congé de Gerbier, lorsqu'il vit celui-ci qui, s'étant levé, descendait à son tour.

Un fugitif sourire glissa sur les lèvres rasées du praticien.

Allons, allons, son compagnon se désintéressait moins qu'il ne le prétendait du sort de la princesse Tchermazoff!

Pourtant, il n'eut garde de s'en apercevoir, son sourire s'effaça rapidement et sans paraître s'étonner de ce brusque revirement d'idées, il dit, comme si la chose eût été convenue depuis longtemps :

— Que l'auto aille nous attendre au delà de ce bouquet d'arbres qui est à cent mètres derrière nous ; ainsi, de la villa, on ne pourra la remarquer. Quant à nous, faisons le tour de la propriété, en passant par derrière, vous devez connaître les lieux. De la sorte, j'en posséderai une topographie somplète.

Gerbier acquiesça d'un signe de tête, puis donna à Potier des ordres en conséquence.

La seconde suivante, les deux compagnons s'engageaient dans un étroit sentier bordé de hauts murs.

Au bout de deux à trois cents mètres, un second sentier coupait le premier ; les promeneurs le prirent.

On n'entendait autour d'eux que le grincement doux du sable. Ça et là s'ouvraient des portes de service, appartenant aux habitations que l'on contournait.

Tout à coup, Marcel Gerbier fit halte et, indiquant une de ces portes, petite grille tapissée de lierre, il fit simplement :

— Les "Mimosas" !

Vivement, Richardson s'approcha, souleva la végétation afin de voir à l'intérieur, mais, au même moment, la grille tournait sur ses gonds et Mathieu, le maître d'hôtel de Mde Tchermazoff, se trouva face à face avec les deux hommes.

Tout d'abord, il recula, effaré, tant il s'attendait peu à la rencontre ; reconnaissant Marcel Gerbier, ainsi que le docteur qui, au cours de la nuit précédente, accompagnait le commis-

saire de police, il se remit et un large sourire illumina sa face vulgaire de bon vivant.

— Ah ! bonjour, messieurs, fit-il en saluant, est-ce que vous venez pour voir Madame ?

Déjà le chimiste, mécontent d'avoir été vu rôdant autour de la villa, esquissait un geste de dénégation, mais Mathieu, sans y prendre garde, poursuivait, visiblement heureux de trouver des gens près desquels il pût s'épancher :

— C'est que vous auriez pu sonner longtemps à la grande grille. Le père Joachim a, maintenant, bien d'autres choses à faire qu'à attendre les visiteurs. Vrai, je ne sais pas ce qu'a Madame depuis cette nuit, mais je parierais, presque, que tout cela lui a dérangé l'esprit.

— Comment ? fit Richardson, cependant que Gerbier, dont la curiosité était vivement excitée, affectait de regarder d'un autre côté.

— Certes, reprit le maître d'hôtel, satisfait de son succès, figurez-vous que Mme la princesse a abandonné la villa pour aller s'installer à la tour d'Anflouss !

Malgré lui, Gerbier laissa échapper un mouvement de stupeur et cette question jaillit de ses lèvres :

— Vous plaisantez, Mathieu !

— Dieu m'est témoin que non, monsieur Gerbier. Madame a décidé que, dorénavant, elle habiterait la tour avec Cécile et le vieux Joachim. Quant à Marie, la cuisinière, qui est ma femme, comme Monsieur le sait sans doute, et à moi, nous devons rester aux "Mimosas". Marie y fera la cuisine, qu'à chaque repas j'irai porter à la tour !... Vous voyez ça d'ici !... Quel service !... Si cela a le sens commun ! Ah ! quand j'ai su que, ce

matin, Madame avait refusé de recevoir Monsieur, j'ai pensé tout de suite qu'elle avait quelque chose de dérangé dans la cervelle!... Oh! faut pas que Monsieur se formalise, ajouta le domestique, comprenant par un geste de Gerbier qu'il avait été trop loin, cette consigne-là est pour tout le monde! Même si le juge d'instruction qui va bien sûr diriger l'enquête au sujet du vol, se présente, je ne sais point si on le recevra...

Le brave homme aurait pu continuer longtemps ainsi.

A présent, Marcel Gerbier ne l'écoutait plus.

—A la tour d'Anflouss! répétait-il, comme se parlant à lui-même, elle est dans la tour d'Anflouss! Mais qu'est-ce que cela signifie?...

La main de Richardson, en se posant doucement sur son bras, l'arracha à sa stupeur.

C'est que, pour le brave docteur, ces mots, la tour d'Anflouss, n'évoquaient rien de précis.

—Cher monsieur, fit-il à mi-voix, qu'est-ce au juste que cette fameuse tour?

—Ah! c'est vrai, vous ne la connaissez pas? fit le chimiste.

—Je n'étais jamais venu à la villa avant cette nuit et...

—Excusez-moi, je l'oubliais...

—Vous ne savez point ce qu'est ce nid de hiboux, monsieur, intervint Mathieu; eh bien! entrez donc un peu: de l'allée voisine on l'aperçoit.

Et comme Marcel Gerbier se disposait à décliner l'offre du valet, ne se souciant pas de forcer ainsi la porte de la princesse, celui-ci ajouta vivement:

—Je sais bien que je n'ai nullement le droit d'agir ainsi et que ce ne serait guère le rôle de messieurs tels que

vous d'accepter ma proposition; mais nous ne sommes pas en temps ordinaire: Madame est sans famille; vous, monsieur Gerbier, êtes le seul ami en qui elle avait confiance, ça se voyait bien. Alors il ne faut point l'abandonner, pour des raisons de correction, pas vrai.

—Mathieu, vous avez raison et vous êtes un brave homme! déclara Richardson qui, se tournant vers le chimiste, reprit:

—Tout ceci est tellement bizarre, pour ne pas dire plus, qu'il me semble que nous pouvons, en la circonstance, donner une légère entorse aux convenances.

—Soit, convint Marcel qui sentait bien que ses deux interlocuteurs avaient raison.

CHAPTRE V

Derrière Mathieu qui les précédait, les deux visiteurs pénétrèrent alors dans la propriété.

De ce côté, que dominaient les terrasses bordant la maison d'habitation, le jardin avait des allures de petit parc; les arbres touffus y pullulaient formant des voûtes de verdure au-dessus des sentiers.

Bientôt, le maître d'hôtel tourna à gauche, dans une allée déclive.

—Mais enfin, murmura Richardson en se penchant à l'oreille de Gerbier qui marchait, sombre et silencieux, me direz-vous ce qu'est cette tour d'Anflouss?

—Vous allez voir, répondit brièvement le chimiste.

A ce moment, l'allée, après un coude brusque, débouchait sur une vaste pelouse baignée de clarté et descendant en pente douce jusqu'au bord de la mer.

De ce point le coup d'oeil était merveilleux.

Par delà un petit cap supportant des ruines basses, sorte de promontoire rocheux fort élevé, s'enfonçant dans les flots à la façon de l'éperon de quelque monstrueux navire, le regard se perdait dans l'immensité du large.

Durant quelques secondes, les trois hommes demeurèrent immobiles, subjugués malgré eux par la magnificence du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Au cours de la promenade qu'il avait faite dans le jardin, au petit jour, le docteur n'était pas venu de ce côté. Il s'était contenté d'examiner la partie opposée, celle que le mystérieux Boris avait dû traverser pour entrer et sortir de la villa.

— Admirable! murmura-t-il enfin, comme se parlant à lui-même.

En virant doucement sur ses talons, il considérait tout à l'entour.

En arrière, dressée au sommet d'un mouvement de terrain et dominant ses deux terrasses qui, elles-mêmes, comandaient les pelouses, la villa apparaissait toute blanche sur le ciel d'un bleu intense et profond.

Comme les regards de l'Anglais revenaient à la mer invinciblement, Marcel dit à voix basse en étendant le bras:

— La tour!...

Suivant la direction indiquée par ce geste, Richardson porta ses yeux sur le petit promontoire dont nous avons parlé.

Il y avait là un entassement chaotique de roches rougeâtres. Au sommet, ce que tout d'abord le docteur avait pris pour des ruines, c'était la tour d'Anflouss!

Au delà d'un mur bas, élevé à hauteur d'appui, que précédait un fossé

et qui fermait le promontoire du côté de la terre, on distinguait une construction de forme ronde, d'aspect moyenâgeux.

Elevée jadis en ce lieu par des corsaires sarrasins dont les barques parties d'Espagne écumaient les mers environnantes, elle avait été longtemps la terreur de la région que ses possesseurs rançonnaient.

Plus tard, des barons de Bentague y avaient succédé aux corsaires, mais, à ce changement de maîtres, le sinistre repaire n'avait pas gagné une meilleure renommée.

Enfin la Révolution était survenue, balayant les mille forteresses existant encore sur le territoire: la tour d'Anflouss, qui avait gardé ce nom arabe datant du temps de ses premiers occupants, avait été rasée à la hauteur du premier étage, ses fortifications, qui la défendaient du côté de la terre, avaient été anéanties; il n'en restait que le mur d'enceinte que l'on avait achevé d'abaisser lors de la construction de la villa, afin de dégager la vue de celle-ci et le fossé profond, à pic, creusé en plein roc, qui le protégeait.

Le repaire de pirates était devenu une sorte de lieu de repos où les habitants des "Mimosas" se réfugiaient aux jours de grande chaleur.

En effet, derrière ces murs ne mesurant pas moins de six mètres d'épaisseur et que de rares fenêtres étroites ainsi que des meurtrières, perçaient de place en place, il faisait toujours frais.

De plus, de ce point, on jouissait d'une vue admirable et sans limites sur la Méditerranée, déroulant à perte de vue son tapis mouvant au bleu profond, ainsi que celui de certains saphirs!

Une plate-forme qu'entourait une légère balustrade couronnait l'édifice, à présent tronqué; on y accédait par un escalier intérieur.

Richardson demeura un instant silencieux.

Cette tour, mais c'était plutôt une prison qu'une habitation!

Pourquoi Mme Tchernmazoff s'y était-elle réfugiée?

Que redoutait-elle donc, qu'y fuyait-elle?...

Il fallait que les motifs qui lui dictaient sa conduite fussent des plus graves pour que cette créature raffinée, habituée aux demeures élégantes et confortables, se fût résolue à y vivre désormais...

Restait l'hypothèse suggérée par Mathieu le valet.

La princesse avait perdu l'esprit à la suite de la nuit précédente...

Richardson eut un mouvement d'épaules.

Nadia Tchernmazoff n'était pas une de ces femmes qui se troublent facilement; il suffisait de l'approcher tant soit peu pour en être convaincu.

Alors!...

Et l'Anglais demeurait là, muet ainsi que ses compagnons, contemplant le triste édifice dont la mer battait éternellement la base, cherchant, sans y parvenir, à déchiffrer l'énigme qui se posait là, devant lui...

Marcel Gerbier paraissait absorbé en une douloureuse rêverie.

Ses yeux bruns avaient un éclat singulier et, par instants, sa bouche se contractait sous l'impression d'une pensée plus amère que les autres...

Ce fut Mathieu qui, le premier, rompit le silence

—Fichue idée, quand on est jeune et riche comme Madame, de venir s'enterrer là, n'est-il pas vrai? mur-

mura-t-il, traduisant ainsi sans y prendre garde, l'opinion générale.

—Certes, approuva Richardson.

—Vous direz ce que vous voudrez, reprenait le domestique, tout cela n'est pas naturel!...

Et Richardson allait répondre lorsqu'il entendit Marcel Gerbier qui prononçait très bas, comme se parlant à lui-même.

—A moins qu'elle n'ait voulu fuir quelqu'un! Moi, par exemple!...

Le docteur tressaillit.

Une seconde, il eut envie de demander à son compagnon ce que signifiaient ses paroles, mais une forme humaine apparaissait à ce moment sous la sombre arcade servant de porte à la tour, en arrachant une exclamation à Mathieu, l'en empêcha.

—Tiens, voilà Joachim qui sort, faisait le maître d'hôtel.

En effet, c'était bien l'ancien matelot.

—Cachons-nous à l'abri des arbres, fit vivement le chimiste, on dirait qu'il veut venir de ce côté, il est inutile qu'il nous aperçoive de loin.

L'avis était trop sage pour ne pas être instantanément suivi.

Gerbier avait encore pâli; un pli dur, indiquant une résolution farouche, barraît son front.

Cependant, Joachim avait gagné une petite porte de bois ménagée dans le mur d'enceinte.

De leur cachette, d'où ils observaient tout sans être aperçus, les trois hommes virent le jardinier relever une longue planche gisant à terre et la placer en travers du fossé à la manière d'un pont.

Le chimiste ne s'était pas trompé, Joachim allait venir...

Bientôt, il fut sur la pelouse; alors il se mit à monter du côté de la villa.

Fatalement, il devait passer à quelques mètres de ceux qui le guettaient.

—Je veux lui parler, fit à mi-voix Marcel, répondant à une muette interrogation de Richardson, ce brave homme n'est ni un pèltron, ni un fou; par lui, tout au moins, nous saurons quelles explications la princesse Nadia donne de son étrange conduite.

—Soit!

—Vous ne semblez pas être de mon avis, docteur? poursuivit-il.

—Ai-je dit cela?

—Non, mais enfin vous avez l'air...

—Oh! cher monsieur, gardez-vous des interprétations, elles sont souvent trompeuses...

—Quoi qu'il en soit, je veux savoir à quoi m'en tenir et je connaîtrai la vérité, quand pour cela je devrais...

Un geste de menace acheva la phrase du jeune homme.

Evidemment, l'exaspération de Gerbier était à son comble, il en arrivait à cet état où l'individu, même le plus raisonnable, ne se rend compte de rien, va droit à son but sans se soucier des conséquences que peuvent avoir ses actes!

Les compagnons du chimiste le comprirent.

Fallait-il tenter de modérer son élan, l'empêcher de faire l'éclat qu'il semblait méditer?...

Le docteur pas plus que Mathieu n'eurent le loisir de se poser ces questions; brusquement, Marcel Gerbier sortant de sa cachette, se précipita au devant du vieux Joachim.

Celui-ci, quelque peu surpris, s'arrêta tout d'abord, mais reconnaissant le jeune homme il se mit à rire.

—Ma parole, monsieur Gerbier, vous m'avez presque fait peur! Vous êtes sorti de là comme un diable de sa boîte...

—Trêve de plaisanterie, mon brave et réponds-moi franchement, coupa chimiste d'une voix brève qui fit dresser l'oreille à l'ancien maletot.

—Ce qui veut dire que?... interrogea-t-il en regardant hardiment son interlocuteur bien en face.

—Simplement ceci. Pourquoi, ce matin, m'as-tu déclaré que la maîtresse n'était pas chez elle.

Joachim secoua la tête, puis, apercevant Mathieu et le médecin qui, sortant à leur tour de dessous le couvert des arbres, rejoignaient leur compagnon, ses sourcils se froncèrent.

—Si je vous ai fait cette déclaration, monsieur Gerbier, dit-il d'un ton sec, c'est que j'en avais reçu l'ordre, vous devriez bien le penser!

—Ainsi, Mme Tchermazoff vous a ordonné de me fermer sa porte? questionna Marcel d'une voix frémissante de colère.

—Apparemment!... C'est pourquoi je suis surpris de vous rencontrer ici, dans le jardin de la villa. Mathieu a eu tort de vous laisser entrer ainsi que cet autre monsieur, continua-t-il en désignant l'Anglais, silencieux et immobile.

Cependant, en entendant le reproche de son camarade, le maître d'hôtel avait rougi.

—Je fais ce qu'il me plaît, protesta-t-il, et ce n'est pas un vieux fou tel que vous qui me donnera des leçons, si, comme Madame, vous avez perdu la tête...

—Toi, tâche de te taire, gronda Joachim qui, peu endurant de sa nature, fit un pas vers Mathieu, les poings serrés par une colère naissante.

—En voilà assez, trancha Marcel, je ne suis pas venu pour assister à vos discussions. Si Mathieu a manqué à

son service en nous laissant entrer, j'en prends toute la responsabilité et ce n'est pas à vous, maître Joachim, que je rendrai compte de ma conduite, vous ne le supposez point...

—Et pourquoi pas? Mme la princesse m'a chargé de veiller sur le domaine...

—Il faudra que j'entende cet ordre tomber de sa bouche! s'écria Marcel que cette résistance irritait au delà de toute mesure.

Et, écartant rudement Joachim, il s'élança vers la passerelle demeurée sur le fossé dans l'évidente intention de la franchir et de forcer l'entrée de la tour.

La manoeuvre avait été si prompte que personne n'eut le temps de la prévoir et, par conséquent, de s'y opposer.

Un instant, Joachim resta abasourdi, ne sachant ce qui lui arrivait; puis, voyant le chimiste qui, déjà, s'approchait du fossé, il se rua à sa poursuite.

Mais un homme lui barra le passage. C'était Richardson.

Résolument, il se dressa devant l'ancien matelot pourpre de fureur.

—Otez-vous de là, monsieur le docteur! vociféra ce dernier, sinon je ne réponds de rien...

—Pourtant, mon ami...

—Mille noms de noms, faudra-t-il que je vous jette dans le fossé!...

Joachim était hors de lui.

La manoeuvre de Marcel, succédant à la discussion qui l'avait fort irrité, achevait de lui faire perdre la tête.

—Soit, mon ami, passez donc, mais je pensais avoir droit à plus de considération de votre part, répliqua le médecin en s'écartant.

D'un coup d'oeil il venait de s'assurer que le jardinier arriverait trop tard pour arrêter Gerbier.

Celui-ci, à cette minute, franchissait le pont volant et débouchait dans l'enclos intérieur.

Mais Joachim bondissait à la poursuite du chimiste.

—Ma parole, il est devenu complètement toqué, le vieux! s'exclama Mathieu en se croisant les bras, on dirait qu'il veut empoigner M. Gerbier...

—Rapprochons-nous, fit simplement Richardson qui tenait à ne point abandonner le jeune homme.

Tous deux firent rapidement quelques pas en avant.

À cet instant, comme Marcel allait s'engouffrer sous la porte de la tour, celle-ci se referma brusquement devant lui, avec un bruit sourd.

Le malheureux garçon poussa un véritable rugissement de désespoir et ses poings s'abattirent, martelant furieusement le battant de bois bardé de fer.

En même temps, un appel rauque, désespéré, lui échappait:

—Nadia!... Nadia!...

—Vous voyez bien qu'on ne veut pas vous voir! gronda une voix derrière lui; allons, partez, monsieur Gerbier, partez, ou aussi vrai que je suis un ancien canonnier breveté, je vous fais sortir d'ici plus vite que vous n'y êtes entré.

Marcel s'était retourné d'un bond.

Alors, il se trouva en face du jardinier.

Les deux hommes eurent un mouvement pour se jeter l'un sur l'autre... pourtant, ils n'en firent rien; le chimiste, en un dernier éclair de raison, comprit qu'il ne serait nullement de sa dignité de se colleter avec l'ex-marin, lequel, au reste, ne faisait qu'exé-

euler une consigne qu'il n'avait point choisie.

De son côté, Joachim le vit si bouleversé, qu'en dépit de sa colère il se sentit ému et, comme le chimiste lui jetant un dédaigneux regard, faisait un pas en avant, il s'écarta, respectueusement pour le laisser passer, en balbutiant de vagues excuses.

Richardson et Mathieu arrivaient.

— Ne restons pas plus longtemps en ce lieu maudit, murmura le jeune homme en passant son bras sous celui du médecin; venez, docteur, venez!...

Ce dernier jeta un suprême regard vers la tour.

La massive construction, muette et sombre comme un tombeau, paraissait inhabitée.

On n'eût point dit que des êtres vivants se trouvaient à l'intérieur!

Pourtant, on devait savoir ce qui se passait au dehors; la preuve, cette porte qui s'était si à propos fermée devant Marcel.

Oui, les femmes résidant en ce réduit savaient à quoi s'en tenir; néanmoins, elles se cantonnaient en un silence farouche et inexorable...

Cependant, Marcel repassait le fossé.

Tout à coup, Richardson, qui le suivait, sentit qu'on le tirait doucement par le bras.

Vivement, il se retourna: c'était Joachim.

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-il rudement.

— Ecoutez, Monsieur, faut pas m'en vouloir, fit le pauvre diable, dont la colère semblait être subitement tombée; je ne fais qu'exécuter les ordres qu'on m'a donnés, vous comprenez, pas vrai.

L'Anglais l'interrompit.

— Après? questionna-t-il d'un ton sec.

— Alors, je voulais vous dire ceci, reprit l'ancien *matelet* en hésitant, quoique son visage demeurât fermé. M'sieu Gerbier est un brave garçon que j'estime au fond, et je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur...

— Ce qui signifie?...

— Que ce matin, Madame est allée à Nice; elle en a rapporté un revolver ainsi qu'un fusil pour moi. L'ordre est de tirer sur quiconque tenterait de franchir le fossé de nuit, alors...

— Merci, Joachim, vous êtes un brave homme, fit à mi-voix le docteur en tendant au *matelet* interdit une main que celui-ci finit par toucher du bout des doigts; oui, vous avez raison, on ne peut vous en vouloir; vous n'êtes point responsable de votre consigne.

Le visage du jardinier s'éclaira:

— Oh! ça me fait un plaisir de voir que vous me comprenez! s'écria-t-il.

Mais Gerbier et Mathieu disparaissaient déjà en haut des pelouses.

Richardson comprenant que ce n'était pas le moment de laisser seul le chimiste, fit un signe d'adieu à Joachim; puis, il s'empressa de rejoindre ses compagnons.

Il les trouva à l'entrée de l'allée par laquelle tous trois étaient arrivés quelques instants auparavant.

Appuyé au tronc d'un chêne-liège, Marcel les bras croisés, la face dure et contractée considérait la tour qui se dressait, énigmatique, au bout de son promontoire de rochers.

Et comme l'Anglais l'abordait, le jeune homme prononça d'une voix sifflante, en étendant le bras:

— Voyez, docteur, voyez, elle est là!...

Vivement, Richardson se retourna.

Déjà, le vieux Joachim avait retiré la planche, coupant ainsi toute com-

munication entre les habitants de la tour d'Anflouss et la terre ferme.

Mais, en levant les yeux, le médecin aperçut sur l'étroite plate-forme couronnant le sommet de l'ancienne forteresse mauresque une silhouette blanche, celle d'une femme.

Elle se tenait toute droite, les mains posées sur la balustrade de fer, se découplant en plein ciel.

On sentait qu'elle regardait du côté de la terre, mais l'éloignement empêchait de distinguer son visage.

—C'est elle, c'est la princesse! répéta Marcel.

—Parbleu, elle vient s'assurer si nous avons bien décampé! grommela Mathieu.

Et, comme personne ne lui répondait, le maître d'hôtel ajouta, se parlant à lui-même:

—Oh je commence à en avoir assez de cette boîte-là; je vais me faire régler et demain j'aurai filé. J'ai pas envie de vivre plus longtemps avec des fous!

Durant quelques minutes, les trois hommes demeurèrent encore là, contemplant et la tour et son étrange habitante; puis, Richardson, posant doucement la main sur l'épaule de Marcel, murmura:

—Partons, mon ami; nous n'avons plus rien à faire ici.

Le chimiste hocha la tête approbativement; puis, sans mot dire, il suivit ses compagnons.

Mathieu reconduisit les visiteurs jusqu'à la petite grille de service par laquelle ils étaient entrés.

Richardson lui glissa un billet de cent francs dans les doigts et comme le domestique, surpris, protestait:

—Si fait, mon garçon, prenez, coupa l'Anglais, nous vous devons bien ce

dédommagement pour vous avoir fait perdre probablement votre place...

Puis, sans attendre les remerciements du maître d'hôtel, il rejoignit Gerbier qui s'éloignait à grands pas.

Durant près d'un quart d'heure, ils cheminèrent, côte à côte, absorbés en leurs réflexions.

Alentour, c'était toujours le même calme absolu et profond que troublaient parfois le cri d'un oiseau s'envolant de dessus un mur, ou les rires perlés d'enfants jouant sur une pelouse.

Au loin, vers la grande route, on percevait des grondements de moteurs, des appels stridents de corne lancés par les autos qui, de tous les points de la côte, transportaient vers Nice les heureux habitants de cette terre bénie.

A la fin, Marcel Gerbier s'arrêta brusquement et, les bras croisés, fixant sur son compagnon un regard étincelant, il questionna, la voix brève:

—Eh bien, docteur, qu'en dites-vous?...

—Ma foi, cher monsieur, j'avoue que tout ceci me paraît pour le moins bizarre.

Le chimiste eut un rire amer.

—Bizarre, certes, et le qualificatif que vous employez en la circonstance est des plus modérés!... Je serais ce Boris, ce misérable qui, cette nuit, s'est introduit aux "Mimosas" et y a volé douze mille francs, que la princesse Tchernmazoff ne me traiterait pas autrement...

—Permettez-moi de vous faire observer que je ne suis pas plus favorisé que vous! repartit le médecin d'un ton conciliant.

Gerbier eut un haussement d'épaule.

—Docteur, c'est très gentil à vous de vouloir me masquer la vérité, mais cela ne m'empêche pas de la voir...

—Cependant...

—Que Mme Tchernmazoff ne vous reçoive point, qu'elle vous fasse fermer sa porte et, au besoin, donne l'ordre à ses domestiques de vous jeter dehors si vous insistez, cela n'a qu'une importance relative.

—Vous trouvez?...

—Comprenez-moi, docteur, je dis importance relative, il n'y aurait là qu'un manque de correction, la princesse ne vous ayant jamais vu avant cette nuit!...

—C'est vrai.

—Pour moi, il n'en va pas de même; songez que j'étais un des amis les plus fidèles de la maison, que, de l'aveu général, je jouissais de la confiance de cette femme...

Il s'interrompit, serrant les poings, le regard fixe.

—Elle n'a rien à me reprocher, gronda-t-il d'une voix rauque, rien, je vous en donne ma parole.

—Parbleu, j'en suis bien sûr, fit Richardson d'un ton amical; calmez-vous, mon cher ami, nul ne vous soupçonne pour l'affaire de cette nuit.

Marcel ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisant, il se tut.

Cependant, le docteur poursuivait:

—Mme Tchernmazoff elle-même est parfaitement certaine de votre innocence et, j'irai plus loin, elle n'a jamais cessé de vous garder toute son amitié.

—Cette fois, vous vous avancez peut-être beaucoup! s'expliqua ironiquement Gerbier

—Nullement.

—En ce cas, elle a une singulière façon de me la prouver, cette amitié, permettez-moi de vous le dire...

—Pourtant, ce matin encore, elle vous en a donné une preuve indiscutable.

—Laquelle?... Je serais curieux de la connaître!...

—Avez-vous oublié cette dépêche que vous reçûtes en ma présence et qui vous recommandait de veiller sur vous, comme si quelque péril vous menaçait?

—Oui...

—Eh bien, cette dépêche, c'est Mme Tchernmazoff qui vous l'a expédiée, n'en doutez pas.

Et, comme son interlocuteur le regardait, dissimulant mal son incrédulité, l'Anglais demanda:

—Vous ne me croyez point?...

—J'avoue que cela m'est difficile!... J'aimerais assez à voir la preuve de...

—Oh! rien de plus simple...

—Vraiment.

—Ecoutez: tout à l'heure, comme vous vous éloigniez, Joachim m'a confié que sa maîtresse était allée, ce matin, à Nice, acheter un revolver pour elle et un fusil pour lui... Or, le télégramme anonyme fut mis au bureau central de la ville, à 7 h. 45... je vous laisse le soin de conclure...

Marcel Gerbier avait tressailli. Evidemment la coïncidence le frappait comme elle avait frappé son interlocuteur.

A la fin, il prononça, avec un geste découragé:

—Mais alors, comment expliquez-vous son attitude de ce matin et surtout de tout à l'heure? Donnez-moi une raison, un motif plausible...

Richardson riposta:

—Vous m'en demandez trop, à présent! Je vous dis ce que je sais; pour

le reste, je partage entièrement votre ignorance!

— Mon Dieu, mais c'est à en devenir fou! s'exclama le jeune homme.

Et il pressait sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater.

Il paraissait si navré, si éperdu que Richardson en eut pitié.

— Courage, mon ami, courage, lui dit-il, se départant d'un ton glacial qui était ordinairement le sien; le temps travaille pour nous, c'est un grand maître qui arrange bien des choses et se charge de dénouer les situations en apparence les plus compliquées...

— Ah! docteur! murmura Marcel en serrant avec force les mains du praticien, qu'il avait saisies entre les siennes, que Dieu vous entende et fasse que vous ne vous trompiez pas!

CHAPITRE IV

A la même heure, la princesse Tchernmazoff, debout sur la terrasse couronnant la tour d'Anflouss, regardait le soleil disparaître lentement dans la mer, au milieu d'un rougeoiement d'incendie.

A l'entour, tout paraissait être de pourpre, depuis les flots de la Méditerranée jusqu'aux rochers, formidablement entassés au pied d'un promontoire qu'ils rendaient inaccessible.

Pourtant Nadia ne semblait rien voir, ses yeux fixes demeuraient sans expression.

Enfin, l'astre du jour s'abîma définitivement dans les vagues et un coup de vent frais, courbant la cime des arbres du jardin, fit frissonner la grande dame.

Brusquement rappelée au sentiment de la réalité, elle passa sur son front une main fine et blanche, aux doigts

de laquelle plusieurs bagues garnies de merveilleuses pierres étincelaient de mille feux; puis, se tournant une dernière fois du côté de la villa qui n'était déjà plus qu'une tache grise au milieu de l'obscurité montant du sol, elle murmura, très bas, quelques mots.

Après quoi, l'étrange femme redescendit dans la tour par l'escalier intérieur.

Celui-ci débouchait au fond d'un couloir coupant l'édifice en deux parties.

A l'autre extrémité, s'ouvrait la porte donnant sur l'extérieur... Le rez-de-chaussée de la tour avait été divisé en quatre pièces.

Les deux premières constituaient: l'une, le logement de Joachim; l'autre, la salle à manger.

Les dernières, situées plus au fond, près de l'escalier, avaient été aménagées en chambre à coucher pour la princesse et en cabinet de toilette où, chaque soir, on tendait un lit pliant destiné à Cécile.

Celle-ci, un flambeau à la main, attendait sa maîtresse au bas des marches.

— J'allais monter vous prévenir, Madame, prononça-t-elle, car voici Mathieu qui arrive avec le dîner.

— Bien, merci, murmura Nadia en inclinant la tête.

Et, légère comme un fantôme, elle gagna la salle à manger.

Avec sa longue robe d'intérieur en satin blanc, ses magnifiques cheveux blonds tressés en deux nattes tombant sur les épaules, la princesse Tchernmazoff avait plus l'air d'une châtelaine d'autrefois, revenue en sa tour féodale, que d'une femme élégante de notre siècle.

— Ce fut ce que se dit Cécile.

Pourtant comme bien on pense, la camériste garda cette réflexion pour elle et suivit sa maîtresse.

La salle à manger, de même que toutes les pièces de la tour, était vaste et haute.

Un arc de centre formait l'un des côtés et, en dépit des tentures suspendues en hâte le long des murailles, une humidité y régnait.

Une table de chêne, un dressoir et quelques sièges apportés de la villa en composaient tout l'ameublement.

Cependant, Cécile avait allumé une lampe à colonne garnie d'un abat-jour de soie rose, qui, entre parenthèses, faisait le plus singulier effet en ce décor, et une clarté douce éclaira la nappe blanche sur laquelle un couvert était disposé.

A ce moment, Mathieu entra, portant un panier contenant le dîner.

Le maître d'hôtel s'attendait à des reproches, à quelque sévère admonestation pour avoir laissé pénétrer, dans le jardin, Marcel Gerbier et Richardson.

Mais, comme il l'avait dit à l'Anglais, il commençait à en avoir assez de cette étrange maison, dans laquelle le service se compliquait, à présent, de façon aussi singulière qu'anormale.

Il n'attendait qu'un mot pour demander à la princesse de lui régler son compte, ainsi que celui de sa femme.

A sa grande surprise, l'observation prévue ne vint pas, Mme Tchernmazoff ne fit aucune allusion aux événements de la journée.

Elle avait l'air lointain, absent, et ce fut à peine si elle toucha aux plats qu'on lui servit.

Mathieu la considérait en dessous, à la dérobee.

Jamais il ne l'avait vue si pâle, une expression d'indicible tristesse était répandue sur tout son visage...

Visiblement elle souffrait.

Bien qu'il ne se piquât pas de sensiblerie, le maître d'hôtel se sentit remué par cette détresse et il allait se retirer, une fois son service terminé, sans avoir osé annoncer sa décision de partir, lorsque la princesse, sortant de sa torpeur, l'arrêta d'un mot.

— Mon pauvre Mathieu, tout ceci vous donne bien du mal, fit-elle avec douceur.

Pour le coup, le domestique faillit lâcher le panier qu'il avait repris.

Quoi, la princesse, maintenant, se préoccupait de la peine que sa fantaisie pouvait occasionner à ses gens.

C'était bien la première fois de sa vie que cela lui arrivait!

Décidément, ce n'était plus la même!

"C'est à croire qu'on l'a changée!" songea Mathieu tout en répondant:

— Mais non, Madame est trop bonne, le service s'en trouve bien un peu plus difficile, certes, mais la chose n'a pas d'importance si Madame est contente ainsi.

Dans son trouble il oubliait ses belles résolutions de départ.

Cependant, Mme Tchernmazoff répliquait avec son inaltérable douceur:

— Je vous remercie, Mathieu, de même que votre femme. Vous pourrez lui annoncer que vos gages, à tous deux, sont doublés à partir d'aujourd'hui.

Et sans attendre les remerciements du maître d'hôtel, ébaubi de l'aventure la princesse le congédia d'un geste.

Dans le couloir, Mathieu rencontra Cécile et Joachim qui prenaient le frais air de la tour.

—Eh bien! vous savez, leur dit-il à mi-voix, ça lui réussit plutôt à la patronne d'avoir eu peur!... Elle qui, avant, n'était rien moins que commode et qui vous aurait fait crever à la peine sans vous dire seulement un mot, voilà qu'elle se préoccupe du mal qu'elle me donne et qu'elle nous augmente!...

—Vrai, si je connaissais le loustic qui, cette nuit, l'a ficelée, je lui ferais tous mes compliments!

—Vous avez tort de plaisanter avec ces choses-là, riposta Cécile; Madame devient meilleure, c'est certain, mais c'est parce qu'elle a de la peine, beaucoup de peine!

—De la peine? répéta le maître d'hôtel étonné.

—Oh! je sais ce que je dis! Toute la journée, je l'ai entendue pleurer dans sa chambre.

—Le fait est qu'elle avait les yeux rouges! fit Mathieu.

—Et puis, reprit lentement le vieux Joachim en retirant de sa bouche le tuyau de sa courte pipe, vous ne m'ôterez pas de l'idée que si une dame, jolie et élégante comme elle, vient s'enfermer en ce nid bon pour des mouettes ou des courlis, c'est qu'elle a tant de chagrin qu'elle ne s'intéresse plus à rien, Y en a qui font pénitence de cette façon, quoi!...

—Soit; après tout, c'est bien possible, concéda le maître d'hôtel; sur ce, bonsoir, vous autres, je m'en retourne à la villa...

A ce moment, la silhouette blanche et fantomatique de la princesse Tchernomazoff apparut au seuil de la salle à manger.

—Joachim! fit-elle en élevant la voix, Joachim!...

—Madame?...

—Reconduisez Mathieu et rentrez bien la planche servant à franchir le fossé...

—Oui, Madame...

—A ce propos, je voulais vous dire: quand vous sortez l'après-midi, il ne faut pas laisser cette passerelle en place, mais prévenir Cécile afin qu'elle la rentre en votre absence... De plus je désire que la porte de la tour demeure constamment close.

Sur ce, la jeune femme gagna sa chambre où on l'entendit s'enfermer.

Ce fut la seule allusion qu'elle devait faire aux événements de la journée.

Lorsque, quelques minutes plus tard, Cécile ayant souhaité le bonsoir au vieux jardinier, pénétra à son tour dans le cabinet de toilette devant lui servir de chambre à coucher, elle constata que la porte permettant de communiquer avec la pièce où se trouvait la princesse était exactement close.

Evidemment, Mme Tchernomazoff se barricadait chez elle comme si elle eût redouté une attaque semblable à celle de la nuit précédente.

—Pauvre femme! murmura la camériste en jetant sur cette porte un regard empreint de commisération.

La journée du lendemain commença, terne et monotone.

On eût dit que l'ennui suintait des sombres murailles de la tour avec l'humidité et s'abattant sur les habitants, les glaçait jusqu'au fond de l'âme, quoi qu'ils fissent pour réagir.

Joachim, lui-même, n'échappait pas à la contagion.

Bien que sa vie de matelot l'eût habitué à la solitude, aux contemplations du large, loin de tout bruit terrestre, le jardinier se sentait mal à

l'aise en cette tour noire, plus semblable à une prison qu'à autre chose.

C'est ce qu'il confiait à Mathieu venu pour prendre les ordres de la princesse et qui, celle-ci n'ayant pas encore sonné, attendait philosophiquement tout en bayardant avec le brave homme.

— Pourtant, objectait le maître d'hôtel, quand vous naviguiez, père Joachim, cela devait manquer d'animation, à ce que je pense!...

Le vieux jardinier hocha la tête.

— C'est si différent! soupira-t-il.

— Figurez-vous qu'ici vous vous trouvez sur un bateau qui aurait jeté l'ancre...

— Oui, je sais, pour un terrien, cela paraît tout comme; mais pour moi...

— Voyez-vous, mon cher Mathieu, vous êtes un bon garçon, toujours prêt à rendre service, vous connaissez parfaitement ce que vous avez à faire dans votre partie, mais pour ce qui est des choses de la marine, un mousse vous en rémontrerait!

— Oh! je ne dis pas non! sourit le maître d'hôtel bon enfant.

De l'altercation de la veille, pas le moindre souvenir de rancune ne demeurait entre les deux hommes.

Obscurément, tout l'étrange de la situation qui leur était faite, de par la fantaisie inexplicable de la princesse, les impressionnait, achevait de les rapprocher.

Aussi, fût-ce d'un ton parfaitement amical que Joachim poursuivait, essayant de définir sa pensée:

— Quand on est au large, en croisière, que de tous les côtés où l'on se tourne, on n'aperçoit que le ciel et l'eau, on a un sentiment de tranquillité, de parfaite sécurité, qu'on ne ressent pas ici!...

— Ah! certes, je ne suis pas poltron, vous pouvez m'en croire et, au cours de mon existence, je me suis trouvé plus d'une fois en de sales passes, comme l'on dit, mais c'est bien la première circonstance où j'éprouve une pareille impression de malaise.

— Il me semble que j'ai toujours quelqu'un derrière moi, là, comme pour surveiller ce que je fais ou ne fais pas.

— Je n'ai jamais vu de fantômes, mais bien sûr, s'il en existe, si ce ne sont point là des contes de bonnes femmes, je parie que les endroits où ils reviennent doivent être dans le genre de cette tour maudite.

— Le fait est!... approuva Mathieu avec conviction.

— Et puis, reprenait le vieux loup de mer, je ne sais que faire de mon temps, à présent que je n'ai plus le jardin pour m'occuper, me distraire...

— Madame veut le laisser en friche?

— Non pas, mais c'est tout comme! Je ne puis m'éloigner sans prévenir, afin que, derrière moi, Cécile retire la planche jetée sur le fossé. Pour rentrer à la tour, même comédie. Il me faudra appeler, attendre qu'on vienne rétablir la passerelle; bref, un tas d'histoires et de complications! Autant rester là à bayer aux corneilles et à regarder de quel côté souffle le mistral!...

Et le jardinier, levant vers le ciel ses yeux désolés, s'éloigna en grommelant tandis que Mathieu allait rejoindre la femme de chambre qui l'appelaît, afin de lui transmettre les ordres de sa maîtresse pour le déjeuner...

Cependant, Mme Tchermazoff ne semblait point prendre garde à ce que sa conduite, pour le moins bizarre, pouvait faire penser à son entourage.

Vers dix heures, ayant quitté sa chambre, elle était montée sur la terrasse et, de même que la veille, avait paru s'absorber dans la contemplation de l'horizon.

Le soleil inondant la plate-forme de ses rayons ardents, Cécile lui avait apporté une ombrelle.

La princesse l'avait prise, se contentant de remercier d'une inclinaison de tête; aussi, la camériste s'était-elle basardée à dire à mi-voix:

—Madame devrait rentrer, elle risque de prendre mal!...

—Merci, Cécile, vous êtes bonne, avait murmuré la princesse sans détourner les yeux vers sa suivante, mais je reste ici, car j'ai pour cela d'impérieuses raisons...

Elle s'était soudainement interrompu comme craignant d'en dire trop et la camériste, n'osant insister, s'était retirée, en poussant un soupir.

Il allait être cinq heures.

De nouveau, Mme Tchernmazoff se trouvait sur la terrasse qu'elle avait juste désertée le temps de déjeuner.

De rares barques de pêche, rentrant à Nice, passaient au loin, les voiles gonflées par la brise, semblables à de grands oiseaux se balançant à la crête des vagues.

Le long de la côte pittoresquement découpée de petites baies, et que dominaient de hautes falaises, pas la moindre silhouette humaine n'apparaissait.

C'était le désert, la solitude la plus complète.

En bas, au pied de la tour, Cécile, un ouvrage de broderie aux doigts, se tenait assise sur un pliant; à quelques pas de là, maître Joachim fumait, l'air ennuyé, son éternelle pipe.

Tout à coup, la porte massive de la

tour d'Anflouss tourna sur ses gonds et Mme Tchernmazoff parut.

Son visage avait cette rigidité marmoréenne qui semblait être devenue son expression habituelle depuis la nuit tragique qui avait si singulièrement bouleversé sa vie.

Sur sa robe blanche, elle avait jeté une longue cape sombre; un chapeau de paille sans aucun ornement couvrait sa tête mignonne et fière sous le casque opulent et somptueux de sa chevelure d'or.

—Joachim, fit-elle de sa voix calme, ne m'avez-vous point dit hier, qu'une grotte existait sous la face ouest du promontoire et qu'un canot s'y trouvait remisé?

—Si fait, Madame, répliqua vivement Joachim.

—Je désirerais aller visiter cette grotte et, au besoin, me promener un peu sur la mer...

—Rien de plus facile, je vais conduire Madame.

L'instant d'après, la jeune femme et l'ancien matelot gagnaient l'extrémité de l'espèce de terre-plein précédant la tour, la séparant ainsi de la muraille bordant le fossé.

Il y avait là, creusé dans le roc, une sorte d'escalier aux marches grossièrement façonnées permettant de descendre jusqu'au niveau de l'eau ou, plutôt, jusqu'à une étroite corniche surplombant, de peu, celle-ci.

—Prenez bien garde, Madame, recommanda Joachim en avançant sa maîtresse, l'humidité de l'air rend la roche glissante et, comme il n'y a pas de garde-fou...

—Soyez sans crainte, je fais attention!

Sans trop de peine, Nadia Tchernmazoff et son guide atteignirent la corniche.

Celle-ci large d'un mètre au plus n'en mesurait guère que deux de long.

Des blocs énormes, assises du promontoire supportant la tour, la fermaient sur trois côtés et, déjà, la princesse cherchait des yeux la grotte dont le marin lui avait parlé, quand celui-ci, tournant à l'angle d'une roche faisant saillie, l'invita à le suivre.

Au delà, une ouverture sombre et basse se creusait, s'enfonçant dans les profondeurs de la falaise.

— C'est ici, déclara le matelot, baissez-vous, Madame, vous pouvez entrer.

La princesse Nadia ayant obéi à cette invitation se trouva, après avoir franchi une sorte de porche rustique évidemment creusé de main d'homme, dans une grotte du genre de celles que l'on voit au fond de certains parcs aménagés par des amateurs de rocaille.

Une couche de sable fin en recouvrait le sol et dans un coin un léger canot, dont la peinture blanche s'écaillait par places, gisait sur le flanc.

Cependant, Joachim expliquait :

— Ce lieu avait été aménagé par le précédent propriétaire de la villa, un original, qui passait la majeure partie de son temps en mer. C'était là un coin à lui où nul ne venait jamais le relancer, car il l'avait formellement interdit.

Lorsqu'il avait quitté les "Mimosas", sept ou huit années auparavant, les choses étaient demeurées en l'état. Nul, si ce n'est Joachim, ne s'était servi du canot.

— Et qu'est devenu ce monsieur ? interrogea la princesse.

— Ma foi, je ne saurais dire à Madame ; il est, je pense, retourné en son pays, en Espagne. m'a-t-on dit à l'époque, répliqua l'ancien matelot.

— Ah!...

— Quant à l'embarcation, elle est en parfait état, j'en réponds à Madame et si Madame veut se promener...

— Mais certes ! coupa Mme Tchernmazoff qui regardait autour d'elle avec une attention extrême.

— Alors ce sera l'affaire de deux minutes, le temps de mettre le canot à l'eau...

Ce disant, Joachim soulevait le léger esquif, le redressait, puis le traînant sur le sable, le faisait glisser jusqu'à la mer.

Là, il l'amarra solidement par une corde à un anneau fixé dans la muraille rocheuse, à l'intérieur de la grotte.

Dans un coin, une paire d'avirons se trouvait debout, accotée à la paroi.

Le jardinier s'en saisit et l'instant d'après, sautant dans l'embarcation, il tendait la main à la princesse afin de l'aider à y descendre.

La princesse Nadia remercia d'un signe de tête et, sans aucun secours, elle s'élança sur l'avant du canot que le flot balançait mollement.

— Vous avez le pied marin ! remarqua avec plaisir le vieux loup de mer, lequel n'ayant jamais pu se plier au parler respectueux et gourmé des autres domestiques, n'hésitait pas à formuler sa pensée de façon quelque peu familière.

Mais Mme Tchernmazoff ne parut point avoir entendu et, s'étant assise, elle laissa tomber ce seul mot :

— Allez !

Les avirons vigoureusement maniés par le père Joachim battirent l'eau et l'esquif fila rapidement sur le sommet des vagues courtes.

— De quel côté faut-il diriger la promenade de Madame ? questionna l'ancien matelot.

—Ah! c'est vrai, j'oubliais de vous dire, fit la princesse en tressaillant comme si ces simples paroles l'avait arrachée à son rêve, eh bien, faites d'abord le tour du promontoire, mais doucement, très doucement, nous verrons ensuite.

Cependant, là-haut, sur le terre-plein, Cécile, lasse de broder s'était avancée jusqu'à l'extrême bord pour suivre la barque légère qui, maintenant, évoluait lentement autour du cap.

Tout à coup, la camériste aperçut un canot automobile, lequel brusquement venait de surgir de l'une des criques de la côte.

L'appareil, de petites dimensions, mais vraisemblablement pourvu d'un moteur puissant, filait avec la rapidité d'une flèche, laissant derrière lui un long sillage d'écume argentée et emplissant l'air frais du fracas de ses explosions.

La chambrière le regardait à présent, non sans surprise, car il lui semblait se diriger tout droit vers la tour d'Anflouss.

—Des promeneurs, sans doute, qui viennent contempler l'édifice de près, songea-t-elle.

Et elle allait reporter son attention du côté de la barque de la princesse, lorsqu'un cri faillit lui échapper.

Maintenant, la distance diminuant de seconde en seconde, elle distinguait l'unique passager montant le canot.

C'était un homme aux cheveux blonds, à la face dure et volontaire.

—Boris! s'exclama Cécile épouvantée, Boris!

En effet, elle ne pouvait plus s'y tromper.

L'individu qui s'approchait dans cette embarcation se déplaçant avec

la vitesse de l'éclair, c'était bien l'étrange cambrioleur de la villa, le hardi malfaiteur qui, deux nuits auparavant, avait ligoté la princesse et s'était enfui par la fenêtre.

Cécile, les prunelles dilatées par l'épouvante, ne pouvait en détacher ses regards et, comme fascinée, elle restait là, pressentant obscurément le drame qui allait s'accomplir.

Le canot automobile n'était plus qu'à cinq ou six mètres de l'embarcation montée par Mme Tchermazoff et par Joachim.

Alors, le mystérieux Boris partit d'un formidable éclat de rire.

La chambrière ne l'entendit point, ses oreilles étant assourdies par les explosions répétées du moteur, mais elle vit sa bouche s'entr'ouvrir, cependant qu'une expression sardonique, impossible à rendre, passait sur son visage.

Maintenant le plan du forban apparaissait nettement.

Il était des plus simples.

Aborder par le travers la légère yole pilotée par le vieux Joachim et la couper, précipitant ainsi à la mer ceux qui la montaient.

A la vitesse folle à laquelle il marchait, la chose ne faisait pas le moindre doute!...

Les malheureux promeneurs ne pouvaient lui échapper...

Quant à chercher un refuge le long de la côte, ils en étaient trop éloignés, de même pour la gagner à la nage, après la collision.

Leur yole se trouvait au delà de l'extrême pointe du promontoire portant la tour d'Anflouss lequel, de ce côté, dressait ses entassements de blocs tombant directement dans la mer et absolument inaccessibles même

me pour des êtres robustes et en pleine jeunesse.

La princesse Nadia et son vieux compagnon ne pouvaient donc, à plus forte raison, espérer trouver le salut de ce côté...

—Les malheureux, ils sont perdus! murmura Cécile.

Incapable de contempler le spectacle que son imagination lui montrait par avance, elle ferma les yeux en jetant un faible cri d'angoisse.

Lorsque, l'instant d'après, la camériste se hasarda à regarder vers la Méditerranée, elle fut toute stupéfaite d'apercevoir la yole flottant tranquillement à la surface des eaux.

Là-bas, dans l'est, à plus de trois cents mètres, le canot automobile du bandit s'éloignait, continuant sa course folle.

—Mon Dieu, que s'est-il donc passé? s'écria Cécile.

Et au risque de choir dans le vide, d'aller s'écraser sur les roches de la corniche conduisant à la grotte, elle se penchait, appelant du geste la barque de Joachim.

Voici ce qui était arrivé:

De même que Cécile, la princesse Nadia et son guide avaient été surpris par la brusque apparition du canot automobile.

—En voilà un qui va bon train! n'avait pu s'empêcher de constater l'ancien matelot.

Et, avec un dédaigneux haussement d'épaules, il ajouta:

—Tout de même ça ne s'appelle pas naviguer! Ce ne sont point des bateaux que leurs sacrées boîtes de tôle qui empoisonnent le pétrole! Y a qu'à voir dès qu'il fait un peu de houle; ah! ils ne sont pas longs à être retournés, quille en l'air!...

Un formidable juron acheva la phrase du brave homme.

—Tonnerre!... Mais ce bougre-là est fou, il va passer dessus, ma parole, si nous n'y prenons pas garde!...

Une main fine et nerveuse s'appuyant sur son bras lui fit tourner la tête.

Il reconnut alors que c'était celle de la princesse Tchernmazoff.

La jeune femme était plus pâle qu'à l'ordinaire, pourtant, elle ne manifestait aucune frayeur; au contraire, ses sourcils dorés s'étaient froncés accentuant leur arc volontaire et ce fut d'une voix basse, mais parfaitement calme, qu'elle prononça:

—Joachim, croyez-vous pouvoir nous tirer de là?

—Parbleu, on va toujours essayer! répliqua brièvement le vieux matelot.

Sans qu'un mot d'explication lui eût été donné, Joachim avait compris que ce qui se passait n'était pas le fait du hasard ou de la maladresse du pilote du canot automobile, mais le résultat voulu, calculé, d'une manoeuvre criminelle!

Il ne pouvait, comme Cécile, reconnaître le bandit, ne l'ayant pas vu lors de sa visite nocturne à la villa, mais un secret instinct lui disait que c'était lui!...

Son bras qui, déjà, se levait, esquissant un geste pour indiquer à son adversaire de donner un coup de barre à gauche retomba et, solidement, le vieux Mathurin empoigna ses avirons.

—N'ayez pas peur, Madame, lança-t-il à la princesse sans même la regarder, je suis bon nageur et, au cas où le failli chien nous couperait en deux, je vous tirerais facilement de l'eau!...

La voix calme de la princesse répondit :

— Je n'ai pas peur, Joachim, ne vous occupez point de moi!...

Cependant le canot naufrageur n'était plus qu'à quelques mètres.

Il arrivait, rebroussant la vague de son avant effilé comme un éperon.

— Pirate! grommela le matelot dont les yeux ne se détachaient pas de ceux du sinistre pilote, attends un peu, je vas t'apprendre à manoeuvrer proprement!...

La yole maintenant flottait, immobile ou à peu près, entraîné vers l'ouest par le courant, très faible à la vérité.

Sans doute le bandit crut-il que la terreur paralysait ses adversaires, car ce fut à ce moment qu'il jeta son éclat de rire démoniaque et triomphal.

Pourtant celui-ci s'acheva en une malédiction.

En effet, à l'instant précis où l'éperon du naufrageur allait défoncer le flanc de son embarcation, Joachim avec une admirable présence d'esprit, donna un vigoureux coup de rame à gauche.

Aussitôt la yole, obéissant à cette impulsion, décrivit un arc de cercle, s'écartant ainsi de la ligne suivie par le bandit.

Cela fut exécuté avec une telle précision que les plats-bords des deux esquifs se frôlèrent en grinçant, s'éraillant l'un contre l'autre.

Durant l'espace d'un éclair, Joachim vit, à quelques centimètres de son visage, la physionomie, convulsée par la rage, de l'homme blond.

— Gueux, canaille! gronda le matelot.

Et il levait son aviron pour en assommer le misérable.

Mais celui-ci, emporté par la vitesse de sa barque, avait déjà dépassé la yole.

La rame brandie par le marin retomba dans l'eau, faisant jaillir une gerbe de gouttelettes.

A la même seconde, un coup de feu claqua net et clair dans l'air calme du soir; Joachim sentit le vent de la balle le long de sa joue.

— Ah! nom de nom! clama-t-il en se retournant.

La princesse était là, ramassée sur elle-même, un élégant revolver au poing.

C'était elle qui venait de tirer, non pas sur son compagnon, mais sur le forban.

Malheureusement le coup de rame donné si à propos par Joachim, et auquel elle était loin de s'attendre, avait dérangé son tir, si bien qu'elle avait laissé passer, sans en profiter, le cinquième de seconde, peut-être, où Boris aurait pu être abattu à bout portant.

Maintenant il était trop tard!

Le projectile de la princesse se perdit dans l'espace de même qu'une deuxième balle qu'elle tira presque immédiatement.

— Ah! dommage que nous l'ayons manqué! s'écria Joachim hors de lui; vite, Madame, ne perdons pas une minute et regagnons la terre! Le forban ne va pas tarder à nous charger à nouveau...

— Vous croyez?...

— J'en suis sûr, riposta le marin.

Puis, avec un hochement de tête, il ajouta:

— Qu'est-ce que je vous disais!...

CHAPITRE VII

En effet, le canot automobile décrivant un vaste demi-cercle avait vi-

ré de bord et, à toute vitesse, revenait sur la yole.

Joachim se courba sur ses avirons et la légère embarcation fila rondement.

Le vieux matelot semblait avoir retrouvé la vigueur de sa vingtième année.

Jamais, même au temps où il naviguait à bord des bâtiments de l'Etat, il n'avait ramé avec plus d'entrain.

— Ça me rappelle l'époque où je faisais partie de l'équipage du canot-major de l'amiral de Prémèsnil sur le "Hoche", songeait-il à part lui.

Il n'avait nullement l'intention d'essayer de lutter de vitesse avec l'esquif piloté par Boris ; non, son but était simplement de gagner l'angle formé par la côte et le promontoire.

S'il y parvenait, la situation se trouverait grandement améliorée.

En effet, le canot automobile ne pourrait plus alors attaquer que du côté de la haute mer.

D'autre part, en cas d'abordage, les naufragés auraient moins de peine à atteindre l'embarcadère d'où ils étaient partis pour cette malencontreuse promenade.

Aussi, le vieux marin s'escrimait-il avec entrain, se retournant de temps à autre pour jeter un regard en arrière, du côté du forban qui accourait avec la rapidité d'une flèche.

Bientôt, il fut évident que Boris rejoindrait ses victimes avant que celles-ci eussent réalisé leur dessein.

A demi dressé à son banc, la main crispée sur le gouvernail, l'étrange malfaiteur fonçait droit sur la yole, parfaitement décidé à ne pas la manquer cette fois.

De chaque côté de l'étrave, la houle s'allongeait en deux sillons qui allaient se perdre au loin.

Machinalement, par-dessus son épaule, Joachim examina la princesse.

Elle avait repris sa place et, tranquille comme si elle se fût trouvée dans son salon, au milieu d'une réunion mondaine, elle contemplait la mer d'un regard vague, indifférent.

Mais, au bout de son bras droit tombé le long de son corps, on pouvait voir le petit revolver dont, tout à l'heure, elle n'avait point hésité à se servir.

Bien certainement, elle attendait que l'ennemi fût à sa portée pour tirer à nouveau.

— N'importe, nous filons un mauvais coton, comme l'on dit ! maugréa le matelot. Cette canaille est sur ses gardes à présent, et ce sera dur de l'éviter ! Je ne donnerais pas cher, à cette heure, de notre coquille de noix et même de notre existence par-dessus le marché, car si ce gueux-là prend autant de peine pour nous couler, c'est qu'il est tout à fait résolu à nous supprimer !

— En cas de plongeon, nous pouvons nous attendre à ce qu'il cherche à nous passer sa barque maudite sur la tête, afin que nous n'allions point raconter comment il nous fait boire notre dernière goutte !...

— Si encore il y avait des douaniers sur la côte, ils pourraient venir à notre secours ! Mais va-t'en voir s'ils viennent. Jean, ces bougres-là ne sont jamais où il faudrait qu'ils soient !...

Ces réflexions se succédaient instantanément dans la cervelle du bon Joachim.

— Attention ! prononça tout à coup la princesse Nadia sans que, pour cela, sa voix se fût élevée d'un ton ; attention, il est sur nous !

L'ex-canotier de l'amiral de Prémesnil n'avait pas besoin de cet aversissement.

Depuis quelques secondes, il ramait avec moins de force, concentrant toute sa vigueur.

—Je l'ai à l'oeil! grogna-t-il, sur-tout ne tirez pas pour l'instant!

Ce disant, d'un élan désespéré, il jeta sa yole de côté, renouvelant la manœuvre qui lui avait si bien réussi pour la première fois.

Mais Boris, lui aussi, était sur ses gares.

A peine le bateau eut-il changé de direction, que lui-même modifia la sienne d'un coup de manette.

C'est ce qu'attendait Joachim.

Brusquement, il plongea sa rame gauche dans la mer, tournant ainsi sur place, puis, lesté comme un jeune homme, il se dressa de toute sa hauteur et de son second aviron, qu'il poussa droit devant lui à la façon d'une lance, il porta un furieux coup à son adversaire.

Ce dernier, à cet instant, était occupé à changer encore une fois de direction.

Il voulut se pencher, éviter le choc, mais il s'y prit trop tard.

Le lourd morceau de bois vint le frapper si rudement à l'épaule qu'il jeta un strident coup de douleur et se renversa à demi sur son banc.

Tout cela s'était déroulé en moins d'une seconde!...

Déjà, le canot automobile poursuivait sa course, emporté dans une direction oblique.

—Hourra ! hourra ! cria soudain Joachim enthousiasmé.

En effet, le naufrageur piquait droit sur la base rocheuse du promontoire.

Encore quelques brasses et il s'y briserait comme verre.

Un peu pâle, la bouche crispée, par un rictus, Nadia Tchernmazoff suivait d'un oeil ardent les péripéties de cette dramatique course à la mort.

Tout à coup, on vit Boris se redresser péniblement.

De suite, il comprit que s'il tergiversait c'en était fait de lui, car, empoignant sa manette de direction, il lui imprima une violente secousse.

Le canot frémit dans toute sa membrure, frissonnant comme un cheval pur sang auquel un cavalier brutal soie rudement la bouche avec le mors, puis, obéissant à l'impulsion donnée, il s'infléchit à droite, tout d'une pièce et, sans ralentir sa vitesse, fila vers la haute mer.

La minute d'après, il disparaissait à l'horizon.

Alors la princesse laissa échapper un soupir.

On eût dit qu'elle venait d'être soulagée d'un poids énorme qui lui écrasait la poitrine.

Mais Joachim n'y prit pas garde. Visiblement, le marin était déçu.

—Décidément, on a bien raison de dire qu'il n'y a de la chance que pour la canaille! maugréa-t-il avec humeur; un honnête gars se fut brisé cent fois pour une sur la côte, tandis que ce sacripant-là s'en tire avec un simple coup de bâton!... N'importe, je l'ai sérieusement touché, je crois, et à l'avenir, il se garera de passer à ma portée!...

Puis, sans attendre d'ordre, le matelot mit le cap sur l'embarcadère.

Quelques minutes plus tard, les promeneurs y prenaient pied sans nouveaux incidents. Cécile les y rejoignit presque aussitôt.

La femme de chambre était blême, un souffle halétant s'échappait de ses lèvres tant elle avait descendu avec

rapidité le raide escalier creusé dans la roche.

—Ah! Maame! balbutia-t-elle en abordant sa maîtresse. Ah! Madame, que j'ai eu peur pour vous!...

La princesse haussa imperceptiblement ses belles épaules puis, sans répondre à la camériste, elle dit simplement:

—Venez, Cécile, rentrons à la tour!

—Bien, Madame.

Déjà Mme Tchernmazoff s'éloignait, suivie de la domestique, lorsque, se relevant, elle revint sur ses pas.

—Joachim, fit-elle au matelot qui rentrait la voile à l'intérieur de la grotte, quand vous aurez fini ce que vous faites, vous viendrez immédiatement me trouver...

Sur ce, elle quitta définitivement la corniche.

À peine Mme Tchernmazoff avait-elle disparu au sommet de l'escalier permettant d'accéder au terre-plein qu'une tête d'homme se montra au milieu des broussailles couronnant la falaise, là-bas, à l'extrémité du parc de la villa, lequel se prolongeait jusqu'à la côte.

Cet homme, c'était le docteur Richardson!

Allongé parmi les hautes herbes, il avait suivi de loin les divers incidents nautiques que nous venons de narrer, car un observateur aurait pu l'entendre murmurer:

—Décidément, quoi qu'en dise la princesse, ce Boris existe! Autant que j'ai pu en juger, malgré la distance, le signalement du bandit que je viens de voir à l'œuvre correspond parfaitement à celui que la chambrière Cécile a donné de l'agresseur de sa maîtresse!

—Ce gaillard-là m'a l'air des plus dangereux, pourquoi donc Madame

Tchernmazoff feint-elle de ne pas le connaître?... Evidemment, il la tient par quelque secret; c'est la seule explication logique que l'on puisse trouver à la conduite, pour le moins étrange, de cette femme!

—Il est vrai qu'avant-hier Boris n'a pas attenté à sa vie, mais, aujourd'hui, il n'en va point de même!

—La princesse ne peut plus avoir le moindre doute à cet égard, et peut-être cela modifiera-t-il son attitude à l'instruction?

—Cependant un point restait obscur.

—D'où provenait ce changement de tactique du forban?

—L'autre nuit, alors qu'il eût pu, si facilement, se défaire de sa victime, il ne l'avait pas tenté, tandis qu'à cette heure, il paraissait fermement résolu à la supprimer, bien que la chose fût, de beaucoup moins facile.

—Evidemment, un fait nouveau avait dû se produire qui poussait Boris à agir sans garder le moindre ménagement.

—Mais ce fait, quel était-il?

—Enfermée comme elle l'était dans la tour d'Anflouss qu'elle n'avait point quittée depuis la veille, — de cela le docteur était sûr ayant passé la plus grande partie de son temps caché dans la villa où le brave maître d'hôtel Mathieu lui avait offert asile, — enfermée, dis-je, en la tour d'Anflouss, la princesse n'avait rien pu exécuter de menaçant pour la sécurité de son ennemi...

—Alors?...

—Le diable emporte ces Slaves énigmatiques et compliqués! bougonnait le praticien dépité. Avec eux, on ne sait jamais sur quel pied danser, ainsi que disent les Français!

En effet, les faits nouveaux recueillis par Richardson n'éclairaient nulle-

ment la situation, bien au contraire!

Celle-ci demeurerait entière.

Rien n'était expliqué des problèmes posés.

Richardson continuait à ignorer non seulement pourquoi Boris s'était introduit dans la villa et pourquoi la princesse s'obstinait à le couvrir; mais encore, en vertu de quelles raisons, l'étrange femme s'était réfugiée à la tour d'Anflouss, fermant impitoyablement sa porte à son ami Marcel Gerbier!

Elle ne soupçonnait certainement pas celui-ci d'être de connivence avec son adversaire, à preuve cette dépêche prévenant le chimiste d'avoir à se tenir sur ses gardes, dépêche que Richardson continuait à lui attribuer.

—Enfin, avec du temps et de la patience, nous viendrons peut-être à bout de débrouiller cet écheveau passablement emmêlé!

La vue de Joachim, sortant de la grotte où il venait de ranger la yole, le fit brusquement replonger au milieu des broussailles.

En effet, mieux valait, pour le moment du moins, que la princesse ne sût pas qu'elle était étroitement surveillée.

Richardson se contenta donc de guetter de loin le vieux matelot.

Celui-ci, sa besogne terminée, se dirigea vers l'escalier qu'il se mit à gravir lentement.

Bien certainement, les successifs et dramatiques événements auxquels il était mêlé à son corps défendant, devaient tracasser le brave homme, car il paraissait préoccupé.

Parvenu sur le terre-plein précédant la tour, il se retourna vers la haute mer, cherchant sans doute le canot automobile monté par Boris.

Mais il eut beau fouiller du regard l'immensité bleue, il ne l'aperçut point.

A perte de vue, la Méditerranée s'étendait, calme et déserte; pas une voile, pas une embarcation ne se montrait à l'horizon.

Le jardinier eut un hochement de tête plein d'inquiétude; puis, de ce pas spécial aux matelots, il gagna la tour, à l'intérieur de laquelle il disparut.

A ce moment, Richardson, ayant levé les yeux vers le sommet du sombre édifice, distingua la silhouette fine et élégante de la princesse debout sur la plate-forme supérieure.

Ses mains s'appuyaient à la balustrade, cependant que son regard explorait le large...

Elle aussi s'inquiétait de savoir ce qu'était devenu le bateau de Boris.

Presqu'aussitôt, elle abandonna son observatoire.

—Femme étrange, murmura le docteur comme se parlant à lui-même, qui dira jamais les pensées qui, à cette heure, hantent son cerveau!... Allons, allons, en voilà assez pour un jour, sachons ce que devient cet aimable Marcel Gerbier, lequel m'est tout à fait sympathique!...

Là-dessus, se coulant parmi les buissons, Richardson regagna une allée voisine qui devait la ramener à la villa sans toutefois qu'on pût l'apercevoir de la tour.

—Une riche idée que j'ai eue de garder un rigoureux incognito, songeait-il tout en cheminant, car il est bien certain que si Boris ou même la princesse soupçonnaient ma présence à Nice, la tâche de voir clair en leurs affaires, tâché déjà tant soit peu complexe, deviendrait encore plus difficile!...

Mais revenons à Joachim que nous avons vu pénétrer dans le vestibule de la tour. Cécile l'y attendait.

Depuis que, sur l'ordre de la princesse, on tenait exactement close la porte ouvrant sur l'extérieur, ce vestibule était à peu près obscur.

Malgré cela, Joachim s'aperçut vite du trouble de la camériste.

—Alors, petite, vous voilà retournée, à ce que je vois? fit à mi-voix le marin du ton bonhomme qui lui était habituel.

—Je pense qu'il y a de quoi! répartit Cécile qui s'empressa d'ajouter: Madame est montée sur la terrasse; je dois la prévenir de votre arrivée, attendez-moi donc un instant.

—Soit.

Et tandis que la femme de chambre s'élançait dans l'escalier en pas de vis, Joachim s'assit tranquillement sur la dernière marche.

Un froufrou de soie le fit bientôt se redresser.

Les deux femmes redescendaient, l'une suivant l'autre.

Silencieusement, la princesse Tchernmazoff fit signe à ses serviteurs de l'accompagner dans la salle à manger.

Un peu surpris, Cécile et le jardinier obéirent.

Maintenant, la jeune femme allait et venait par la vaste pièce, semblant avoir complètement oublié la présence de ses gens.

A la grande clarté entrant par la meurtrière servant de fenêtre à cette salle et par laquelle le soleil, près de disparaître, projetait des rayons horizontaux, il parut à Joachim que Mme Tchernmazoff était en proie à une profonde agitation.

De courts frémissements faisaient remuer ses lèvres sans qu'elle parlât

et, en son visage d'une pâleur de marbre, ses yeux brillaient de fièvre, enfoncés au fond des orbites.

A la fin, elle prit un parti et s'arrêta devant les deux domestiques:

—Cécile, Joachim, j'ai un service à vous demander, prononça-t-elle avec un visible effort.

—De quoi est-il question? répliqua le matelot.

—Oh! Madame sait bien que pour mon compte, je lui suis toute dévouée! fit la camériste.

Mme Tchernmazoff remercia d'un bref signe de tête.

Pourtant, comme elle ne parlait point, Joachim s'enhardissant, interrogea.

—Est-ce au sujet de l'affaire de tantôt?

—Oui, articula la princesse, je voudrais que vous me fissiez la promesse de n'en souffler mot à âme qui vive...

Cécile et son compagnon se regardèrent, stupéfaits.

Leur maîtresse devenait-elle folle?

Que signifiait cet inconcevable désir?

La camériste, joignant les mains en un geste de supplication, balbutia:

—Madame!... Madame!...

—Voyons, Madame, vous n'y pensez pas! coupa Joachim avec sa franchise pleine de rudesse.

La princesse garda le silence.

Les yeux tournés vers la fenêtre, elle attendait la réponse réclamée par elle, sans paraître entendre les respectueuses observations de ses gens.

—Vous désirez que nous nous taisions, soit, fit l'ex-matelot, mais encore faudrait-il s'entendre! Vis-à-vis de qui devons-nous...

—Vous devez vous taire, ne confier à personne le récit de ce que vous

avez vu! interrompit vivement la princesse Nadia.

—Nous taire même vis-à-vis de la justice? reprit Joachim.

—Même vis-à-vis d'elle!

—Alors, Madame, je ne comprends plus, articula-t-il nettement cependant qu'il essayait de déchiffrer la pensée de cette étrange femme.

—Croyez-vous que cela soit absolument nécessaire? se contenta-t-elle de répondre sans rien perdre de son impassibilité.

Comme il se taisait, décontenancé par cet indiscret mais formel aveu qu'un mystère dont la princesse entendait garder la clef pour elle seule planait sur tout ceci, elle poursuivit, la voix nuancée d'un infailible accent de mélancolie:

—Oui, je sais que c'est là beaucoup réclamer de vous, de vous tout particulièrement, mon pauvre Joachim, qui, il y a moins d'une heure, avez failli payer de votre vie votre dévouement! Aussi, si vous voulez vous éloigner, quitter un service devenu par trop dangereux, je ne vous en gerdrâi aucunement rancune...

—Madame...

—Je ne puis exiger que vous vous exposiez pour moi. Partez donc, si c'est là votre désir, mais, auparavant, faites-moi la promesse que je réclame. Cela ne peut vous attirer le moindre désagrément de la part de mon ennemi non plus que de la justice. Le premier n'a aucun motif pour vous en vouloir; quant aux magistrats du parquet de Nice, comme cette scène n'a pas eu de témoins, ils l'ignoreront toujours...

—Mais vous, Madame, qu'allez-vous faire? Vous ne pouvez demeurer ici en butte aux constantes attaques de ce misérable! fit le vieux matelot.

Nadia Tchernmazoff eut un geste qui semblait dire: "Je suis mon destin!... On n'échappe pas à la fatalité!..."

—Ainsi, vous restez à la tour d'Anflouss? insista Joachim.

—Oui.

—Eh bien! Madame, j'ai navigué pendant plus de trente ans, exposant ma vie dans bien des aventures, et ce n'est point à présent que je ne suis plus qu'une vieille carcasse que je vais commencer à avoir peur! Ah! pour cela, non! Ce que j'en ai dit tout à l'heure, c'était parce que cela me paraissait raisonnable et conforme à l'intérêt de tout le monde. Puisque vous n'êtes point de mon avis, je ne discuterai pas plus longtemps; après tout, il n'arrivera que ce qui doit se produire, pas vrai! Donc, je resterai ici tant que vous y resterez vous-même. Il ferait beau voir qu'un vieux mathurin tel que moi abandonnât, pour sauver sa peau, une femme en péril.

En prononçant ces paroles, le marin s'était redressé.

Oui, la princesse Tchernmazoff, toute fière qu'elle fût, était sous sa protection et il lui montrait clairement qu'il entendait user de ce droit, même au péril de sa vie.

Malgré elle, la hautaine et dédaigneuse Slave entichée d'aristocratie avait eu un mouvement de révolte en entendant cette déclaration.

Mais elle le réprima vite.

Après tout, son interlocuteur ne faisait que constater une évidente vérité.

Tout à l'heure, dans la yole, le marin l'avait sauvée à deux reprises, évitant avec une adresse et un sang-froid remarquables l'abordage dont les menaçait le canot automobile de Boris.

Bien avant de revendiquer ce droit de protection qui choquait ses instincts de femme noble, habituée à être obéie, à commander sans subir le moindre contrôle, Joachim l'avait exercé de par la force même des choses !

Ce qu'elle pourrait dire n'y changerait rien !

Nadia Tchermazoff était trop intelligente pour ne pas s'incliner devant l'implacable logique des faits.

— Merci, mon ami, fit-elle sans chercher à cacher son émotion, merci, vous êtes un brave cœur!...

Ce fut au tour de l'excellent homme de balbutier cependant que son teint de brique semblait se foncer davantage, chose que l'on eût cru impossible.

— Oh ! Madame exagère vraiment!... Je ne fais que mon devoir, et rien de plus!...

— Si vous voulez. Mais à votre place, combien n'accompliraient point ce devoir...

Durant un instant, les trois interlocuteurs demeurèrent silencieux, absorbés en leurs pensées.

Ce fut Mme Tchermazoff qui, la première, reprit la parole.

— Ainsi, c'est entendu, j'ai votre promesse que vous ne direz rien de ce que vous avez vu !

— Oui, Madame, fit Joachim, pour tant entendons-nous bien : je ne dirai rien de moi-même, mais si l'on m'interroge, si la vérité, étant connue en dehors de moi, on me questionnait à ce sujet, je préviens Madame que je ne ferai point un mensonge ! D'abord, cela n'avancerait pas à grand'chose, je mens si mal!... Témoin l'histoire que, l'autre jour, j'ai sur votre ordre conté à ce pauvre M. Gerbier, il n'en a rien cru...

Au nom de l'ingénieur, Nadia avait légèrement tressailli et une fugitive rougeur colora ses pommettes.

Mais, presque aussitôt, ces indices de son trouble intérieur s'effacèrent, disparurent, sa physionomie reprit tout son calme impénétrable et, comprenant qu'elle n'obtiendrait pas plus de Joachim, elle répliqua :

— Ceci me suffit, je ne vous en demande pas davantage!...

— Madame, je pense comme Joachim, disait en même temps Cécile, il a donc parlé pour nous deux.

— Je vous remercie, murmura la princesse, maintenant, laissez-moi.

Le jardinier et la femme de chambre se retirèrent.

Alors la princesse s'affaissant sur un siège comme une personne à bout de forces, tordit ses belles mains en un geste d'infini désespoir.

Un instant, ses yeux se levèrent, cherchant le ciel comme pour implorer son secours, mais le ciel était obscur, le soleil venait de disparaître et, dans le firmament, ne brillait pas la moindre étoile.

Nadia Tchermazoff crut-elle y voir un présage, car elle murmura d'un ton qui révélait un incommensurable découragement :

— C'est fini, tout m'abandonne!...

Quand une demi-heure plus tard, Cécile, une lampe à la main, entra, précédant Mathieu qui apportait le dîner, la princesse n'avait pas fait un mouvement.

Sans proférer un mot, elle prit son repas, c'est-à-dire qu'elle absorba une tasse de consommé, grignota un biseuit trempé dans un doigt de vin d'Espagne; après quoi, faisant signe de desservir, elle se retira dans sa chambre.

—Eh bien! interrogea le maître d'hôtel lorsqu'il se retrouva seul dans le couloir avec la femme de chambre, ça dure toujours cette lubie?...

—Toujours ! répliqua laconiquement Cécile en baissant la voix.

—Diable! cela vous promet de beaux jours, à Joachim et à vous, ma petite! J'aime mieux ma place que la vôtre, car enfin si j'avais voulu me faire trappiste ou chartreux, je n'aurais pas eu besoin de Madame pour cela! Ah! non!

Un gros rire acheva la boutade du brave homme.

Au bruit, le jardinier était sorti de la pièce qu'il occupait à gauche, en entrant dans la tour.

Il entendit donc Cécile répondre d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent:

—Pour moi, je ne suis point de votre avis, Mathieu; on est fort bien ici où l'on a directement l'air de la mer. Et puis, Madame s'habille moins, je suis plus tranquille qu'auparavant.

—Ça c'est vrai, fit l'autre.

—Ah! sacré Mathieu, il sera toute sa vie le même, causant avant d'avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche, comme le conseille le proverbe! surenchérit l'ancien matelot en approchant et en tâchant de détourner la conversation du terrain brûlant sur lequel la curiosité du maître d'hôtel l'avait amené.

—Vous, vous êtes un vieux sauvage pas plus bavard qu'un poisson et cela ne doit guère vous déranger d'être ici plutôt que dans votre pavillon de conciergerie! riposta Mathieu en riant.

—Parbleu! je dirai même que cela me rajeunit, sourit son interlocuteur.

—Parfaitement, il y a des instants où je me crois revenu à l'époque de ma jeunesse, au beau temps où je na-

vigiais! Dans cette tour, c'est presque comme si l'on était à bord d'un bateau! Pas vrai, Cécile?

—Certes!

—Alors, si la chose vous convient, je n'ai plus rien à dire, fit le maître d'hôtel, chacun prend son plaisir où il le trouve et il en faut bien pour tous les goûts. Les miens ne sont point les vôtres, tant pis ou tant mieux, comme vous voudrez!

La conversation se poursuivit encore pendant quelques instants entre les trois serviteurs.

Ils parlaient à mi-voix, instinctivement, dans la crainte d'être entendus par la princesse Tchernmazoff.

Non pas que Joachim et Cécile eussent envie de manquer à leur promesse ou de commettre la moindre indiscretion; ah! certes, cela était bien loin de leur pensée, mais le mystère au milieu duquel ils évoluaient depuis plusieurs jours, pesait sur eux sans qu'ils en eussent nettement conscience.

Puis le voisinage immédiat de leur maîtresse, ce voisinage auquel ils n'étaient point habitués, les gênait considérablement.

Aussi Mathieu, qui subissait également ce même sentiment, finit-il par reprendre son panier qu'il avait posé à terre et, ayant souhaité le bonsoir à ses compagnons, il sortit sur le terre-plein suivi de Joachim.

Celui-ci après avoir mis en place la planche permettant de franchir le fossé, échangea une poignée de main avec le maître d'hôtel puis, tandis que ce dernier se perdait dans les allées pleines d'ombre du parc, il retira la passerelle ainsi qu'il devait le faire chaque fois que quelqu'un était entré ou sorti de la tour.

—Ce diable de Mathieu n'a pas tout à fait tort! finit-il par murmurer à un certain moment, nous menons là une vie singulière! Il y a des instants où je me fais l'effet d'un gardien de prison!

Durant une minute, le vieillard demeura songeur, réfléchissant malgré lui à tout ce qu'il avait vu en ces dernières vingt-quatre heures; puis, son regard s'étant porté vers la mer toute noire sous le ciel sombre, il aspira à pleins poumons la forte senteur marine.

À l'entour, le silence était absolu, profond; on n'entendait que le sourd clapotis des vagues se brisant à la pointe du promontoire dans un mouvement lent et régulier.

Là-bas, un phare trouait les ténèbres de la flamme claire de son oeil cyclopéen; l'air était lourd et comme chargé d'électricité.

—M'est avis que cela pourrait bien finir par une bourrasque! fit le marin se parlant à lui-même; parmi les gars qui sont en mer cette nuit, il y en a qui danseront rudement au creux des vagues, c'est certain!

Et, sur cette réflexion, Joachim réintégra la tour dont Cécile avait gardé la porte en son absence.

Une fois là, il souhaita le bonsoir à sa compagne et tandis que celle-ci regagnait sa chambre ou plutôt le cabinet de toilette de la princesse, où son lit de sangle était tendu chaque soir, Joachim ferma la porte énorme et toute bardée de fer de la tour.

L'un après l'autre, il fit glisser dans leur gâche les trois barres de fer servant de verrous intérieurs; maintenant, nul ne pouvait entrer dans l'asile choisi par Mme Tchernmazoff; il était clos de toutes parts.

Boris, le terrible homme blond, le sinistre naufrageur, pouvait rôder à l'entour, ses victimes, n'avaient rien à craindre de lui, pour l'instant du moins!...

Cependant, le vieux jardinier venait de rentrer dans la pièce qui lui était assignée.

Elle était pauvrement meublée, le brave homme étant peu difficile et se contentant du strict nécessaire.

Avant de se mettre au lit, il décrocha le fusil que sa maîtresse lui avait acheté à Nice, l'avant-veille.

C'était une fort belle arme, un crâne joujou, avait déclaré l'ancien matelot en le choisissant.

Minutieusement, il en vérifia le chargement, renouvelant même les cartouches.

—Je crois que celui qui recevrait cet envoi à bonne distance, aurait de la peine à le digérer! grommela-t-il. Ah! si je l'avais eu, ce tantôt, quand ce diable d'homme a tenté de nous prendre par le travers, sûr que je l'aurais dégoûté, à tout jamais, du malin plaisir de tracasser ses semblables, ou plutôt les braves gens qui ne lui ressemblent en rien!...

Joachim était loin d'être un poltron.

Il l'avait dit, sa vie aventureuse lui avait valu de nombreux avatars, dont il était toujours sorti à son honneur.

En temps ordinaire, il professait une belle insouciance à l'égard de tous les périls terrestres, que ceux-ci provinssent des hommes ou des animaux.

Mais ce soir, résultat fort naturel après les divers incidents dont la villa et ses parages étaient le théâtre depuis quarante-huit heures, le vieux matelot était inquiet, préoccupé, quoi qu'il ne voulût point se l'avouer.

CHAPITRE VIII

La chambre à coucher de la princesse Tchernmazoff était située dans la partie de la tour faisant face au large, c'est-à-dire la plus éloignée de la porte d'entrée.

Une sorte de couloir étroit, passant sous l'escalier conduisant à la plateforme supérieure, la reliait à la pièce faisant pendant sur le côté gauche de la construction, pièce qui, transformée en cabinet de toilette, servait pour l'instant de chambre à coucher à Cécile.

Une porte placée au milieu de ce passage et munie d'un solide verrou du côté de Nadia permettait à celle-ci de s'enfermer chez elle.

La chambre de la princesse était bien différente de celle qu'elle occupait à la villa.

C'était une vaste salle formant un angle droit qu'un arc de cercle complétait du côté de la mer.

Comme dans toutes les autres parties de la tour, le sol en était dallé ; aussi l'avait-on recouvert d'épais tapis.

Un lit de cuivre, un mignon secrétaire, le petit bureau où Boris avait pris les douze mille francs dérobés par lui, ainsi que quelques autres meubles légers ou sièges la garnissaient.

Deux larges et profondes fenêtres percées dans la partie arrondie de la muraille l'éclairaient.

De forts barreaux à demi rouillés, scellés dans la pierre, les obturaient.

Très avant dans la soirée, la haute lampe de cuivre, voilée d'un abat-jour de soie dont la princesse se servait pour s'éclairer, brûla, et bien certainement les pêcheurs passant au large, apercevant cette lumière, durent se

demander si les anciens seigneurs d'Anfouss, les barons pillards ou les pirates sarrasins, n'étaient pas revenus visiter leur antique domaine.

Enfin, l'obscurité se fit ; la princesse Nadia, brisée de fatigue, avait fini par s'endormir d'un sommeil fiévreux et agité.

Tout à coup, la peune femme s'éveilla et, frémissante, se dressa à demi sur sa couche.

Il lui avait semblé percevoir un bruit suspect, quelque chose comme un grincement léger.

— Je rêve, murmura-t-elle, tout ici est bien clos, nul ne peut entrer !

En effet, elle se souvenait parfaitement avoir fermé à clef les deux portes donnant accès dans sa chambre ; pour plus de sûreté, elle avait même poussé les forts verrous dont elles étaient munies.

Durant une seconde, l'oreille tendue, le cœur battant, Mme Tchernmazoff écouta, épiait le silence nocturne.

Bien certainement, Joachim et Cécile devaient dormir à cette heure.

Déjà, la jeune femme se rassurait, pensant avoir été le jouet d'une illusion, lorsqu'à nouveau le bruit suspect se fit entendre.

L'amie du chimiste Gerbier faillit jeter un cri d'effroi.

Cette fois, elle ne pouvait s'abuser, quelque chose craquait dans la pièce.

Cela semblait provenir du dallage recouvrant le sol, juste sous son lit.

D'un bond, Nadia sauta à terre et enfilant un peignoir, à la hâte, chaussant ses pieds nus dans des mules, elle saisit la crosse du mignon revolver placé sur sa table de nuit.

Presque à la même seconde, le pied du lit se souleva doucement, comme

si une force mystérieuse avait entrepris de le mettre debout.

La première pensée de Mme Tchernmazoff fut d'allumer la lampe, mais presque aussitôt elle se ravisa.

Par l'une des fenêtres situées au pied de sa couche, un pâle rayon de lune entra, éclairant cette partie de la chambre. Nadia, avec des mouvements souples et félins de fauve à l'affût, se réfugia dans l'angle le moins éclairé.

Là, blottie entre le secrétaire et un immense fauteuil à dossier de chêne sculpté, elle attendit, frissonnante, les doigts nerveusement crispés sur la crosse de son arme, fixant un regard épouvanté sur le lit, qui doucement continuait à se soulever.

Alors elle distingua bientôt l'une des dalles qui, peu à peu, prenait une position perpendiculaire.

Maintenant, le grincement qui l'avait éveillée ne discontinuait pas, c'était sans aucun doute le ressort faisant fonctionner cette issue secrète qui le produisait.

Nadia se pencha en avant, comme attirée malgré elle par l'étrangeté du spectacle.

Alors, dans l'ouverture rectangulaire que la dalle avait faite en se levant, elle entrevit une tête pâle, aux yeux ardents.

— Boris! balbutia-t-elle.

Une seule idée demeurait à présent dans son cerveau enfiévré.

Fuir bien loin de cet homme qui, pour la seconde fois en vingt-quatre heures, essayait d'attenter à ses jours.

Malheureusement, la porte donnant sur le couloir central par lequel elle eut pu aller chercher protection près de Joachim, le jardinier, était loin d'elle; seule, l'issue donnant accès

dans la chambre de Cécile était à sa portée.

C'est tout au plus si sept ou huit pas l'en séparaient.

Après une courte et dernière hésitation, la princesse résolut de la gagner et, se coulant le long des murs, retenant même le bruit de sa respiration qui eût pu la dénoncer à son adversaire, elle se dirigea de ce côté.

De temps en temps, la malheureuse se retournait, jetant un regard anxieux du côté de la trappe.

Maintenant, Boris avait la moitié de la tête hors de l'ouverture.

Soudain son bras s'allongea, et empoignant le lit par un des pieds, il le repoussa légèrement à droite de façon à dégager entièrement l'issue secrète.

Il procédait avec une lenteur calculée; évidemment, le misérable croyait la princesse endormie et s'efforçait de ne pas l'éveiller par des mouvements trop brusques, voulant sans doute la surprendre en plein sommeil.

A ce moment, Nadia atteignait la porte.

Un instant, d'une main tâtonnante et affolée, elle chercha le verrou sans parvenir à le découvrir.

Enfin, l'ayant trouvé, elle le fit glisser rapidement dans sa bêche.

La clef était sur la serrure, vivement, la jeune femme la fit fonctionner et, la porte s'étant enfin ouverte devant elle, elle s'élança dans l'étroit couloir conduisant chez Cécile.

Néanmoins, elle n'avait pas complètement perdu la tête; avant de s'enfuir, elle attira le battant derrière elle et, comme la clef était demeurée dans sa main, elle donna un double tour.

Au claquement sec du pêne, une rauque exclamation répondit.

Le misérable, dont les épaules commençaient à émerger de la cachette,

avait sans doute entendu le bruit dénonciateur.

Un instant, Nadia palpitante, prêta l'oreille.

Mais elle ne distingua rien que les battements précipités de son cœur et le bourdonnement du sang refluant à son cerveau.

Pourtant, maintenant qu'elle se sentait en sûreté, le sang-froid lui revenait peu à peu.

—Je vais éveiller Joachim, murmura-t-elle.

Le temps lui manquait pour courir jusqu'à la pièce occupée par le jardinier; aussi levant son revolver, en pressa-t-elle la gâchette à deux reprises.

Un double éclair illumina les ténèbres, cependant que les détonations répercutées par la voûte de l'étroit passage grondaient formidablement.

Un cri leur répondit, poussé par Cécile qui venait de s'éveiller en sursaut.

—Silence, commanda presque aussitôt la voix de la princesse Nadia. Vous n'avez rien à craindre, Cécile, c'est moi qui ai tiré.

—Ah! vraiment, Madame, balbutia la camériste à demi-morte de terreur. Mais que se passe-t-il donc?

—Plus tard vous le saurez.

La femme de chambre entrevit une forme claire glissant rapidement le long de son lit; la seconde d'après une allumette s'enflammait et Mme Tchernmazoff ayant allumé la lampe placée sur la table de nuit, une vive clarté remplit la pièce.

Malgré elle, Cécile laissa échapper un soupir de soulagement en reconnaissant sa maîtresse.

Sans doute allait-elle lui poser de nouvelles questions, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte faisant

communiquer le cabinet de toilette avec le couloir central.

—Mon Dieu! gémit la femme de chambre en se cachant sous ses couvertures.

Mais la princesse, haussant légèrement les épaules s'empressa d'aller ouvrir, devinant bien que seul Joachim pouvait venir de ce côté.

C'était bien, en effet, l'ancien matelot qui, éveillé par les coups de revolver, accourait, armé de son fusil.

Presque aussitôt sa voix se fit entendre, appelant:

—Cécile! Cécile!

Lorsqu'il se retrouva en face de la princesse Tchernmazoff, le brave homme ne put réprimer une exclamation satisfaite.

—Ah! vous êtes là, Madame, je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur.

—Merci, mon ami.

—Qu'arrive-t-il donc?

—L'homme de tantôt a essayé d'entrer dans ma chambre, répliqua Nadia après une courte hésitation.

Joachim eut un haut-le-corps.

—Cré tonnerre!... Vous n'avez pas eu la berlue, sauf le respect que je vous dois, car enfin la porte de la cour était fermée et, si on avait tenté de l'ouvrir, j'aurais bien entendu quelque chose, car à mon âge on ne dort guère et on a l'ouïe fine!

La princesse ne répondit pas; elle semblait réfléchir.

A la fin, prenant une décision, elle murmura:

—Il faut en finir une fois pour toutes.

—C'est aussi mon avis, grommela le matelot.

La porte ouvrant sur le cabinet de toilette ayant été fermée par la princesse lors de sa fuite, l'étrange mal-

fauteur ne pouvait la franchir. Ce fut vers elle que Mme Tchernmazoff, suivie de près par Joachim, se dirigea.

Sans peine, elle fit fonctionner la serrure; néanmoins, elle eut beau tourner le bouton la porte refusa de s'ouvrir.

—La canaille a mis le verrou, grogna le jardinier.

—C'est probable.

—Nous allons bien voir!

L'ancien canotier de l'amiral de Prémèsnil jeta un coup d'oeil autour de lui, cherchant quelque chose pour enfoncez le battant, mais ne trouvant rien, il appliqua à la hauteur du verrou un formidable coup de crosse.

Le bois craqua lamentablement et un éclat de rire sardonique partant de l'intérieur de la chambre, se fit entendre.

—Par tous les diables, le coquin se gausse de nous, hurla Joachim au comble de l'exaspération.

Et de nouveau, la crosse de son fusil battit furieusement le panneau de chêne.

Mais bien que le vieillard fût resté vigoureux en dépit de l'âge, la porte ne céda point.

—Elle est trop solide, je casserai plutôt mon flingot dessus, grogna le matelot, avec humeur, comprenant l'inutilité de ses efforts.

—Si on faisait le tour par l'autre, proposa Cécile qui, un peu rassurée par la présence du jardinier, s'était hasardée jusqu'au seuil de la chambre.

—Il a dû la verrouiller comme celle-ci, riposta dédaigneusement Joachim. Non, je vais aller chercher mes outils et il faudra bien que nous finissions par rentrer.

La princesse approuva de la tête.

—C'est cela, allez, mon ami.

L'excellent homme s'esquiva, mais pour revenir bientôt, portant un coffre rempli d'outils divers.

Alors, résolument il attaqua l'obstacle.

Enfin, après un quart d'heure de travail la porte défoncée s'écroulait. Alors, sans même prendre la peine de ramasser son fusil, Joachim, brandissant le lourd levier de fer dont il était armé, se rua dans la chambre.

Derrière la princesse suivait, la lampe d'une main, le revolver de l'autre, cependant que la camériste terrifiée, se réfugiait au fond du cabinet de toilette.

Tout à coup, Joachim laissa échapper un formidable juron.

La pièce était vide.

—Tonnerre de sort, l'animal a filé.

Un instant les assistants demeurèrent silencieux, examinant attentivement tout autour d'eux.

Chaque chose était à sa place, le lit lui-même semblait ne pas avoir bougé; c'était se demander si Mme Tchernmazoff n'avait pas été le jouet d'un cauchemar.

Ce fut sans doute l'idée qui se présenta à l'esprit de son compagnon, car se tournant vers elle, ce dernier interrogea:

—Voyons, Madame, excusez-moi si je vous questionne, mais enfin êtes-vous bien sûre d'avoir vu l'individu dont vous parliez?

—Oh! comme je vous vois.

—Cependant, la grande porte de la cour était close comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

—Ce n'est pas par là qu'il est entré, non, mais par ici, coupa la princesse en indiquant la large dalle sur laquelle reposait le pied du lit.

Et, brièvement, elle narra ce qui s'était passé.

Cécile qui s'était décidée à venir, voyant qu'il n'y avait plus le moindre danger, écoutait, frémissante, tandis que Joachim, un peu interloqué, hochait la tête.

— Tout de même, ce n'est pas ordinaire, conclut-il quand Mme Tchernmazoff eut fini.

Et, prenant la lampe, il s'agenouilla sur le sol, examinant attentivement la dalle suspecte.

Rien ne différenciait celle-ci des autres; pourtant le jardinier remarqua bientôt que l'étroite rainure la séparant de ses voisines était vide de ciment.

— Oh ! oh ! voilà qui est bizarre, murmura-t-il; puis se tournant vers Nadia qui suivait ses recherches avec attention, il se fit minutieusement expliquer en quel sens l'énorme rectangle de pierre se soulevait.

— C'est à voir, déclara-t-il alors.

Sur ce, déplaçant le lit, il engagea l'extrémité plate de son levier dans la rainure et opéra une violente pesée.

Tout d'abord, rien ne bougea, mais Joachim ayant renouvelé sa tentative avec plus de force cette fois, un claquement sec, semblable à celui que fait un ressort en se brisant, se fit entendre.

— Je crois que j'ai cassé le mécanisme, constata le matelot, ça ne fait rien, continuons.

La seconde d'après, il s'exclamait triomphant:

— Voilà que ça vient !...

En effet, la dalle se soulevait lentement ainsi qu'elle l'avait fait une demi-heure auparavant, pivotant sur une de ses faces.

Lorsqu'elle fut complètement verticale, une ouverture mesurant environ un mètre de côté, était mise à découvert.

Les premiers degrés d'une étroite échelle de fer, se voyaient distinctement.

— Tiens, tiens, murmura Joachim, tandis que la princesse tressaillait malgré elle, il paraît que la tour d'Anflouss est machinée comme une torpille. Je suis curieux de savoir où cela débouche.

Ce disant, le vieux marin mettait le pied sur le premier barreau.

— Je vous suis, dit simplement Mme Tchernmazoff, mais prenez votre fusil. On ne sait pas ce qui peut arriver et je serais désolée si vous étiez blessé !

— Ma foi, non, Madame, j'aime mieux mon levier, riposta le jardinier.

Un instant après, sa compagne et lui s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre.

L'espèce de cheminée à laquelle l'échelle était fixée par des crampons d'acier était de construction récente.

Les moellons qui en composaient les parois n'avaient pas été noyés dans la chaux plus de quinze ans auparavant.

Grâce à la lampe dont la princesse s'était munie, Joachim s'en convainquit aisément.

Après avoir descendu une quarantaine d'échelons, les deux explorateurs se trouvèrent dans une sorte de réduit mesurant quelques pieds carrés.

Une porte de fer rongée de rouille en occupait un des côtés.

Elle était fermée à clef, mais l'ancien canotier de l'amiral de Prémessnil qui, à tout hasard, avait emporté quelques outils dans sa poche, eût tôt fait d'en forcer la serrure.

Alors, lentement, le panneau de fer pivota sur ses gonds et les habitants de la tour d'Anflouss, très surpris, émergèrent la grotte dans laquelle,

durant l'après-midi, Joachim avait remis sa yole.

— Ah! bien! celle-là, elle est raide! murmura le brave homme interdit.

Maintenant il examinait la porte.

Une partie des blocs rocheux formant le fond de l'excavation qui, nous l'avons dit, s'enfonçait assez profondément sous le promontoire, adhérait au panneau de fer, se déplaçant avec lui.

C'est pourquoi le vieux marin ne l'avait jamais remarqué.

— Très ingénieux, murmura-t-il, vrai, je ne me doutais pas de celle-là.

Maintenant les événements se reconstituaient d'eux-mêmes.

Boris, ayant abordé en canot, au petit embarcadère du cap, s'était glissé dans la grotte de la princesse Tchernmazoff.

Voyant son coup manqué, le misérable s'était hâté de fuir par le même chemin.

Mais comment connaissait-il l'existence de ce passage secret?

Qui l'avait fait aménager?

CHAPITRE IX

Le lendemain de ce jour, vers huit heures et demie, une auto arrivant de Nice déposait le docteur Richardson au pied des pentes boisées conduisant au plateau de Vénasque.

Le praticien ayant mis pied à terre, régla son chauffeur et tandis que le véhicule reprenait à petite vitesse la direction de la ville, il se mit à escalader le sentier abrupt conduisant à l'entrée de l'enclos occupé par Marcel Gerbier.

La veille au soir, le docteur Richardson était monté à Vénasque narrer à Marcel Gerbier les divers incidents qui avaient marqué la promenade effec-

tuée par la princesse Nadia dans la voie de maître Joachim.

Le chimiste, une fois de plus, était entré en fureur, maudissant l'entêtement de son amie, l'incapacité des policiers.

Après quoi, découragé, il s'était laissé tomber sur le divan de cuir garnissant l'un des panneaux de son cabinet de travail, et là, la tête dans les mains, il avait murmuré:

— Que faire? Que faire?

— Attendre et espérer, mon cher ami, répliqua le docteur Richardson.

Sur ce, le médecin s'était retiré.

C'est à ces choses que pensait l'Anglais, tout en gravissant par ce clair matin ensoleillé le sentier conduisant au château.

L'air était d'une douceur exquise; une brise légère, soufflant de l'est, apportait au promeneur les senteurs parfumées des orangers, des citronniers, des mimosas en fleur, peuplant les jardins d'alentour, et l'odeur balsamique plus forte des bois de sapins environnants.

— Oui, attendre, murmura Richardson se parlant à lui-même, pour l'instant, il n'y a pas autre chose à faire.

Nous l'avons dit, le praticien, grâce à la complicité du maître d'hôtel Mathieu, passait la majeure partie de ses journées à la villa de la princesse Tchernmazoff, surveillant la tour d'Anthouss et ses abords.

Mais si cela lui avait permis d'assister au dernier attentat perpétré par Boris, en revanche il n'avait rien découvert qui pût lui permettre de comprendre l'inexplicable tragédie se jouant sous ses yeux.

Pourtant, ainsi que le prouvait sa dernière réflexion, l'Anglais était loin de désespérer.

Avec la ténacité de ceux de sa race, il se disait que la patience est une cléf qui permet d'ouvrir bien des serrures, fussent-elles à secret.

Cependant, la haute palissade isolant l'établissement de Marcel, Gerbier venait d'apparaître derrière les arbres, et la minute d'après, Richardson tirait la chaîne, mettant en branle la grosse cloche destinée à annoncer les visiteurs.

Comme d'habitude, ce fut Potier qui, ayant reconnu le nouveau venu par le judas pratiqué dans la porte, lui ouvrit.

— Bonjour, monsieur le docteur, dit familièrement Potier, cela va-t-il comme vous voulez ce matin?

— Mais oui, mon brave, sourit Richardson, et vous?

— Ma foi, tout à la douce! Mon capitaine est dans son laboratoire. Vous savez le chemin, n'est-ce pas? Je ne vous accompagne pas.

— Certes, ce serait inutile.

Le chimiste ne travaillait pas.

Etendu dans un fauteuil, une cigarette éteinte aux doigts, il semblait absorbé en une douloureuse rêverie.

A l'entrée du docteur, il se leva et lui tendant la main.

— C'est vraiment une heureuse idée que vous avez eue de venir ce matin, docteur. Si vous saviez combien je m'ennuyais!

— Et maintenant?

Gerbier ne répondit que par un geste lassé, et déjà il regagnait sa place, lorsque son interlocuteur l'arrêta d'un mot:

— J'ai une proposition à vous faire.

— Dites?

— La matinée est admirable, jamais la Côte d'Azur n'a été plus belle. Laissez donc ici vos rêveries sombres ainsi que vos formules chimiques et venez

faire un tour en auto, cela vaudra mieux.

Marcel eut une courte hésitation, puis:

— Ma foi, vous avez raison. Je ne ferai que perdre mon temps au laboratoire, mieux vaut aller voir ce qui se passe au dehors. Cela me changera les idées.

— Parbleu!

Quelques minutes plus tard, l'auto pilotée par Potier descendit à petite vitesse les rampes conduisant vers la cour.

D'un commun accord, les promeneurs avaient décidé de se rendre à la Villa des Mimosas afin de savoir de Mathieu, le maître d'hôtel, si rien de nouveau n'était survenu durant la nuit.

Ils trouvèrent le brave domestique en train de conférer gravement avec sa femme, la cuisinière Marie.

En apercevant les visiteurs, le couple eut des exclamations de contentement.

— Ah! monsieur Richardson et vous, monsieur Gerbier, j'allais justement téléphoner pour vous demander de passer, s'écria la maître d'hôtel.

— Vraiment?

— Oui, figurez-vous que tout à l'heure, lorsque je me suis présenté à la tour afin de prendre les ordres pour la journée, Joachim m'a dit d'un ton confidentiel:

— Mathieu, prévenez donc M. Gerbier ainsi que le docteur anglais, qui se trouvait avec lui l'autre jour, que j'ai des choses de la plus haute importance à leur confier.

— Y aurait-il donc du nouveau? lui demandai-je.

— Certes, Mathieu, et du pire! Pourtant, je ne peux rien vous raconter à vous."

—Vous comprenez, reprit le maître d'hôtel, j'étais fort intrigué. Néanmoins, comme je sais qu'on ne fait pas causer Joachim quand il veut se taire, et que, d'autre part, madame m'appelait, je ne pus en apprendre davantage. Seulement, croyez-moi, il y a certainement quelque chose de sérieux, car le jardinier n'est pas homme à s'émouvoir en vain, et ce matin il avait la figure tout à l'envers.

Les deux hommes se regardèrent inquiets.

—Mais vous avez vu Mme Tcherma-zoff? demanda vivement Gerbier. Elle se porte bien, je pense?

—Certes, oui; pourtant, elle était bien pâle, et lorsque je lui ai remis une lettre timbrée du cabinet du juge d'instruction qui était arrivée au premier courrier, elle a blêmi encore.

—C'est sans doute une convocation à comparaître, observa Richardson.

Puis, s'adressant à Mathieu, il pour-suivit:

—Comment voir Joachim? Je ne pense pas que la consigne interdisant l'accès de la tour d'Anflouss ait été levée, et que la princesse soit au courant des confidences que veut nous faire son jardinier.

—Moi non plus, répliqua le maître d'hôtel, car Joachim m'a dit que lorsque vous seriez là, je n'aurais qu'à me promener dans le jardin de façon à être bien en vue en tenant ma serviette à la main. Il comprendrait et s'arrangerait de façon à venir jusqu'ici.

—En ce cas, allez donc sans plus tarder, prononça Marcel Gerbier qui bouillait d'impatience.

Le brave Mathieu disparut rapidement, cependant que sa femme que, visiblement, n'était rien moins que rassurée, introduisait les visiteurs au salon.

Un quart d'heure environ s'écoula ainsi; Richardson, assis dans un fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, semblait absorbé dans l'examen de ses ongles. Quant à Marcel Gerbier, incapable de rester en place, il allait des fenêtres à la porte.

Enfin, cette dernière s'ouvrit et l'ex-canotier de l'amiral de Prémèsnil parut, avançant de quelques pas Mathieu.

—Eh bien! s'exclama le chimiste en se précipitant devant lui.

—Vous êtes très bons, messieurs, d'avoir consenti à me recevoir, répliqua l'excellent homme sans répondre directement.

Et se tournant vers le maître d'hôtel qui, arrêté au seuil d'usalon, semblait peu disposé à s'éloigner, tant sa curiosité était surexcitée, il continua:

—Vous pouvez vous retirer, Mathieu ce que j'ai à dire doit rester entre ces messieurs et moi.

L'autre dissimula mal une grimace de dépit; pourtant, n'osant insister, il s'esquiva en maugréant tout bas contre les "vieux fous qui s'amusent à faire des cachotteries".

Alors, Joachim amenant ses deux interlocuteurs au milieu du salon, de façon à ce que personne ne pût entendre les paroles qu'il allait prononcer, commença à mi-voix:

—Messieurs, madame la princesse ignore ma démarche qui la fâcherait grandement si elle la connaissait; pourtant, j'estime que mon devoir est de le faire. En me taisant, j'assumerai une responsabilité bien trop lourde pour moi. Vous êtes les amis de Madame, vous surtout, monsieur Gerbier, et c'est pourquoi je me décide à vous parler pour vous mettre au courant de ce qui se passe.

—Vous avez parfaitement raison, coupa vivement le chimiste que ce préambule impatientait, je suis entièrement dévoué à Mme Tchernmazoff; de même que le docteur Richardson, ici présent. Donc, nous vous écoutons.

Alors, d'un ton confidentiel, le vieux marin conta les incidents qui avaient marqué la promenade en yole exécutée la veille, puis il dit ce qui s'était passé au cours de la nuit précédente.

Si, Richardson et Gerbier connaissaient la première partie de ce récit, en revanche, ils ignoraient complètement la seconde; aussi demeurèrent-ils stupéfaits d'autant que les conditions dans lesquelles s'était effectuée la nocturne expédition de Boris étaient bien faites pour surprendre.

—Oh! le misérable! gronda enfin Marcel Gerbier en recouvrant la parole.

Et ses poings serrés, son regard étincelant, disaient assez quelle rage indicible le soulevait.

Quant à Richardson, il n'avait rien perdu de son impassibilité coutumière. Seulement, il hochait par instant la tête d'un air dubitatif qui révélait une intense perplexité.

—Voyons, docteur, fit enfin le chimiste qui, voltant brusquement sur ses talons, revint sur son compagnon, nous ne pouvons pas assister les bras croisés à de pareils attentats sous prétexte que Mme Tchernmazoff, obéissant à des raisons que j'ignore et ne veux point qualifier, se refuse à réclamer la protection de la justice.

—Evidemment.

—Puisqu'elle ne se défend pas, notre devoir est de la défendre malgré elle. C'est une femme, et nous lui devons, par conséquent, la protection que nous accorderions à n'importe quelle étrangère, en pareil cas.

—Mais...

A ce moment, le père Joachim s'avança, et prenant la parole:

—Excusez-moi, monsieur le docteur, si je vous interromps, mais M. Gerbier vient de prononcer certains mots qui me laissent supposer qu'il ne comprend pas très bien le rôle que Madame joue en cette affaire.

Le chimiste le regarda surpris.

—Comment cela?

—Oui, reprit le vieux marin visiblement gêné, excusez-moi si je vous reprends, monsieur Marcel, mais enfin il faut s'expliquer nettement, n'est-ce pas?

—Certes.

—Alors, quand vous dites que Mme Tchernmazoff ne veut pas se défendre vous vous trompez.

—Cependant...

Elle veut se défendre et même elle a déjà essayé, à preuve les deux coups de revolver tirés par elle sur cette canaille de Boris, quand hier, dans son diable de canot automobile, il a tenté de nous prendre par le travers.

Richardson approuva d'un signe de tête.

—Et je vous assure qu'elle y allait de tout coeur! poursuivait le matelot. Elle lui a tiré crânement dessus avec l'intention bien arrêtée de lui loger une balle dans la peau. Ce n'est pas sa faute si elle l'a manqué.

—Oh!...

—Enfin, Madame m'a acheté un fusil et si elle a fait appel à ma discrétion, par contre elle ne m'a jamais donné l'ordre de ménager le Boris.

—Alors, comment expliquez-vous...

Richardson intervint.

—Mon cher monsieur Gerbier, ce brave Joachim a tout à fait raison. Pour moi, tout au moins, les preuves qu'il donne sont péremptoires.

—N'est-ce pas? fit Joachim ravi.

—Parfaitement. Et voici ce que j'en conclus: la princesse ne veut pas être défendue officiellement, c'est-à-dire qu'il lui déplaît que d'autres interviennent dans cette affaire et la connaissent dans tous ses détails. De là la déposition sans intérêt faite par elle au commissaire de police Brunot et l'ostracisme dont vous fûtes frappé.

—Bon!

—En revanche, elle est parfaitement décidée à ne pas se laisser faire un mauvais parti par son adversaire. Je suis tout à fait de l'avis de Joachim sur ce point. Suivant moi, si la chose ne dépendait que d'elle, Boris à cette heure, dormirait de son dernier sommeil.

Et comme Marcel Gerbier restait silencieux, mal convaincu, le médecin poursuivit:

—Au reste, j'aurais encore d'autres arguments à avancer pour soutenir cette thèse. Oui, Mme Tchernmazoff a tiré sur son ennemi pour le tuer, soyez-en bien certain, mais encore elle ne s'opposerait nullement à ce qu'un autre réglât le compte de ce bandit.

—Autrement dit...

—Mon cher, rappelez-vous certaine dépêche vous conseillant de vous tenir sur vos gardes et qui, nous le pensons, émane de l'habitante de la tour d'Anflouss. Si elle vous conseille ainsi, vous prévenant qu'un péril vous menace, c'est pour que vous vous défendiez, n'est-ce pas?

—Evidemment.

—Or, admettez que Boris, pour une raison que j'ignore s'en prenne à vous et vous attaque.

Les yeux de l'ancien officier étincelèrent.

—Je donnerais gros pour cela, et je vous garantis que c'en serait fini, pour le drôle, de terroriser les femmes!

—Parbleu, je n'en doute pas, riposta Richardson, et comme Mme Tchernmazoff n'en doute pas plus que moi, je vous laisse le soin de conclure.

Marcel Gerbier ne répliqua pas.

Ce raisonnement simple et logique l'avait frappé.

—Alors, est-ce que par hasard Nadia voudrait simplement éviter...

—Un scandale, mon cher, oui, pour moi son inexplicable silence n'a pas d'autres raisons.

Il y eut un instant de silence: Marcel et le vieux Joachim lui-même réfléchissaient, examinant l'affaire sous cet angle tout à fait nouveau pour eux.

—C'est que c'est vrai, murmura le marin, de cette façon tout devient clair!

—C'est ce que je vous dis.

Mais Gerbier continuait à se taire; une ride profonde creusait son front.

A la fin, s'adressant à l'Anglais, il prononça d'une voix brève:

—Voyons, docteur, nous devons aller jusqu'au fond des choses et ne pas avoir peur des mots. Vous dites que Nadia Tchernmazoff se tait par crainte d'un scandale?

—Oui.

—Alors, il faudrait que ce misérable Boris la tint en son pouvoir par quelque effroyable secret, dont la révélation la déshonorerait, la perdrait à tout jamais.

—Si vous voulez.

—Mais ce secret, quel est-il?

—Ah! vous m'en demandez trop, mon cher. Ici, je partage votre ignorance.

—Il faudrait que ce secret fût vraiment terrible, et admettre que Nadia ait jadis commis quelque mauvaise action, pour ne pas dire un crime.

—Oh!

Mais sans écouter, Marcel continuait, avec force:

—Or, depuis que je connais la princesse Nadia, je l'ai longuement observée. C'est une nature noble et fière, orgueilleuse, même incapable par cela même, de s'abaisser à une vilénie, à une bassesse. Tout crime est une chose basse et vile.

—Pas toujours, répliqua Richardson.

—Si, riposta Gerbier péremptoire, et c'est pour cela que je vous dis, moi, que je répondrais honneur pour honneur, tête pour tête, de la princesse Tchermazoff

—Mais...

—Non, tant que le contraire ne m'aura pas été démontré, prouvé de façon indiscutable, je croirai à l'innocence parfaite de celle dont je m'honore d'avoir été l'ami.

Gagné par cette chaude plaidoirie, Joachim approuva:

—Certes, monsieur Gerbier, vous avez raison. Madame a ses défauts comme tout le monde, c'est vrai, mais jamais je ne croirai qu'elle ait pu, dans sa vie, faire quelque mauvais coup. Ah! non, cela jamais!

CHAPITRE X

Il y eut quelques minutes de silence, chacun réfléchissait aux graves paroles qui venaient d'être prononcées.

Enfin le docteur, comme s'il jugeait inutile de prolonger cette discussion et de chercher à convaincre ses interlocuteurs, reprit, changeant de conversation:

—Un pli émanant du cabinet du juge d'instruction chargé de suivre l'affaire a été remis ce matin à votre maîtresse, m'a-t-on dit. Savez-vous ce qu'il renfermait?

—Oui, répliqua Joachim, Madame est convoquée pour ce tantôt, trois heures au palais de justice.

—Ira-t-elle?

—Je crois que tout d'abord, elle avait l'intention de s'absenter, mais comprenant que la chose était impossible, elle m'a donné l'ordre, il y a moins d'une demi-heure, de faire téléphoner au garage Jamet, à Nice, afin qu'on lui envoie une auto, car vous savez qu'elle n'en possède pas.

—En effet, approuva Gerbier.

—C'est même pour exécuter cette commission que je suis venu à la villa. Vous comprenez, j'avais le beau prétexte.

—Accompagnerez-vous Mme Tchermazoff? reprit Richardson.

—Oui, Madame qui a une grande confiance en moi et sait que je lui suis tout dévouée, m'a prévenu qu'elle comptait m'emmener, rectifia l'ancien marin. Au fond, je la crois rien moins que rassurée en songeant qu'il va lui falloir sortir de la tour d'Anflouss.

—Vraiment?

—Dame, je comprends un peu, fit l'ancien matelot.

—Ecoutez, intervint Marcel Gerbier, si Mme Tchermazoff peut me fermer sa porte, en revanche, rien ne m'empêche de me trouver sur la route de Nice à la même heure qu'elle et de prendre la même direction. Donc, soyez sans inquiétude, je vous suivrai de loin avec ma voiture, et si le mystérieux Boris se montre, il rencontrera à qui parler, c'est moi qui vous en réponds

—Parbleu! approuva Joachim.

Cependant, Richardson réfléchissait.

—Faisons mieux, prononça-t-il enfin, je vais téléphoner à mon ami le commissaire de police Brunot, afin de l'informer des derniers événements. Il en avertira le juge d'instruction et, si par hasard, Mme Tchermazoff, s'entêtait dans son incompréhensible silence, ce magistrat pourrait ainsi lui porter un coup droit à la faveur duquel la princesse, surprise, laissera peut-être échapper la vérité ou tout au moins, une part de celle-ci.

—Ma foi, c'est une idée, fit le jardinier tandis que Gerbier, mécontent, —il n'aurait su dire pourquoi—gardait un mutisme absolu.

Mais le médecin anglais ne parut pas remarquer cette abstention, et il continua:

—En outre, je prierai M. Brunot de m'envoyer ici un de ses plus fins inspecteurs avec une bonne voiture. A l'heure dite, nous devancerons vers la ville l'auto de la princesse. Mystère qui, encadrée de la sorte, n'aura rien à redouter de ses adversaires.

—Espérons-le du moins, soupira le chimiste.

Sur ce, les trois hommes se séparèrent.

Joachim rentra à la tour d'Anflouss, cependant que Gerbier et Richardson demeuraient à la villa.

En effet, le chimiste était trop préoccupé pour pouvoir travailler utilement.

De plus, la pensée que dans quelques heures Mme Tchermazoff serait publiquement convaincue d'avoir caché la vérité à la justice n'était pas sans l'inquiéter, non moins que la perspective de la promenade projetée.

Il avait beau se répéter que, grâce aux précautions prises, la belle Russe

serait à l'abri de tout attentat, il n'était pas tranquille.

La matinée s'écoula lentement pour les deux hommes.

De temps en temps, Mathieu le maître d'hôtel, venait s'informer s'ils ne désiraient rien.

Le brave homme, au fond, frétilait d'aise d'être mêlé à une affaire aussi obscure, lui, le passionné lecteur de tous les romans policiers, cela tout en l'effrayant un peu le flattait infiniment.

Sa femme, la cuisinière Marie, partageait ses sentiments, aussi est-il inutile de dire que le repas qu'elle servit aux gardes du corps de sa maîtresse fut un des meilleurs qu'elle eût jamais confectionnés.

Malheureusement, Richardson et Gerbier étaient trop préoccupés pour se montrer vraiment gastronomes et les chefs-d'oeuvre culinaires de la pauvre Marie furent engloutis comme s'ils fussent sortis de l'autre de quelque gargotier.

Alors que le déjeuner s'achevait, Mathieu introduisit l'inspecteur envoyé par le commissaire de Nice.

Ce jeune homme, nommé Terno, avait la physionomie intelligente, le coup d'oeil vif.

Il plut beaucoup à ses nouveaux compagnons qui, rapidement, le mirent au courant de la situation.

De son côté, il les informa qu'à la suite de la conversation téléphonique échangée entre Brunot et Richardson, le juge d'instruction M. Carrier, qui dirigeait l'enquête sur le cambriolage de la villa, avait été prévenu.

Il approuvait en tous points les dispositions prises par les amis de la princesse pour assurer sa sécurité durant le trajet de chez elle au palais de justice.

—M. Brunot avait un instant songé à échelonner des groupes d'agents sur le parcours, non seulement pour qu'il n'arrivât pas malheur au témoin, mais encore pour capturer son agresseur. Il a renoncé à ce projet craignant de donner l'alarme au malfaiteur par un déploiement inusité de précautions, acheva Ternon.

—Et il a parfaitement bien fait, se hâta d'approuver l'Anglais.

—Ah! un mot encore, M. Brunot va faire procéder à des recherches dans les documents, des archives de la police, aussi bien que dans ceux de la douane, en ce qui concerne le mystérieux passage découvert cette nuit par le jardinier Joachim, sous la tour d'Anflouss, ajouta l'agent.

—Et je pense qu'il aura pleinement raison.

Sur ce, la conversation tomba.

Cependant, les minutes s'écoulaient la voiture commandée par la princesse ne pouvait plus tarder.

Vers deux heures, elle arriva enfin et, pénétrant dans le jardin, elle vint se ranger devant la tour, juste au débouché du passage pratiqué dans le petit mur de clôture.

Dissimulés dans un massif, Ternon et ses compagnons assistèrent à la manoeuvre. Comme Marcel Gerbier émettait l'idée que le chauffeur chargé de piloter le véhicule pourrait bien être Boris, ou un de ses complices, l'inspecteur le rassura.

—Impossible, car le chauffeur appelé Bellini est un des indicateurs réguliers du service de M. Brunot, nous l'employons lorsqu'un individu, qui nous est signalé comme suspect, a la malencontreuse idée de louer une auto; ainsi, nous savons par le menu où il va et ce qu'il fait.

—Parfait alors.

Marcel se tut soudain, car là-bas, au seuil de la tour, une élégante silhouette féminine venait d'apparaître.

Mais ce fut à peine si le chimiste eut le temps de l'entrevoir, Mme Tchernmazoff d'un bond, s'était jetée à l'intérieur du véhicule. Joachim y prit place à sa suite et, tandis que Cécile retirait la planche servant à franchir le fossé, la limousine démarra lentement, virant pour gagner la sortie du jardin.

C'est ce qu'avaient escompté les policiers.

Se glissant rapidement de massif en massif, ils filèrent vers la grande route; la minute suivante, Ternon et Richardson sautaient dans leur voiture qui partit aussitôt vers la ville, cependant que Gerbier appuyant à gauche rejoignait son auto, que le brave Potier avait amenée jusque-là.

Quelques secondes plus tard, les trois voitures soulevant des nuages de poussière filaient rondement sur la route blanche.

Jusqu'à Nice, il en fut ainsi et aucun incident ne marqua cette randonnée.

Selon un plan arrêté d'avance, Gerbier et son chauffeur vinrent stationner non loin du palais, dont ils surveillèrent l'entrée principale pendant que le docteur Richardson et son compagnon se rendaient au commissariat afin de conférer avec M. Brunot.

Cependant, dans le cabinet du juge d'instruction, une scène dramatique se déroulait.

La princesse Tchernmazoff, suivie de Joachim, avait rapidement gravi l'escalier conduisant au Parquet. Là, laissant son compagnon dans le couloir, elle avait fait passer sa convocation au magistrat qui, aussitôt, avait donné l'ordre de l'introduire.

Ce juge d'instruction, M. Carrier, pouvait avoir la cinquantaine.

Grand, maigre, voûté, il portait la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, derrière ses lunettes à branches d'or, ses petits yeux gris étincelaient, inquiétants et fureteurs.

Pourtant, en dépit de ces apparences, M. Carrier était un fort brave homme.

Respectueux avant tout de la dignité de sa profession, il l'exerçait ainsi qu'un sacerdoce.

A ses yeux, le prévenu à moins de charges nettes et précises demeurait un innocent, et il ne se résolvait à le faire incarcérer, que lorsque la nécessité de cette mesure lui apparaissait comme absolue.

Cette loyauté avait valu au magistrat plus d'une mésaventure, nombre d'accusés ayant profité de cette mansuétude pour passer la frontière ou disparaître au bon moment.

La carrière du juge en avait été grandement compromise.

—C'est un incapable, disait-on de lui.

D'autres, plus indulgents, se bornaient à déclarer:

—Non, un timoré, ce qui en définitive revient presque au même.

Néanmoins, M. Carrier restait fidèle à ses principes, l'approbation de sa conscience le consolant de ses déboires.

Si on l'avait chargé d'instruire l'affaire Tchermazoff, c'est qu'au début, celle-ci se présentait sous les apparences du plus banal des cambriolages.

Quand la princesse entra, un peu pâle mais très calme en son élégant costume de serge sombre qui la faisait paraître plus élancée et plus blonde, le magistrat la salua courtois-

ement, puis lui ayant indiqué un siège, il procéda à la constatation de son identité.

La belle Slave répondit posément de sa voix pleine et chaude, à l'accent chantant.

—Voyons, madame, fit M. Carrier, contez-moi les événements dont votre villa fut le théâtre.

Nadia refit tranquillement la déposition déjà enregistrée par le commissaire de police Brunot.

—Ainsi, vous persistez à affirmer que votre femme de chambre s'est trompée et que vous ne connaissez point l'individu qu'elle dit vous avoir entendu nommé Boris?

—Mais certainement.

—Et depuis, vous n'avez pas revu cet homme.

Nullement.

Le visage de Mme Tchermazoff n'avait pas eu un frémissement, sa voix n'avait été altérée par aucune vibration. Sans le rapport écrit par M. Brunot à la suite de sa conversation téléphonique avec le docteur Richardson, rapport dans lequel se trouvait consignée l'attaque par le canot automobile et cette autre, tentée de nuit par le passage secret de la tour d'Anflouss, M. Carrier eut été entièrement convaincu de la parfaite sincérité du témoin.

Mais ce rapport existait, précis, accablant, et le magistrat qui l'avait sous les yeux était bien obligé d'en tenir compte.

—Alors, selon vous, madame, rien ne s'est passé d'alarmant durant ces dernières vingt-quatre heures? questionna-t-il.

Nadia devina le danger, ses yeux dorés battirent imperceptiblement; pourtant, elle ne modifia pas sa déposition.

—Je ne vous comprends point, monsieur, répliqua-t-elle paisiblement.

—Soit.

Et tout en enveloppant la belle jeune femme d'un regard aigu, le juge lui narra l'épisode nautique au cours duquel elle avait failli être précipitée à la mer.

—Qu'avez-vous à répondre?

—Rien.

—Vous niez les faits?

—Absolument.

—Réfléchissez-y, madame, ceci est un faux témoignage, et peut vous entraîner fort loin, appuya M. Carrier.

—Est-ce une menace? fit la princesse, presque dédaigneuse.

—Non, madame, un simple avertissement, mais je continue.

Cette fois, le magistrat conta comment le mystérieux Boris s'était glissé dans la chambre de Mme Tchermazoff.

Maintenant, celle-ci ne se donnait même plus la peine de nier, elle demeurait impassible, muette, indéchiffrable ainsi qu'un sphinx.

—Reconnaissez-vous l'exactitude de ces faits?

Elle haussa ses belles épaules.

—Je n'ai rien à vous dire, prononça-t-elle, croyez cette légende si bon vous semble ou telle autre qu'il vous plaira; pour moi, je me désintéresse de la question.

—Vous n'avez pas le droit, vous devez la vérité à la justice.

—Eh bien, que celle-ci la cherche sans moi, et trouve ce prétendu Boris, puisque selon elle, il existe. Comme j'estime que tel n'est pas mon rôle, souffrez que je ne vous seconde point.

—Et si je vous faisais arrêter?

—Pour quelle raison? Ai-je donc commis un crime quelconque.

—Nous sommes en guerre, madame, ne l'oubliez pas, et tout fait suspect, inexplicable, peut se rattacher de près ou de loin...

—Prétendriez-vous donc que je me sois livrée à l'espionnage, cela en restant chez moi et parce que j'ai été victime d'un vol? rétorqua la princesse. Vous affirmez qu'à deux reprises on a voulu m'assassiner et comme je ne suis point de votre avis, vous me feriez jeter en prison. Allons, monsieur, vous ne pensez pas sérieusement ce que vous dites?

Un indéfinissable sourire errait sur les lèvres rouges de Nadia tandis qu'elle parlait.

M. Carrier comprit que l'intimidation ne réussirait pas avec une pareille femme.

—Nous allons voir, fit-il simplement, changeant de tactique, faites entrer le jardinier Joachim, ajouta-t-il en se tournant vers son greffier.

La minute d'après, l'ancien canotier de l'amiral de Prémèsnil était introduit.

Le regard dont Mme Tchermazoff l'enveloppa ne renfermait aucune colère, aucun reproche, bien qu'il fût certain que sa conviction touchant l'indiscrétion commise par son serviteur fut nettement établie à cette heure.

Aux questions du juge, Joachim répondit en toute sincérité, refaisant point par point le récit que nous connaissons.

—Votre maîtresse nie les faits, se contenta de dire M. Carrier.

Joachim eut un geste d'impuissance.

—Cela ne me surprend guère, répliqua-t-il.

—Voyons, madame, vous avez entendu, qu'avez-vous à répondre?

—Je vous l'ai déjà dit, rien, laissa tomber Nadia d'un air las.

Et comme sur un signe de M. Carrier, le jardinier tentait d'insister.

— Mon ami, coupa-t-elle doucement, tenez-vous donc vraiment à me contrarier.

—Mais...

—Dites tout ce que vous voudrez, la chose pour moi importe peu et vous êtes parfaitement libre ; seulement j'entends que l'on me laisse jouir de la même liberté.

Ce fut en vain que, durant plus d'une heure, le magistrat avec une inlassable patience revint sur le sujet, retournant ses questions, les réponses de Joachim, les comparant à celles de la princesse et de Cécile, il ne put tirer autre réponse de la Slave.

De toute évidence, le parti de cette dernière était pris, elle ne parlerait pas, quoi qu'il pût arriver.

—C'est bien, madame, vous pouvez vous retirer, déclara enfin le juge vaincu par tant de ténacité, peut-être un jour regretterez-vous votre inexplicable silence!

—Je ne regrette jamais rien, car c'est totalement superflu, fit la princesse en se levant.

Et, suivie de l'ancien matelot, désolé, elle sortit sereine et mystérieuse, ainsi qu'elle était entrée.

—Une étrange femme, Gobert, fit pensivement M. Carrier en s'adressant à son greffier.

—Ah! certes, monsieur le juge.

—Si nous voulons connaître son secret, car de toute évidence elle en a un, il nous faut la laisser parfaitement libre de tous ses mouvements et la faire surveiller étroitement.

—J'avoue pour mon compte ne pas voir autre chose à tenter, riposta le scribe.

Durant le trajet du retour, Mme Tchernmazoff ne prononça pas une syllabe.

Et comme Joachim, assis en face d'elle sur la banquette de devant, tentait de justifier sa conduite.

—Chut, mon ami, ne parlons plus de cela, coupa-t-elle simplement en portant à ses lèvres l'ongle rose de son index.

Cela acheva de stupéfier le marin.

Décidément, il ne comprenait plus du tout!

Enfin, l'auto stoppa devant la tour d'Anflouss.

Cécile, en l'entendant arriver, était venue placer, en travers du fossé, la planche permettant de rentrer ; Mme Tchernmazoff, jetant un billet de banque au chauffeur, la franchit sans attendre que cet homme lui rendit la monnaie.

La seconde d'après, elle avait disparu à l'intérieur du sombre édifice.

—Vous pouvez vous vanter d'avoir là une patronne pas ordinaire, s'exclama le mécanicien ravi de l'aubaine, je n'en connais pas beaucoup comme elle!

—Et moi donc! riposta le jardinier avec un soupir qui voulait en dire long.

Vers le soir, profitant de ce que la princesse était toujours enfermée dans sa chambre, Joachim se rendit à la villa, espérant y rencontrer Marcel Gerbier et le docteur Richardson.

Mais il ne trouva que Mathieu et sa femme.

Le chimiste pas plus que l'Anglais ne s'y étaient présentés depuis le départ pour le palais de justice et le matelot se retira quelque peu déçu en refusant de répondre aux questions des deux domestiques qui auraient bien voulu savoir à quoi s'en tenir, touchant les incidents de l'interrogatoire.

CHAPITRE XI

Cependant, Marcel Gerbier et le docteur, chacun dans leur auto, avaient au retour comme à l'aller, escorté la voiture de la princesse.

L'ayant vue pénétrer dans la propriété et sûrs à présent que rien de fâcheux ne pouvait lui arriver, ils s'étaient rejoints sur la route afin d'attendre le chauffeur du véhicule loué par la belle Slave.

En effet, on s'en souvient peut-être, l'inspecteur Ternon leur avait dit que cet homme appartenait à la police.

Mais l'agent eut beau l'interroger, le mécanicien ne put rien lui apprendre d'intéressant.

Alors, on se sépara, Ternon restant à la villa, dont il devait surveiller les abords, tandis que ses compagnons reprenaient le chemin de Nice.

Mais l'agent, au lieu de s'enfermer à l'intérieur de la propriété, jugea préférable de s'installer derrière le haut talus bordant la route en cet endroit, pensant ainsi dominer la situation et mieux voir ceux qui, venant de la ville, pourraient s'approcher.

Néanmoins, il se fit remettre par Mathieu une clef ouvrant la petite porte de service, promettant de venir faire de fréquentes rondes aux alentours de la tour d'Anflouss, dès que la nuit serait tombée.

C'est pourquoi Joachim, lors de sa visite au maître d'hôtel, n'avait point rencontré l'inspecteur.

Pendant ce temps, Richardson et Gerbier exécutaient un plan établi d'un commun accord.

Le chimiste se rendrait près du juge d'instruction afin de connaître son sentiment sur toute l'affaire, tandis que Richardson rejoindrait le com-

missaire de police Brunot pour le prier d'organiser un très sérieux service de surveillance autour de la princesse Tchernmazoff.

En effet, il y avait gros à parier que le mystérieux Boris, loin de renoncer à la lutte, ne demeurerait pas sur de successifs échecs.

— Nous nous retrouverons pour dîner au restaurant Fabert, fit Marcel, le premier arrivé attendra l'autre...

— Entendu, répliqua l'Anglais.

M. Carrier comme toutes les autorités nicoises, connaissait le jeune chimiste, tout au moins de nom. De plus, il savait par les communications et les rapports de police quel intérêt celui-ci portait à la princesse; aussi, bien qu'il s'apprêtât à quitter son cabinet quand Marcel s'y présenta, le reçut-il immédiatement.

M. Carrier ne cacha pas à son visiteur quelle fâcheuse impression lui avait laissé l'interrogatoire de l'après-midi.

— Agissez donc ainsi que vous le commande votre conscience, monsieur le juge! répliqua Marcel avec accablement.

Sur ce, l'esprit torturé d'inquiétude, le jeune homme prenant congé, quitta le Palais.

Il allait être sept heures.

Par les rues du centre de la ville, grouillante de passants, Marcel gagna le restaurant Fabert.

Il marchait la tête basse, sans voir ceux qui le coudoyaient, se répétant sans cesse l'insoluble question:

— Pourquoi, mais pourquoi Nadia s'obstine-t-elle à garder le silence?...

Potier juché sur son siège, au volant, suivait de loin son maître, lequel lui avait fait signe de ne pas le perdre de vue.

Aussi, tandis que le chimiste prenant place devant une des petites tables de la terrasse extérieure, se faisait servir un porto en attendant l'arrivée du praticien anglais, l'artilleur rangea-t-il philosophiquement son véhicule contre le bord du trottoir.

Le temps s'écoula ainsi.

A dix heures, Richardson, n'étant toujours point arrivé, Gerbier, très inquiet, se rendait au commissariat central.

M. Brunot, à qui il avait fait passer sa carte, lui apprit que, depuis plus d'une heure, Richardson l'avait quitté annonçant son dessein de rejoindre quelqu'un au restaurant Fabert.

— Alors, c'est qu'il a découvert du nouveau tandis qu'il s'y rendait! s'exclama le chimiste en prenant vivement congé.

Pour lui, ce nouveau ne pouvait se produire qu'aux environs de la tour d'Anflouss; aussi donna-t-il l'ordre à Potier de l'y conduire et rondement.

Moins de vingt minutes plus tard, la voiture ronflante et trépidante stoppait à proximité de la grille de la villa, non loin de la petite porte de service.

Un homme qui, à cet instant, franchissait cette dernière s'approcha rapidement du véhicule.

C'était Ternon, l'inspecteur de police.

Brièvement, Gerbier l'interrogea.

Tout en ce coin était tranquille, l'agent n'avait point vu le docteur.

Alors, en désespoir de cause, ne sachant plus que penser, Marcel se résigna à donner l'ordre du retour.

Bientôt l'auto remontait les pentes conduisant au plateau de Vénasque, et faisait halte devant la porte percée dans la palissade ceinturant le plateau. En l'absence de Potier chargé d'en as-

surer la garde, c'était Vilain, l'ex-douanier, qui assumait ce soin.

Néanmoins, comme le chauffeur du chimiste possédait une clef ouvrant l'huis en question, il ne jugea pas à propos de déranger son collègue et il s'occupa lui-même de frayer un passage à son véhicule.

— Tiens, remarqua-t-il pourtant, alors que les battants refermés, il se hissait à nouveau sur son siège, les chiens n'aboient point. Vilain a dû les emmener faire une ronde à l'autre bout du parc, et ils ne m'ont point senti. Je parie qu'ils ne tarderont pas à rappliquer!

Tout en parlant de la sorte, l'excellent Potier avait remis son moteur en marche, les bâtiments de l'usine parurent bientôt se profilant sur le fond clair de la nuit, puis l'auto stoppa devant eux sans que la prédiction de Potier se réalisât; Marcel Gerbier mit lestement pied à terre et, sans mot dire, disparut dans le vestibule conduisant à son bureau.

— Alors, allons remiser la machine, ajouta Potier en haussant les épaules.

Soudain, comme il montait sur le marche-pied, un cri rauque, étouffé, retentit partant de l'intérieur des bâtiments, du côté où précisément Gerbier venait de disparaître.

— Tonnerre! qu'est-ce que c'est que ça? gronda le chauffeur en s'arrêtant tout net.

Et pris d'une vague inquiétude, il écoutait, cherchant à percevoir un autre bruit qui, en confirmant le premier, lui permit d'intervenir.

Mais maintenant le silence régnait de nouveau, un silence absolu, écrasant, qui parut terrifiant au brave soldat.

— Ma foi, tant pis, il faut que j'aille voir. Si le capitaine me secoue, eh

bien, ce ne sera pas la première fois, et je n'en mourrai pas!

Sur ce, plantant là sa machine, Potier s'élança dans le vestibule obscur.

Marcel n'avait pas pris la peine d'allumer l'électricité, le chemin lui était si familier qu'il circulait en ces lieux de nuit, comme de jour.

Le chauffeur, que ses fonctions de gardien de la porte d'entrée tenait le plus souvent éloigné de cette partie des bâtiments, n'avait pas cette longue habitude, aussi craignant de se heurter, alluma-t-il sa lampe électrique de poche.

Devant le bureau de Marcel Gerbier, il s'arrêta indécis, retenant sa respiration.

—On n'entend rien, murmura-t-il après avoir écouté, je vais frapper.

Déjà, il levait la main pour heurter le panneau, quand à sa grande stupeur, celui-ci tourna lentement sur ses gonds.

Instinctivement, Potier surpris, fit un pas en arrière.

A la même seconde, un éclair rouge raya les ténèbres, emplissant le bureau et une balle siffla, tout près de la tête du soldat.

—Diable! fit-il, est-ce que par hasard?... Mais non, triple idiot que je suis, ce n'est pas M. Gerbier qui me tire dessus, car il m'eût reconnu grâce à ma lampe!

Cette réflexion, Potier se l'était faite instantanément, le bruit de la détonation ne s'était pas encore éteint que le soldat, manoeuvrant le ressort de son appareil faisait l'obscurité complète.

En même temps, il changea à nouveau de place.

Bien lui en prit, car presque aussitôt, deux autres détonations retentirent, le plâtre recouvrant le mur vola

en éclats à l'endroit où le chauffeur se trouvait l'instant d'auparavant.

—Ah! tonnerre!

L'artilleur se tut tout net, une odeur infecte, impossible à confondre avec une autre pour ceux qui l'on sentie une fois, venait de frapper son odorat.

—Les gaz asphyxiants!... Comme au front!

Les cheveux du malheureux se hérissèrent sur son crâne, il venait de penser que si dans l'usine une pareille odeur était perceptible, c'est que les tubes métalliques contenant les gaz déjà fabriqués par Gerbier au cours de ses recherches étaient ouverts.

Mais qui avait fait cela?

—Eh parbleu! les gredins qui viennent de me saluer de si rude façon. Mais attends un peu, nous allons bien voir!

Ce disant, Potier rasant la muraille et marchant sur la pointe des pieds, s'éloigna rapidement gagnant l'intérieur des bâtiments.

Mais après quelques pas dans le couloir, ayant poussé une porte, il se trouva dans une annexe du laboratoire de Marcel Gerbier.

Vivement, ses mains tâtonnantes explorèrent une planche, cherchant quelque chose.

—Voilà, murmura-t-il enfin.

Ce que le soldat venait de trouver, c'était un masque contre les gaz.

En effet, la première pensée du brave garçon avait été pour son chef et pour ses camarades.

Tout à coup, un rayon de clarté blanche jaillit derrière lui, illuminant la chambre d'une lumière crue et brutale.

D'un bond, Potier se retourna et un cri de stupeur faillit lui échapper.

Debout, au seuil du laboratoire, la lampe électrique d'une main, le revolver de l'autre, un homme se tenait droit, immobile.

Une combinaison caoutchoutée le vêta de la tête aux pieds, couvrant ses mains, son visage.

D'épaisses lunettes, derrière lesquelles on voyait flamboyer ses prunelles, protégeaient ses yeux.

Avec un éclat de rire diabolique, l'homme levait son revolver, se disposant à faire feu de nouveau.

—Minute! mon gaillard, on n'expédie pas si vite un artilleur de mon modèle! gronda le chauffeur.

Ce disant, il se baissa vivement derrière une table.

A la même seconde, l'inconnu pressait la gâchette de son arme et la balle manquant son but s'en alla briser un bocal sur un rayon voisin.

—Atout! Atout et atout!

Chacune des exclamations préférées par le soldat marquaient un de ses gestes.

Il s'était redressé et, ne jugeant pas à propos de s'armer du revolver placé dans la poche de son pantalon, il avait empoigné un massif tabouret.

Il le brandit de sa main unique et à l'instant où le forban l'ajustait à nouveau, il lui asséna sur le bras un terrible coup de cette massue improvisée.

L'autre poussa un hurlement de douleur qui s'étouffa dans sa cagoule de caoutchouc et son bras retomba, inerte, lâchant le revolver.

D'un bond, Potier se rua vers lui, mais le misérable n'attendit pas son attaque.

Jugeant sans doute la partie perdue, il fit volte-face et, poursuivi par le chauffeur, revint vers l'entrée du couloir.

Là, force fut à Potier de s'arrêter.

Par la porte du cabinet de travail demeurée ouverte, les gaz lourdement, pesamment envahissaient l'usine et l'artilleur dut perdre une seconde à mettre son masque.

Lorsqu'il voulut se précipiter à la poursuite de son agresseur, celui-ci avait disparu gagnant la cour.

—Qu'il aille au diable! grogna le soldat, pour l'instant j'ai mieux à faire que de m'occuper de lui, mais si jamais nous nous retrouvons face à face!

Un terrible geste de menace acheva sa pensée.

En effet, si Potier voulait sauver Marcel Gerbier, il n'était que temps d'intervenir.

Aussi, résolument, pénétra-t-il dans le bureau du chimiste et posant sa lampe, il tourna l'un des commutateurs électriques.

Une nappe de clarté blanche, cependant fort atténuée par les gaz jaunâtres viciant l'atmosphère, inonda la pièce.

Et soudain Potier sursauta.

Deux corps gisaient à terre, de chaque côté de la grande table à dessin.

—Le major anglais ici! balbutia l'artilleur complètement ahuri par cet incident qu'il n'avait pas prévu.

D'après les propos échangés entre son chef et l'inspecteur Ternon, lorsque tous deux s'étaient rencontrés l'heure d'avant à la villa, le chauffeur avait compris que c'était le médecin que Gerbier avait si longuement attendu à Nice, à la terrasse du restaurant Fabert.

Alors, comment se faisait-il qu'il le retrouvât à l'usine du plateau de Vénasque?

Néanmoins, l'excellent garçon ne perdit pas un temps précieux à se po-

ser ces questions. Avant tout, il fallait soustraire les deux hommes à l'action délétère des gaz.

Prenant son chef sous les bras, Potier se hâta de le traîner au dehors.

Comme il sortait du bureau, de violentes explosions de moteur se firent entendre.

—Nom d'un chien! s'écria Potier, je reconnais le son de ma machine!

Et, déposant Marcel le long du mur du couloir, il s'élança au dehors.

Mais si grande diligence qu'eût fait le brave garçon, il arriva juste à temps pour voir son auto disparaître à l'extrémité de l'avenue conduisant à la porte de l'enceinte.

Le bandit auquel il avait eu affaire, comprenant sans doute que la partie était perdue, s'enfuyait en emmenant le véhicule qu'il avait trouvé abandonné devant l'usine.

Le premier mouvement de l'artilleur fut de se mettre à sa poursuite, puis après avoir fait quelques pas en courant, il pivota sur ses talons en grommelant:

—Tout de même, je ne vais pas faire la course avec mon auto, tandis que le pauvre docteur Richardson est là, en train de passer l'arme à gauche!

Et, sans plus hésiter, il se replongea dans le brouillard asphyxiant.

L'instant d'après, le chimiste et le médecin, se trouvaient au grand air.

Ce fut le chimiste qui, le premier, revint à la vie.

Son étonnement fut grand en apercevant Richardson allongé sur le sol, non loin de lui.

Tendant la main à Potier, Marcel le remercia chaudement.

—Mais comment se nomme le bandit à qui nous avons eu affaire? interrompit l'artilleur, autant pour sa-

tisfaire sa curiosité que pour détourner l'attention de son chef.

—Ma foi, je l'ignore, car je l'ai à peine entrevu au milieu des ténèbres! Je venais de pousser la porte de mon bureau, lorsque je me suis senti empoigné au cou. En même temps, l'odeur caractéristique des gaz frappait mes narines... Je suis tombé comme foudroyé; dans ces conditions, il m'est bien difficile de mettre un nom sur le visage de mon adversaire, visage qu'au reste, je le répète, je n'ai point vu...

—Eh bien, je puis vous renseigner, moi, fit soudain une voix grave, il s'appelle Boris.

Marcel et Pothier se retournèrent.

Le docteur Richardson, à demi redressé sur son coude, était là qui les considérait du regard aigu de ses prunelles grises.

—Que dites-vous? s'exclama Marcel avec un frémissement de colère.

—Que votre ennemi est celui de la princesse Tchernmazoff, qu'il s'appelle Boris, articula froidement l'Anglais.

—Comment le savez-vous? s'écria Potier, sans songer à ce que sa question pouvait avoir d'inconvenant.

—C'est ce que je me proposais de conter à ton maître, mon garçon, fit paisiblement Richardson.

Et tandis que l'artilleur, comprenant la leçon, baissait le nez, le médecin poursuivit:

—C'est à cause de lui, cher monsieur Gerbier que j'ai manqué votre rendez-vous, chez Fabert.

—Vraiment?

—Oui, je me mettais en devoir de vous rejoindre et déjà je débouchais sur la place où donne le restaurant, quand tout à coup la vue d'un individu qui, dissimulé dans l'angle d'un

mur vous considérait avec attention, éveilla ma curiosité.

—Au lieu de marcher droit à vous, je fis un crochet à gauche et allais m'embusquer vis-à-vis du personnage en question, sans toutefois attirer son regard.

Je pus examiner à mon aise; bientôt, un fait s'imposa à moi; le signallement de cet homme correspondait parfaitement à celui fourni par la camériste Cécile et le jardinier Joachim!

—Diable, et pourquoi ne le fîtes-vous pas arrêter séance tenante?

—D'abord parce que c'est là une mesure par trop ridicule et que l'on ne doit pas employer envers un malfaiteur de cette envergure que lorsqu'on en a pénétré tous les secrets; ensuite parce que je n'en eus pas le loisir...

—Ah! bah!

—Certes, car je vis tout à coup notre homme quitter son observatoire et se jeter dans une ruelle voisine. L'ayant suivi de loin, je constatai qu'il entraînait dans un bar à matelots. Il n'y resta pourtant que quelques minutes et en hâte gagna la jetée-promenade, où il sauta dans une auto place.

—Il venait ici.

—Tout juste, riposta le docteur, il va sans dire que je m'étais accroché derrière sa voiture, bien décidé à tout tenter pour savoir enfin qui il était et où il allait! Jugez de ma stupeur quand je constatai que nous nous dirigeons sur Vénasque. Bientôt, nous faisons halte au bas du coteau et, Boris ayant soldé le chauffeur qu'il renvoyait, nous gravîmes l'un derrière l'autre, le sentier d'accès conduisant au plateau.

—Sans doute, le bandit avait-il longuement étudié les points faibles de

la position car, après avoir obliqué à droite, il vint sauter les fils de fer de protection juste à un endroit où il existe un léger espace entre ceux-ci et le pied de la palissade, ensuite il escalada ce dernier obstacle.

—Une seconde, il demeura là, perché comme en plein ciel, se découpant sur le fond clair de la nuit...

—Ah! si j'avais été là avec mon mousquetaire! grogna Potier avec un geste éloquent.

—Soudain, poursuivait le docteur, de formidables aboiements retentirent et les chiens de garde vinrent bondir sous les pieds même du bandit. Malgré la distance, je percevais nettement le bruit que faisaient leurs griffes égratignant le bois lorsqu'ils retombaient.

—Les bonnes bêtes, fit Marcel, et comment s'en débarrassa-t-il?

—Simplement en leur jetant un noeud coulant, grâce auquel il les enleva par le cou, l'un après l'autre, pour les jeter à demi étranglés et suffocants, de l'autre côté de la palissade. A ce propos, les pauvres dogues faillirent me faire découvrir au fond du fourré, où je me tenais tapi. En effet, m'ayant éventé, ils se précipitèrent vers moi en grondant de menaçante façon. Heureusement, Boris, à cette seconde, venait de sauter dans l'enclos; évitant par un crochet l'attaque des dogues, je franchis à mon tour le réseau de fils de fer et m'étais hissé au sommet de la palissade, je jetai un regard sur le plateau.

—Là-bas, un homme accourait aussi vite que sa jambe de bois le lui permettait, c'était Laroche, l'ancien zouave, que les aboiements des chiens avaient sans doute attiré.

—Tout à coup, lorsque le malheureux garçon longeait un bouquet d'ar-

bres, je vis Boris surgir derrière lui et, avant que le soldat ait pu se mettre sur la défensive, il recevait sur la nuque un furieux coup de casse-tête qui le renversa inanimé...

—Et vous ne l'avez pas secouru? fit Potier d'un ton de reproche, vrai, monsieur Richardson, je vous croyais plus crâne...

—Je n'en avais pas eu le temps, riposta l'Anglais, sans paraître se formaliser, pourtant je sautai dans l'enceinte et me portai rapidement vers le boqueteau en question.

“Quand j'y arrivai, Boris s'éloignait à grands pas, filant vers l'usine. Larcher était toujours là, inerte, assommé comme un boeuf à l'abattoir.

“M'étant assuré qu'il n'avait rien de sérieusement détérioré, je le tirais de côté, derrière un buisson, de façon à ce que Boris ne le retrouve pas du premier coup, puis je me mis à la recherche du bandit.

“Profitant de quelques minutes perdues par moi près du zouave, Boris avait gagné l'usine; je le vis qui y pénétrait.

—Mais que voulait-il donc? s'écria Marcel.

—Quoi, vous ne devinez point?

—Certes!

—Et les formules de ces gaz asphyxiants découverts par vous et qui, dit-on, dans les milieux bien informés, sont plus puissants que ceux employés par les boches.

Marcel eut un sursaut de stupeur auque s'associa Potier.

—Quoi, vous supposez!

—Je ne suppose pas, j'affirme! Trouvez un autre motif si vous le pouvez à ce qui s'est passé ici, ce soir.

—C'est vrai, murmura l'artilleur.

Quant à Gerbier, il demeurait silencieux, atterré.

—Mais alors, fit-il enfin et comme se parlant à lui-même, si Boris est un espion.

Il se tut, n'osant sans doute point formuler sa pensée tout entière.

En effet, quel intérêt était capable de lier la princesse Tchernmazoff à un semblable misérable.

On ne couvre point un bandit, on aide à son arrestation.

A moins que!...

Et Gerbier se taisait, ne voulant pas conclure.

Une telle expression de détresse se lisait sur son mâle visage, que Richardson en eut pitié. Lui prenant la main, il la serra avec force sans prononcer une seule parole qui eût pu affaiblir ce que ce geste d'amitié viril comportait de réconfortant.

CHAPITRE XII

Le lendemain du jour où ces étranges événements avaient eu lieu, Gerbier et Richardson, complètement remis de leur indisposition, quittaient Vénasque dans une auto de louage mandée à Nice par téléphone.

Naturellement le chauffeur qui avait amené le véhicule avait été renvoyé, et c'était le brave Potier qui était au volant.

Quant à l'usine où Boris n'avait causé que peu de dégâts, elle avait été laissée sous la garde de Larcher et du douanier Vilain.

En effet, celui-ci était rentré au milieu de la nuit, ayant vainement attendu “Au Bon Matelot”, un bar de la ville, son maître, lequel n'était pas venu, cela pour l'excellente raison que le chimiste ne lui avait jamais donné rendez-vous en ce lieu.

C'était Boris qui, voyant Marcel immobilisé à la terrasse du restaurant

Fabert, avait téléphoné au douanier de venir le rejoindre au bar.

Bientôt leur voiture arriva devant la villa et fit halte.

Au bruit, l'inspecteur Ternon probablement au courant de ce qui se préparait, sortit pour reconnaître les nouveaux venus.

—Quoi de nouveau? interrogea le docteur en mettant pied à terre.

—Rien, si ce n'est que M. Gerbier est venu tout à l'heure...

—M. Gerbier?...

—Oui, il s'est enfoncé dans les allées du jardin...

—Ah ça! mon ami, vous êtes fou ou ivre! coupa le chimiste en se montrant à son tour.

L'inspecteur demeura bouche bée.

Et comme Marcel s'app préparait à le tancer d'importance, pour cette inconcevable distraction, Richardson intervint:

—Laissez, mon cher, laissez!... Voyons, mon brave Ternon, vous n'avez pas rêvé, j'en suis sûr, c'est bien M. Gerbier que vous avez vu tout à l'heure?

—Monsieur, je l'aurais juré la tête sur le billot. Il portait le même costume qu'hier, vous savez un complet bleu avec une petite rayure blanche et il pilotait son auto...

—Comment, vous avez vu l'auto! s'écrièrent ensemble Gerbier et Potier.

—Mais oui!

Les deux hommes échangèrent un regard de commisération, évidemment le pauvre Ternon perdait l'esprit complètement.

A cet instant, Mathieu, le maître d'hôtel de Mme Tchernmazoff, se montra au seuil du perron. A la vue du chimiste, il donna également les signes de la plus évidente stupeur.

—N'est-ce pas que toi aussi tu as aperçu M. Gerbier ce matin? fit brièvement l'Anglais.

—Certes, je l'ai salué alors qu'il tournait l'angle de la cour dans son auto...

—Encore! gronda Marcel que ce quiproquo exaspérait.

—Dame, Monsieur, votre voiture est là-bas, au bout de l'allée, vous pouvez la voir d'ici, moi je vous croyais entré dans la tour...

Mais le loquace Mathieu aurait pu continuer longtemps sur ce ton, personne ne l'écoutait plus, tous avaient couru vers l'endroit qu'il indiquait.

En effet, au beau milieu d'une allée, la voiture volée à Vénasque durant la nuit, stationnait; nul ne se trouvait à l'intérieur.

—Enfin, docteur, me direz-vous ce que cela signifie? demanda Gerbier en se tournant vers Richardson.

Mais le docteur n'était plus là et Marcel l'aperçut qui courait avec l'agilité d'un tout jeune homme vers le fossé isolant la tour d'Anflouss.

Quelque peu stupéfait; il le suivit en hâte en compagnie de Ternon et de Potier.

Cependant, Richardson avait atteint le revers du fossé et de là interpellait Joachim qui, le voyant accourir, venait tranquillement vers la porte pratiquée dans la brèche, un malicieux sourire aux lèvres.

—Mais venez donc vite mettre la planche, malheureux! lui jeta le médecin d'une voix assourdie.

Le ton du docteur était tel que le jardinier sursauta.

—On dirait que Monsieur a des mauvaises nouvelles; moi qui en avais d'excellentes à lui annoncer...

—La planche, la planche! coupa l'Anglais, d'une voix impérative.

—Par le diable cet homme est enragé, ma parole! grommela Joachim en se hâtant d'obéir

Mais à peine la passerelle fut-elle établie que Richardson la franchissant; d'un bond, l'empoigna rudement par le bras.

—Tu as introduit dans la tour, près de ta maîtresse, M. Gerbier ? questionna-t-il.

—Oui, il m'a expliqué que mieux valait qu'il vit Madame, ils ont été trop amis pour ne pas s'entendre une fois qu'ils seront en face l'un de l'autre; ça m'a paru bien pensé et j'ai fait ce qu'il a voulu. Au reste, il n'y a pas à le regretter, car depuis cinq minutes que M. Gerbier est brusquement entré dans la chambre de Madame on n'a pas entendu le moindre éclat de voix.

L'ancien matelot s'interrompit soudain, car il venait d'apercevoir le chimiste qui franchissait la passerelle, précédant Mathieu et Ternon.

—Ah! mais, balbutia-t-il en se frottant les yeux, j'aurais donc le cauchemar tout éveillé?...

Richardson l'avait lâché et s'était élancé vers la tour dont il poussa la grosse porte en murmurant:

—Cinq minutes!... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

Gécile qu'il croisa dans le vestibule eut tout juste le temps de se ranger pour ne pas être renversée; maintenant, le docteur arrivait à la chambre de la princesse.

Un instant, il prêta l'oreille puis, rudement, sans frapper, il manoeuvra le bouton et entra.

Derrière lui, tous les autres comme attirés par une force supérieure se massaient devant le seuil pressentant que quelque chose d'extraordinaire allait se passer.

Et soudain l'Anglais jeta un cri de triomphe auquel répondit une sauvage exclamation de rage.

—Ah! je te tiens!...

Là, sur son lit, la princesse Tcher-mazoff gisait presque évanouie, se débattant faiblement contre un homme qui, l'ayant renversée, s'efforçait de l'étrangler.

La lutte avait dû être désespérée quoique silencieuse, car les draps endentellés, le couvre-pied de soie, étaient déchirés, arrachés.

Comme le médecin se ruait vers la couche, l'homme se retourna mâchant un blasphème.

Tous étouffèrent un cri.

Grâce à un habile maquillage, cet individu de loin, il est vrai, pouvait passer pour le chimiste.

De près, il n'en allait plus de même: l'inconnu apparaissait comme une caricature de celui qu'il avait voulu imiter.

Lâchant sa victime pantelante, il tira un revolver et résolument fit face à Richardson qui arrivait sur lui.

—On ne m'a pas comme cela! grinça-t-il d'une voix rauque, je...

Il ne put achever, le docteur empoignant sans ralentir son élan, un lourd tabouret de pied en chêne massif venait de le lui envoyer à la tête, au moment précis où il levait son revolver pour faire feu.

Jetant une plainte sourde, le misérable s'abattit à la renverse le front fendu et sa balle alla se perdre dans le plafond.

—Ternon, Potier, occupez-vous de lui, vous m'en répondez! cria l'Anglais en bondissant vers le lit.

Au chevet, il se rencontra avec Marcel Gerbier, le chimiste était d'une pâleur de mort.

Voyez, fit-il en montrant le cou blanc de la princesse, voyez, il était en train de l'étrangler.

En effet, un mince lacet de soie s'apercevait, traçant sur la chair fine et délicate, un sillon violâtre.

Savamment, avec des raffinements de cruauté, l'inconnu graduait l'agonie de la malheureuse femme selon la méthode chère aux Orientaux en pareil cas!

D'un coup de canif, Richardson eut tôt fait de trancher le lien de mort; alors un soupir profond s'exhala des lèvres blémies de Nadia.

Dans un suprême effort, elle saisit la main de Marcel Gerbier, puis la pressant convulsivement une dernière fois, elle ferma les yeux et perdit connaissance.

—Elle est morte! cria le jeune homme désespéré, nous sommes arrivés trop tard!...

—Rassurez-vous, mon cher, il n'en est rien, interrompit l'Anglais, Mme Tchernmazoff n'est qu'évanouie.

En apercevant Cécile la camériste qui, debout derrière le groupe des hommes, contemplait le prisonnier étendu à terre d'un regard plein d'épouvante.

—C'est lui, n'est-ce pas, mon enfant? fit-il.

La femme de chambre ne répondit que par un hachement de tête, affirmatif, mais Joachim qui aidait Ternon à relever le misérable fut plus explicite.

—Parbleu, oui, c'est bien ce salané Boris, je le reconnais à présent que sa perruque est tombée ainsi que sa fausse barbe. Et moi qui l'avais pris pour M. Gerbier!...

En effet, à présent aucune confusion n'était possible et Boris apparaissait bien tel que le jardinier et la

femme de chambre l'avaient portraituré dans leurs différentes dépositions, c'est-à-dire comme un homme de haute taille, grand, mince, élégant, suprêmement distingué avec des cheveux blonds et des yeux clairs au regard froid ainsi qu'une lame d'acier.

Potier venait de lui bander avec son mouchoir son front qui saignait abondamment et il restait là, sombre, dédaigneux, un sourire amer d'une souveraine insolence crispant sa lèvre fine.

Et comme la princesse sous les soins empressés de Cécile reprenait connaissance, il dit toisant Richardson des pieds à la tête:

—Oui, c'est bien moi le prince Boris Dorinsky; chère amie, poursuivit-il en s'adressant à Nadia, je pense que vous viendrez me voir passer en conseil de guerre, ce sera d'une bonne petite sœur et puis cela ne se voit pas tous les jours!...

Marcel Gerbier tressaillit.

La prisonnier était le prince Dorinsky, le propre frère de Mme Tchernmazoff!

Ah! il comprenait à présent le silence que celle-ci avait obstinément gardé!

Si elle avait rigoureusement, impitoyablement fermé sa porte à tous, c'était parce qu'elle redoutait les questions, les instances de ses amis.

Comme elle avait dû souffrir!...

Il était désespéré d'avoir un instant douté d'elle, de sa loyauté, de son innocence.

Et comme à ce moment, elle levait vers lui ses grands yeux bleus où perlaient des larmes, il s'inclina très bas et, portant sa petite main à ses lèvres en un mouvement plein de respect, en murmurant:

—Madame, me pardonneriez-vous jamais?...

—Oui, fit-elle dans un souffle à peine perceptible, je vous pardonne, mon cher, mon meilleur ami!...

Deux mois plus tard par un matin froid et humide, le prince Boris reconnu coupable de s'être livré à l'espionnage pour le compte de l'Allemagne et condamné à mort par le conseil de guerre, tombait sous les balles d'un peloton d'exécution.

Jusqu'au bout, il conserva son air calme et impertinent de grand seigneur que rien ne saurait atteindre.

L'enquête avait révélé dans ses moindres détails ce qu'avait été la vie du prince, qui de chute en chute avait roulé au crime.

Joueur et sans scrupules, Boris Dorinsky après une jeunesse orageuse avait dû quitter l'armée russe, sur l'ordre formel du tsar, à la suite d'une affaire ressemblant fort à un abus de confiance.

Depuis lors, ayant dissipé entièrement sa fortune, il vivait des subsides que la crainte d'un irrémédiable scandale arrachait toujours aux siens.

Il y avait longtemps que Madame Tchernmazoff n'avait eu de ses nouvelles, quand au début de ce récit, elle s'était trouvée face à face avec son frère, tranquillement installé dans sa chambre.

Cyniquement, Boris lui avait exposé qu'entré au service de l'Allemagne, il avait pour mission de s'emparer des formules découvertes par Marcel Gerbier. Ayant appris quelle intimité existait entre Nadia et le chimiste, il était venu sommer celle-ci de lui prêter son concours, ce à quoi la princesse s'était refusée avec indignation.

De là, les menaces que le misérable lui avait prodiguées!

Même il avait poussé l'audace jusqu'à lui donner vingt-quatre heures pour réfléchir, l'avertissant que ce délai une fois expiré, il la traiterait sans pitié comme sa plus mortelle ennemie.

Ne voulant à aucun prix dévoiler la honte d'un des siens, Nadia s'était bornée à prévenir par une dépêche, Gerbier de bien se garder, puis elle s'était claustrée dans la tour d'Anflouss.

On a vu que cette précaution dernière n'avait pas empêché le bandit d'attenter à sa vie à deux reprises!

Désespérant d'obtenir le concours de sa soeur, le prince avait en fin de compte tenté d'agir seul. De là son expédition à Vénasque, expédition que l'intervention de Richardson et surtout de Potier avait fait piteusement échouer.

C'est à la suite de ces événements que le forban exaspéré, hors de lui, avait résolu de se venger de sa soeur.

C'était elle qu'il rendait responsable de son échec.

Depuis longtemps, il s'efforçait de se faire la tête de Marcel Gerbier, d'imiter son allure, il avait pensé que de cette façon, rien ne lui serait plus facile de pénétrer jusqu'à la princesse, grâce aux trop bonnes intentions des domestiques.

Quant au passage secret existant sous la tour d'Anflouss on put établir que c'était le propriétaire précédent qui l'avait fait creuser.

Cet homme, d'origine espagnole, avait été longtemps soupçonné de se livrer à la contrebande, mais jamais, en dépit de toute leur vigilance, les douaniers de la côte n'avaient pu le prendre en flagrant délit, et il avait quitté le pays, sans que son secret fût éventé.

Il est fort probable que de plus, il appartenait à la section d'espionnage que dans le temps de paix les Allemands entretenaient à grands frais, sur notre territoire, et c'est ce qui explique que Boris ait eu connaissance du souterrain.

Tel était le douloureux secret qui, durant des semaines, tint closes les lèvres de Nadia, Tchermazoff, la princesse Mystère.

Maintenant, à la villa des "Myosotis", elle goûte un bonheur exquis et rare, car tous deux vivent le cher roman de leur amour qu'ébauchèrent leurs aveux en un soir tiède et parfumé.

Ils pensent souvent au bon Richard, son, lequel est reparti depuis longtemps et au souvenir des dangers dont cet ami les sauva; ils se serrent l'un contre l'autre, échangeant des baisers où passent leurs âmes unies pour toujours.

FIN

*Dans notre prochain numéro nous
publierons*

Un ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

LE BAISER MORTEL

par

PAUL DE GARROS

Retenez d'avance votre prochain numéro.

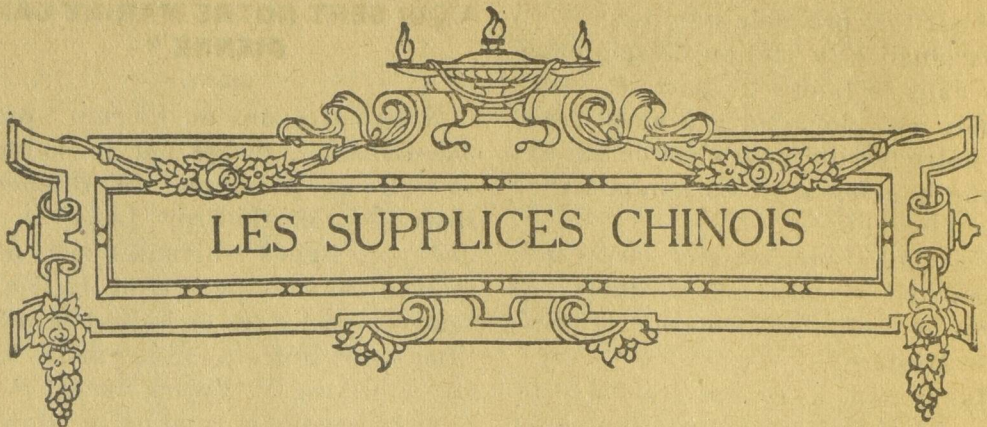
A QUI SERT NOTRE MARINE CANADIENNE ?

Nous extrayons du journal "Belgique-Canada", dirigé par le commissaire de la province de Québec à Bruxelles, M. Godfroy Langlois, les quelques lignes suivantes sur notre marine canadienne. Qu'on les lise attentivement; elles en valent la peine: "Dans une lettre publiée par le "Citizen" d'Ottawa, M. Ewart, avocat et publiciste canadien, qualifie de stupides les deux assertions que le Canada a quelque dette de gratitude pour une protection ancienne de marine britannique et que, sans la marine britannique, le Canada aurait été et serait en danger d'être conquis par des maraudeurs de quelque part." Il conclut par ces mots: "Il est non seulement vrai que l'existence de la marine britannique n'implique de la part du Canada aucune cause de gratitude, mais il est encore vrai que: Aucun soldat ou marin britannique n'a jamais combattu dans une querelle canadienne; toutes les guerres où le Canada a été engagé ont été dues à ses liens avec l'Angleterre—la guerre de l'Indépendance américaine, la guerre de 1812-1814, la guerre de Crimée, la guerre du Soudan, la guerre des Boers, la dernière grande guerre."

—o—

LES FEMMES AVOCATS

Le gouvernement belge a récemment fait promulguer au "Moniteur" la loi récemment adoptée par les Chambres belges, permettant aux femmes munies d'un diplôme de prêter le serment d'avocat et d'exercer cette profession. Encore une victoire féministe!



LES SUPPLICES CHINOIS

Les Chinois sont des artistes en cruauté. — L'Europe, à ses âges les plus barbares, n'a jamais mis pareil raffinement dans ses tortures. — Les différents supplices chinois. — Les instruments dont on se sert.

Nous avons quelque peu parlé de supplices à nos lecteurs, depuis deux mois, nous contentant, pour procéder graduellement, de ne citer que les supplices usités en Europe jusqu'à la Révolution française qui les abolit, en France, du moins. Mais la Chine est le vrai Jardin des Supplices, pour nous servir du titre odieux d'un tristement célèbre roman français. Les Chinois sont des artistes en cruauté. Ils savent donner la mort et prolonger l'agonie avec un raffinement épouvantable et quelles combinaisons savantes et graduées de douleurs et d'angoisses!

Les principaux instruments de torture sont: la Cangue, la Cage, les Ceps, les Chaînes, la Bastonnade, le Lit de torture, la Machine à couper en deux, le Rotin, les Cordes, le Supplice des Cent plaies et autres.

La Cangue est *La Cangue* (fig. 1) une sorte d'échelle dont les lourds montants en bois sont réunis à leurs extrémités par des planchettes. Au

milieu, deux échelons sont espacés de manière à permettre l'introduction de la tête. L'échelle est posée sur les épaules du patient, et emprisonné son cou. Le supplicié ne peut lui-même porter à la bouche les aliments dont il a besoin, il souffre atrocement quand il est couché; il doit néanmoins gar-



Fig. 1. — *La Cangue.*

der jour et nuit, et pendant des mois, cet instrument de supplice.

Un autre genre de cangue se compose de deux planches larges et très épaisses échancrées au milieu, et sur lesquelles on inscrit le nom et le délit du patient.

La chaîne a trois branches: la première enserrme le cou par un anneau assez large, les

deux autres sont fixées au bas des jambes, par des anneaux plus petits. Elle pèse de dix-huit à vingt-cinq livres. Si elle est trop longue, il faut la tenir à la main pour marcher. Si elle est trop courte, on doit se tenir constamment courbé.

La Cage.

La cage est une grande boîte carrée, dont le dessus est percé d'un trou assez large pour y laisser passer le cou du patient qui reste ainsi suspendu, souffrant les tourments d'une strangulation lente. La cage est en effet trop haute pour qu'il puisse poser les pieds par terre. Le père Chapdelaine, des Missions étrangères, fut condamné au supplice de la cage.

La Décapitation.

Le sabre, le couteau, le coutelas sont les instruments ordinaires de la décapitation.

Les têtes des décapités sont parfois placées dans des cages, sortes de coffres ou grandes boîtes rectangulaires.

Le patient a les mains et les pieds emprisonnés dans deux planches échancrées à cet effet et ne peut faire aucun mouvement.

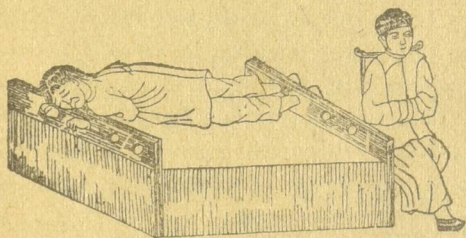


Fig. 2. — Le lit de torture.

On l'y laisse pendant des semaines entières.

La machine à couper en deux. (fig. 3)

Cet horrible supplice n'a pas besoin de description.

Qu'on regarde seulement une seconde notre vignette qui



Fig. 3. — Patient coupé en deux au moyen d'une machine spéciale.

représente un patient coupé en deux au moyen d'une machine spéciale.

La Bastonnade.

Elle s'administre avec un bambou. Le patient est étendu la face contre terre, un des bourreaux frappe sur les reins le nombre de coups ordonné par le mandarin.

Le Rotin.

Le rotin est une verge flexible dont l'extrémité est garnie de plomb. On fait coucher parfois plusieurs condamnés face contre terre; on attache les pieds des uns aux mains des autres, de telle sorte que les coups donnés aux premiers impriment à tous un tressaillement très douloureux.

Les Cordes.

Les cordes servent à la strangulation. C'est-à-dire qu'on s'en sert pour étouffer le patient comme on le ferait d'un petit chat.

Le Supplice des Cent plaies.

Le père Marchand subit en Chine le supplice des cent plaies, le plus horrible, sans contredit. Le patient est attaché à un poteau. Trois ou quatre bourreaux sont là, armés de couteaux, de pinces, de crochets. Ils taillent, ils arrachent çà et là cent grands lambeaux de chair sur le corps du malheureux qui a déjà été entaillé au moyen de fers rougies au feu. Ils ont bien soin de n'attaquer aucun organe essentiel, de ne couper aucune grosse veine, afin que le supplice dure plus longtemps. Devant, à genoux, le dernier bourreau attend la fin de l'horrible torture, qui dure parfois des heures pour couper la tête au condamné.

Ce sont deux pièces de bois échan-
Ceps ou entraves (f.4) crées, fixées en terre ou attachées à un poteau et qui enferment dans leur échancre les pieds



Fig. 4. — Les Ceps.

au-dessus de la cheville, quelquefois les ceps se continuent avec la chaîne.

Autres supplices.

Elle serait longue la liste des supplices qu'ont inventés les chinois. Des 233 étrangers massacrés en 1901, lors de l'insurrection des Boxers, combien furent tor-

turés pendant des journées entières, sous les yeux d'une foule cynique et féroce, combien implorèrent comme une délivrance la mort, si lente à venir!

Le correspondant du "Temps", de Paris, a recueilli de témoins oculaires des détails sur les tortures infligées à quelques-uns des Européens faits prisonniers.

Deux missionnaires, Mgr Fantossati et le père Joseph, sont capturés, dépouillés de leurs vêtements, frappés. Ensuite on les jette à terre, on les cloue au sol au moyen d'un épieu qui leur traverse le ventre. "Pendant cinq heures, ils restèrent là, vivants quand même 5 heures priant, s'encourageant au martyre! Bientôt ils ne purent plus se voir, on leur arracha les yeux; ils ne purent plus s'entendre, on leur perça les oreilles. Et ils vécurent encore! Chair encore frissonnante dans une mare de sang..."

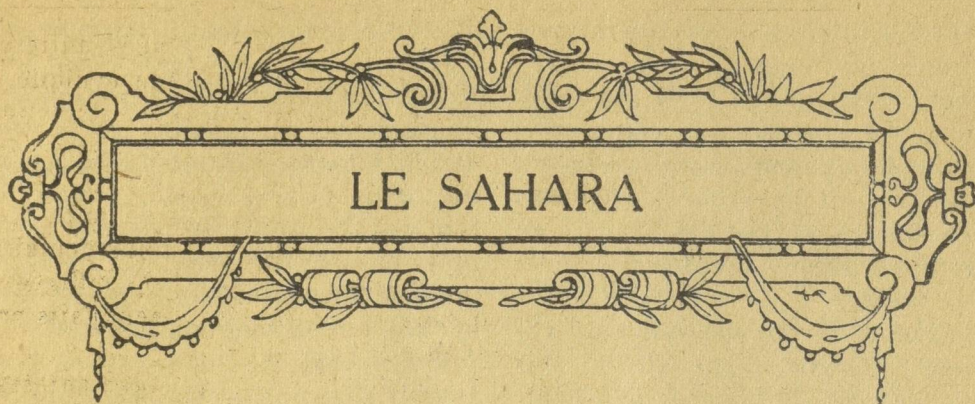
Enfin, le soir venu, enfin morts, les bourreaux leur attachèrent une corde au cou et les traînèrent jusqu'à Yangling-Miao.

Les deux cadavres furent placés dans la même fosse, on y mit le feu et, le lendemain, les cendres étaient jetées à la rivière.

Il y aurait encore plusieurs autres histoires rouges à raconter. Entre autres celle de cette malheureuse famille Kay: la mère vidée de ses entrailles, la petite fille fendue en deux, des reins à la nuque, et le père forcé d'assister à la scène dans un fauteuil d'honneur prêté, pour la circonstance, par un mandarin facétieux.

— o —

L'amour ressemble à un excellent plat, c'est très bon, mais il ne faut pas en abuser de crainte d'indigestion.



Tout ce qui intéresse l'Afrique ne peut être indifférent à nos lecteurs. Nous croyons donc leur être agréable en relatant le passage suivant du voyage accompli par le docteur Oscar Lenz :

Le Sahara, que les Arabes nomment le pays de la Soif, forme un plateau de trois cents mètres environ d'altitude. Nulle part ne se trouve cette dépression au-dessous du niveau de l'Océan que certains géographes signalaient sur les cartes. La partie la plus basse qu'ait rencontrée le Dr Lenz se trouve dans la région d'El Dschuf et est à cent cinquante mètres au-dessus du niveau de l'Atlantique. L'aspect du Sahara est également varié. Aux rochers succèdent les plaines de sable, çà et là des oasis couvertes d'alfas, des nappes stagnantes ou peu profondes, que l'on peut capter bien facilement; les fossiles d'eau douce que l'on rencontre en plusieurs points montrent que le Sahara n'est pas, comme on l'a dit, le fond d'une mer desséchée.

La température n'est pas si chaude qu'on veut bien le dire; au mois de juillet, le thermomètre marquait seulement 95 degrés. Dans les Aregs, il s'élève quelquefois à 120 degrés, mais c'est une chaleur exceptionnelle. Dans

le nord du Sahara souffle, surtout la nuit, un vent du nord-ouest relativement froid. Partout ailleurs, l'harmattan, le simoun brûle tout de son souffle empesté. En somme, le Sahara vaut mieux que sa vieille renommée; quant aux bêtes féroces, sans aller jusqu'à dire qu'elles n'existent que dans les ménageries, elles s'y montrent rarement. Mais des tribus de Touaregs nomades et inhospitalières parcourent le pays en tous sens. Un des serviteurs du docteur, qui avait eu l'imprudence de s'écarter de la caravane, a été sans doute fait prisonnier par ces bandes pillardes. A-t-il été assassiné? S'est-il égaré et est-il mort de faim ou de soif? Le fait est qu'il n'a plus reparu.

Six jours après être arrivée à Arraouan, la caravane parvint à Tombouctou. Cette ville, située à neuf kilomètres de la rive gauche du Niger, a beaucoup perdu de son importance depuis le seizième siècle. C'est une cité de vingt mille habitants seulement, aux maisons grandes, peu élevées, construites en briques;—la pierre et le bois y sont inconnus. Pour arriver dans son enceinte, il faut franchir un immense espace couvert de ruines. On y remarque trois grandes mosquées surmontées de minarets pittoresques. Les écoles y sont nom-

breuses, les bibliothèques riches, mais ce n'en est pas moins une ville en décadence. Tombouctou n'est, au fond, qu'un grand entrepôt de commerce, au débouché de nombreuses routes du désert, au point de contact du Soudan et du Sahara; il s'y fait des affaires, en esclaves, en plumes d'autruche, gomme, or, ivoire.

M. Lenz et ses compagnons ont reçu dans cette ville légendaire le plus cordial accueil de la part, des habitants et du maire de la ville, le "che-likh" de la famille El Bakheir, appelé Kabia.

Aujourd'hui ce sont les Touaregs qui sont les maîtres à Tombouctou; du temps de Barth, c'étaient les Peuls ou Fellatah qui avaient la prépondérance. Le docteur Lenz a séjourné vingt jours dans cette cité si peu connue. Tous les soirs il assistait aux conférences religieuses que les lettrés avaient avec son interprète; les commentaires du Coran faisaient uniquement les frais de la conversation.

Tombouctou n'est pas situé sur le Niger. Son port est Kabara, mais cette ville communique avec le fleuve par de petits lacs que relie des canaux naturels. Il se fait un grand commerce le long du Niger, que les Arabes appellent du nom de Nil, persuadés par la direction qu'il prend, qu'il n'est autre que le grand fleuve égyptien.

— 0 —

LE CANADA EST LA TERRE PROMISE DES ANGLAISES

On dirait bien que ça manque de femmes au Canada ou que les hommes se sont plaints à l'étranger de l'insuffisance ou de la qualité médiocre de nos femmes, puisque des statistiques indiscutables nous apprennent que

62,000 anglaises sont débarquées depuis deux ans d'Angleterre et ont trouvé mari au Canada. Honte sur ceux qui ne sauraient reconnaître en la canadienne l'épouse idéale! Mais c'est surtout dans l'ouest canadien que ces femmes trouvent chaussure à leur pied, mari à leur goût. Le gouvernement fédéral servit d'entremetteur ou de Cupidon en cette affaire et attira les femmes anglaises dans notre pays. Depuis deux ans, c'est-à-dire jusqu'au 1er avril 1922, 62,408 femmes sont venues de Grande-Bretagne en Canada avec la mention "femmes seules". On estime qu'un an après leur arrivée, pas une de celles qui composèrent les premiers contingents n'était mariée.

Il faut dire aussi que la plupart de ces femmes émigrent, non seulement dans le but de se fixer à demeure au Canada, mais pour y trouver des positions. Le ministère de l'immigration à Ottāwa comprend un bureau des femmes où les demandes d'emploi sont reçues et où s'adressent les émigrées en arrivant au pays pour prendre charge de leur position. Ces jeunes anglaises sont chaperonnées durant leur voyage et confiées à leur arrivée à des agents d'immigration provinciaux.

La demande de domestiques anglaises est très forte au Canada, depuis quelques années, parce que celles qui ont été mises à l'épreuve ont grandement satisfait leurs patrons. Mais elles manquent de constance et ont vite fait de quitter leur besogne pour entretenir la maison d'un mari, en quoi d'ailleurs elles ne peuvent être blâmées.

Il y a un surplus de femmes, une surabondance de femmes en Angleterre qui ne servent de rien. Nous en manquons ici, surtout dans les provinces de l'Ouest.

NOS PISTES POUR COURSES DE CHEVAUX

Montréal est de toutes les villes du continent celle qui contient le plus grand nombre de champs de course.—Pendant les 98 jours des deux saisons de course, il se parie environ \$180,000 par jour.—Renseignements nouveaux et très intéressants sur le pari mutuel à Montréal et à New-York.

Nous n'exagérons en rien en disant que Montréal est de toutes les cités du continent américain celle qui compte le plus grand nombre de pistes et celle où proportionnellement à la population et à la richesse de la population se font les plus gros paris. Comptez avec nous. Comme champs de courses de chevaux ou pistes, qu'avons-nous?

Blue Bonnets, 1 mille.

Dorval, 1 mille.

Mont-Royal, 1 mille.

Delorimier, un demi-mille.

Maisonneuve, un demi-mille.

King Edward (Ile Gros Bois), un demi-mille.

Kempton (Laprairie), un demi-mille.

Au total, sept pistes, dont trois d'un mille et quatre d'un demi-mille. Il y a deux saisons de courses, l'une au printemps et la seconde à l'automne.

Chacune des sept pistes a 14 jours de course par année, 7 à chaque saison. Ce qui fait au total pour la ville de Montréal seule, 98 jours de course par année.

On compte à Montréal, et nous donnons ces chiffres pour montrer combien les courses de chevaux sont te-

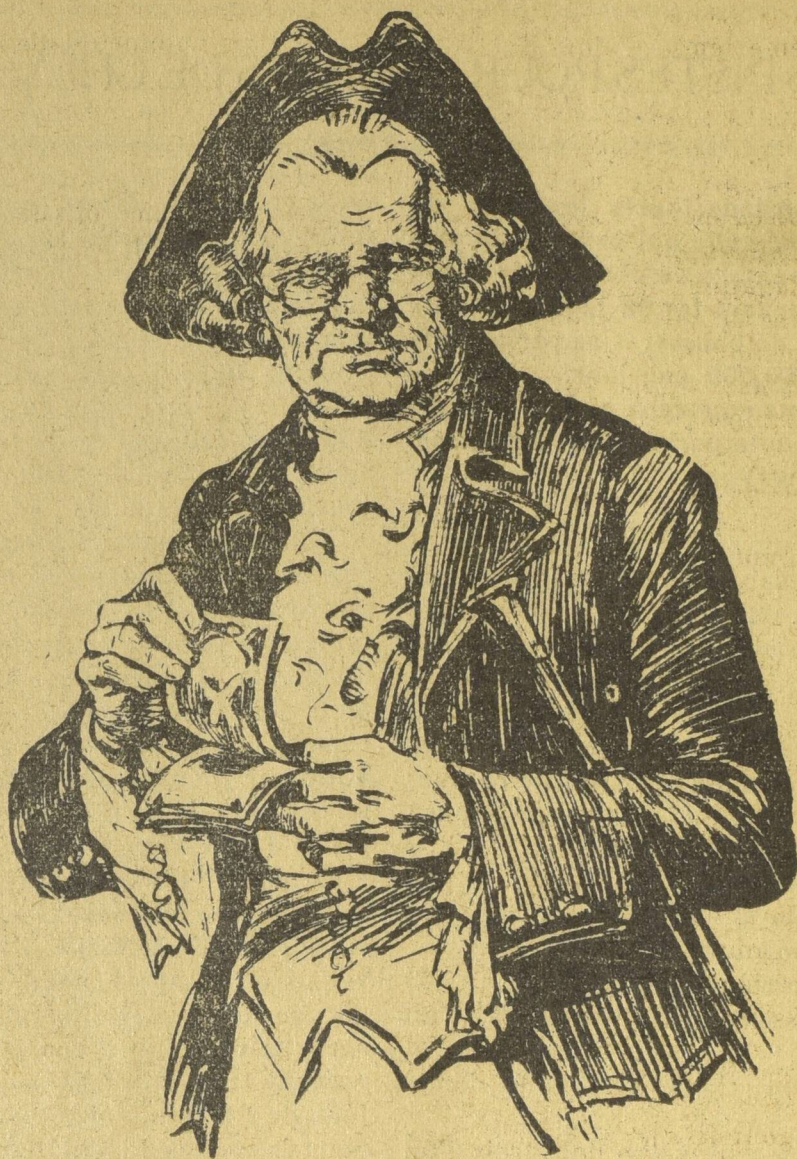
nues en grande faveur par une très forte partie de notre population. 200 agences de paris ou "handbooks", le mot anglais étant le seul usité chez les fervents de ce sport. Chacune de ces agences reçoit à placer \$500 par jour environ, ce qui fait, en multipliant \$500 par 200, qui est le nombre des agents, la somme de \$100,000 risquée journalièrement sur les chevaux.

Nous avons naturellement adopté le système français du pari mutuel et le gouvernement de Québec perçoit sur toutes les pistes une double taxe, individuelle et collective. C'est-à-dire qu'il prélève une taxe de 10 % sur chaque entrée et en plus une taxe de \$500 par jour sur les pistes d'un demi-mille et de \$1,000 par jour sur les pistes d'un mille.

Ce chiffre d'argent mis en jeu chaque jour sur les jockeys est peut-être au-dessous de la vérité. Des gens très versés en ce sport nous ont déclaré que les trois pistes d'un mille devaient certainement faire courir quotidiennement leurs chevaux pour des enjeux de \$150,000 et les quatre autres pour des mises de \$20,000.

Après Montréal, passons à New-York.

Les renseignements extraordinaires que nous avons obtenus sur le pari mutuel aux Etats-Unis et sur les pertes aux courses de chevaux, à New-York particulièrement, sont de nature à intéresser vivement tous nos lecteurs de la ville ou de la campagne qui, en amateur ou en professionnel, s'occupent de chevaux et de paris sur les



Un agent de paris de l'ancien temps, en Nouvelle-Angleterre.

chevaux. La législation est à peu près la même à New-York qu'ici, où existe le pari mutuel. Nous pourrions même dire que les règlements de l'Etat de New-York sont plus sévères que les nôtres, mais tellement mal appliqués que ça revient à peu près au même. Le vieux "turfman" que nous avons interrogé, un vétéran des courses de

chevaux que nous représentons dans notre vignette en un costume historique dont il aime à s'affubler dans l'intimité, costume qui a appartenu à un propriétaire de chevaux de courses au XVIIIe siècle, suit toutes les pistes de New-York depuis quarante ans environ.

Ce qui est bizarre, ce qui montre bien en même temps l'illogisme suprême de nombreuses lois aux Etats-Uni, c'est que le pari sur les chevaux y est à peu près défendu, que le gouvernement malgré cela laisse parier les favoris de ce sport à leur discrétion et ne retire aucun revenu des champs de course, tandis que le Maryland impose une taxe de \$6,000 par jour sur toutes les pistes de son territoire. Le pari n'existe dans l'Etat de New-York que grâce à l'insouciance des autorités.

Il y a plus de parieurs et d'agences de paris à New-York aujourd'hui qu'il n'y en eut aux plus beaux jours des courses libres, alors que n'importe qui avait le droit de faire courir des chevaux et que les sportsmen pouvaient faire sur eux des sommes illimitées. Aussi, jamais autant d'argent n'a été jeté dans ce gouffre.

Les hommes, les femmes et les enfants parient et il y a certaines classes de la société qui se laissent tenter par les agences de paris, alors qu'il y a quelques années c'était pour un membre de ces classes un déshonneur de s'intéresser à pareille chose.

Les chevaux ont remplacé la politique qui passionnaient auparavant les esprits. Le goût des chevaux se répandit de façon prodigieuse à cause même du très grand nombre d'agents de paris qui se trouvaient au coin des rues, épiant sur la figure des passants le désir secret qu'ils avaient de se laisser aborder et de leur confier, pour les multiplier à l'infini, toutes leurs économies. Ces agents se tenaient à toutes les portes, attrapant au passage pauvres et riches, impatients de s'enrichir ou de passer de millionnaires à multimillionnaires.

Aux champs de courses mêmes que voit-on? Des hommes seulement? Pas du tout. Des hommes, des femmes, presque aussi nombreuses et plus acharnées encore que les hommes et des enfants en quantité.

On compte dans la ville de New-York seule 200,000 parieurs par jour. Le pari moyen par course n'est pas moins de \$5, parce que pour chaque fervent des courses qui met \$2 ou \$3 en jeu, il y en a un qui risque \$10, sans compter naturellement les gros parieurs qui jouent en un coup des sommes de \$10,000 à \$100,000.

Supposons maintenant qu'il y ait 6,000,000 d'habitants à New-York, dont 1,200,000 mâles. Là-dessus on peut compter un homme sur huit qui parie sur les chevaux. En plus des citoyens mêmes de la ville, il faut ajouter 50,000 étrangers ou suburbains. Ce qui fait un total de 200,000 parieurs par jour. Maintenant, tous ces parieurs mettent journellement en jeu une somme globale de \$3,000,000. Cela paraît excessif, mais qui sait si ce chiffre n'est pas au-dessous de la vérité.

—o—

PENSEES

—

Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine.

—o—

La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles.

—o—

La joie se trouve au fond de toutes choses; mais il appartient à chacun de l'en extraire.

Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ?

La direction de l'intéressant journal français "Le Figaro" institue en ce moment une enquête, dans son supplément littéraire, sur cette question, déjà moult fois débattue: Les Écrivains doivent-ils faire un autre "métier"?—en d'autres termes, les hommes de lettres ou simplement les littérateurs—comme nous les appelons ici—doivent-ils gagner leur pain quotidien dans le commerce, la finance, le journalisme ou dans l'exercice de quelque profession, pour ne consacrer à la littérature que leurs loisirs? La question peut se poser en France où des hommes de lettres, en assez grand nombre encore, s'il faut en croire les chiffres de la Société des Gens de Lettres, vivent seulement du fruit de leur travail intellectuel, mais au Canada, dans notre beau pays de Québec, pour nous servir de l'expression de Louis Hémon, elle fait sourire. A-t-on encore vu chez nous un malheureux écrivain toucher plus de cinq cents dollars de la vente d'un volume? Cinq cents dollars, et c'est là un chiffre qui semble exagéré pour la plupart, telle est la somme qui peut rémunérer, tous les trois ou quatre ans, un livre dont la critique s'est souciée et que le public a bien accueilli. Donc, chez nous, il est bien entendu qu'un écrivain doit faire un autre "métier"; il est physiquement impossible qu'il en soit autrement, car alors, comment vivrait-il, juste ciel!

Mais que nos littérateurs se consolent—puisque toute consolation vient d'une comparaison—et continuent de

faire du **journalisme** pour assurer leur matérielle, car il ne s'est pas encore trouvé un seul homme de lettres français pour répondre à cette enquête que l'écrivain devait se consacrer uniquement à son art. Nous ne pouvons reproduire les opinions sur ce sujet de tous les écrivains qui les ont données au "Figaro". Qu'on se contente de lire les plus intéressantes:

M. Claude Farrère

Il est indispensable qu'un écrivain ait vécu avant d'écrire. Sinon, qu'écrirait-il? J'estime donc très utile, sinon indispensable, qu'un écrivain ait "d'abord" exercé une profession quelconque, et, de préférence, une de celles qui lui offriront le plus de contacts avec la vie. Le cas contraire enfermerait l'écrivain dans une littérature exclusivement psychologique et restreindrait d'autant ses possibilités. Bien entendu, le métier de journaliste m'apparaît parmi les meilleurs de ces métiers, en quelque sorte préparatoires à la littérature...

Maintenant, l'écrivain arrivé, qui se donne désormais tout à son oeuvre, me semble devoir être un homme suffisamment occupé pour ne pas "pouvoir" distraire de son temps les huit heures quotidiennes qu'exigerait n'importe quelle autre tâche. Il y a des exceptions; mais elles confirment la règle.

M. Jacques Boulenger

Je crois bien qu'un écrivain peut, sans dommage pour son talent, exer-

cer un métier (cela ne veut pas dire qu'il le doive). Il n'y a qu'un seul métier qui soit néfaste à la littérature : c'est le "métier littéraire". Polir des verres de lunettes comme Spinoza, copier de la musique comme Rousseau, être officier de marine comme Loti, rond-de-cuir comme Samain ou Huysmans, secrétaire d'ambassade comme Giraudoux, cela nuit moins à un artiste que de "faire des lignes" dans un journal, de composer des vaudevilles, ou d'écrire des romans en pensant à leur chiffre de tirage.

M. J. Ernest Charles

Le littérateur ne peut que trouver avantage à étendre son expérience par d'autres occupations. Faites une promenade dans la littérature, vous aurez le choix et trouverez sans peine d'illustres exemples d'écrivains qui firent d'autres métiers. Dans nos histoires littéraires, on isole trop nos grands littérateurs des professions qui, pour eux, comptaient beaucoup dans la vie. Aujourd'hui, il n'y aurait que grande utilité pour un homme de lettres à exercer un autre métier, utilité pour lui et les autres. Il pourrait découvrir dans cette activité double des sources nouvelles d'imagination et d'observation. Le commerce a sa poésie; l'industrie a ses tragédies, ses comédies. Tout un immense champ de l'activité humaine lui est trop souvent fermé.

N'oubliez pas que Beaumarchais fut un homme d'affaires prodigieux. Il n'en créa pas moins l'inoubliable Figaro. Vous mentiriez à votre titre et à votre inventeur si votre enquête concluait contre l'homme de lettres exerçant un autre métier que celui d'écrivain.

Francis Jammes

Je crois que l'homme vraiment inspiré, qui veut son oeuvre digne et pure, doit assurer tout d'abord sa vie matérielle, mais de telle façon que les moyens qu'il emploiera pour se la procurer ne viennent pas à l'encontre de cette oeuvre. Il ne faut, pour rien au monde, qu'un noble écrivain attende de sa plume son pain et son vêtement. Il faut une profession, en dehors des lettres, au poète sans fortune, dût-il ne disposer que d'un moment chaque jour pour se donner tout entier à l'art pur. Ce moment sera d'autant plus favorable à l'inspiration que celle-ci aura été plus longuement réprimée par un élément étranger, qu'elle franchira comme une onde déborde sa digue. Que vienne une époque où l'auteur, ayant conquis un large public, puisse, grâce à son oeuvre écrite sans compromission, assurer sa vie matérielle, tant mieux. Mais alors même un réducteur est indispensable à la réalisation de l'oeuvre.

M. Léon Frapié

Le métier d'écrivain est-il tel que, pour garder toute sa qualité, toute sa valeur et sa vertu, il ne supporte pas l'adjonction d'un autre métier? Il faut répondre non. L'écrivain gardera plutôt sa qualification en cherchant un revenu d'appoint dans un second métier qu'en forçant sa production. Combien d'exemples avons-nous d'écrivains qui font un second métier et qui sont bien plus des professionnels que certains littérateurs exclusifs! Puisque les écrivains "sont trop", tant mieux si l'obligation de faire un second métier devient une épreuve éliminatoire, tant mieux si cette obligation donne

un avantage à ceux qui ont le plus de tempérament et le plus de volonté. Peut-être la société sera-t-elle moins encombrée d'aspirants artistes quand il sera avéré que, pour devenir un artiste fécond, la première condition est d'être un bon ouvrier ou un bon bourgeois laborieux et persévérant.

M. Ernest Pérochon

L'immense majorité des écrivains ne peuvent compter que sur leur travail pour vivre et faire vivre les leurs. Je ne dis pas qu'ils "doivent" exercer un autre métier; mais j'incline à penser qu'ils ont le plus souvent raison de le faire.

Mais il y a métiers et métiers. Il y a pour les écrivains de sots métiers: ce sont ceux qui exigent une trop grande dépense intellectuelle ou nerveuse. Il vaut mieux être garçon de salle que caissier, manoeuvre que professeur. Un poète sans fortune, mais pourvu d'un bon métier manuel, aura la possibilité de toujours rimer: il acceptera avec la philosophie qui convient les comptes de son libraire, car il dira, comme le bonhomme de Florian: "Je n'ai besoin de rien avec mon atelier!"

M. Maurice Levailant

Notre société est impitoyable pour les écrivains. Notre siècle de fer et de papier-monnaie s' imagine qu'il pourrait fort bien se passer d'eux: "Ils sont malheureux? Bah! les meilleurs s'en tireront toujours!" Et pour les meilleurs mêmes, il n'a que le sourire qu'on donne aux baladins. Eux, dès lors, que feront-ils? Point de doute, ils prendront un "autre métier": car ils sont enfermés dans cette alternative: quitter la vie, comme firent Chatterton et le pauvre Deubel (mais c'est dément); ou bien travailler pour vivre

en attendant que l'aisance, rarement la fortune, leur vienne avec le succès. —Alors ils se fatigueront double, puisqu'ils travailleront double?—Oui. —Ils sacrifieront bien des oeuvres qu'ils auront à peine le temps de rêver, et point le temps d'écrire?—D'accord; mais celles qu'ils écriront seront plus fortes et plus sûres. Surtout, ils préserveront le plus important de tous les biens, celui qui, aux artistes plus encore qu'aux autres hommes, doit paraître essentiel et sacré: leur indépendance et leur légitime fierté.

* * *

Quant au dernier, M. Victor Margueritte, il diffère un peu d'opinion avec la plupart de ses confrères. Selon lui, l'écrivain ne **doit** pas faire un autre métier que le sien, mais il le **peut...** En quoi a-t-il tort? en quoi a-t-il raison? En tous cas, il (Victor Margueritte) se tire très bien d'affaire et il est certain que cette entrevue ne lui attirera pas d'ennuis!

* * *

M. Victor Margueritte

Nous souffrons d'assez de lois. N'en édictons pas de nouvelles! Non, les écrivains ne "doivent" pas faire un autre métier que le leur. Il est si difficile déjà de la bien remplir, cette noble tâche, en s'y consacrant tout entier! Mais ils "peuvent" très bien en faire, parallèlement, un autre, s'ils sont doués aussi pour celui-là, et si leur première, leur grande vocation, ne leur donne pas le suffisant pain quotidien. Parfois même y gagneront-ils en observation, ce qu'ils perdront en loisir... Point de règles fixes au travail de l'esprit. Il y faut seulement le don—et la méthode—ou, si vous voulez, la volonté

LE PHARE RADIOGRAPHIQUE

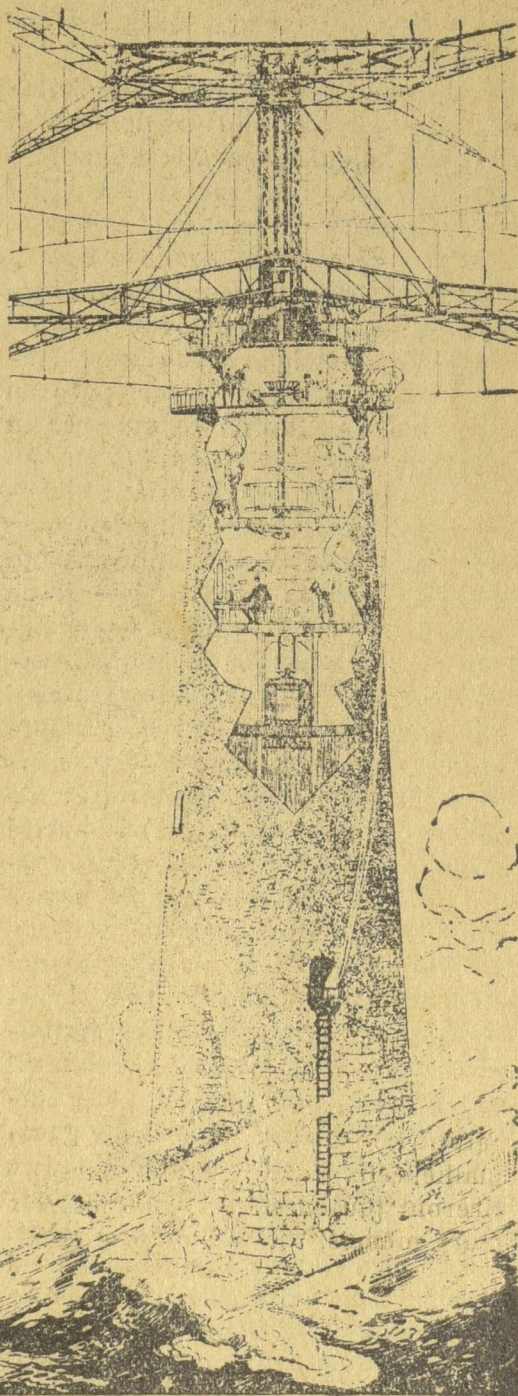
La dernière invention du prodigieux Marconi.

Après tant d'inventions qui feront de notre siècle, le siècle du progrès scientifique par excellence, voici le phare-radio ! Oui, le phare-radio, c'est-à-dire un phare véritable, monté comme une tour sur une côte rocheuse, avec ses fouilleuses et ses projecteurs, balayant la mer en tous sens de ses feux et lançant au lieu de rayons de lumière des ondes invisibles de radio.

Un phare dont les rayons traverseront le brouillard le plus dense et permettront à un navire en détresse de trouver sa route, quand bien même son appareil télégraphique ne pourrait plus lui servir, soit à cause de la tempête, soit à cause d'une avarie.

Voilà la dernière invention du génial Signor Guglielmo Marconi, qui vient de révéler le secret de sa prodigieuse découverte.

Le phare radiographique procède d'une invention qui emploie les ondes courtes pour les envoyer dans une seule direction, comme les rayons d'un projecteur ou plus grosse lanterne.



Profil du phare radiographique, montrant les ailes rotatives du sommet de la tour d'où partent les ondes. Les lettres du code sont émises par ces ailes, chaque point du compas ayant sa lettre correspondante.

Dans le cas de la lumière, le procédé qui concentre les rayons et les lance en un faisceau est une lentille et un réflecteur combinés.

Ici, pas de lentille, mais un véritable réflecteur comme ceux dont on se sert pour lancer les rayons de lumière dans une direction voulue. Au lieu d'une surface concave et brillante, c'est une disposition concave de fils de fer, devant laquelle est placé l'instrument de transmission, tout comme une lampe électrique devant un réflecteur poli. Ce réflecteur est posé au faite d'une tour tournante, mue par un mécanisme spécial, balayant la mer en toutes directions des vibrations invisibles de son projecteur radiographique.

Quand le réflecteur donne sur un navire en mer, le télégraphiste de ce navire peut dire, d'après un code particulier, de quel angle ou de quelle direction exactement vient le message.

D'un second poste de radio, monté sur un autre point de la côte (des signaux venant de deux points différents étant nécessaires en ce cas) le navire perçoit d'autres vibrations. C'est grâce à ces relèvements que le navire connaît la position de la côte, d'une île ou d'un port. Il n'a plus besoin d'instruments compliqués, ni de logarithmes ni d'autres formules mathématiques. Tout ce dont il a besoin est une carte sur laquelle est donné l'emplacement des deux phares en question, un crayon et une règle. Il tire une ligne d'un phare à l'angle du compas que la lettre du code a indiqué, puis tire une autre ligne du second phare de la même manière. Le point de rencontre des deux lignes est le point où se trouve le navire.

L'appareil de réception que doit avoir le navire pour recevoir du phare radiographique est du modèle ordinaire.

Il n'est pas nécessaire qu'il échange des appels avec le phare. Le navire en mer peut recevoir ses relèvements, alors même que son appareil est en miettes. Pour recevoir de la sorte, il n'est donc pas besoin d'antennes. La forme la plus simple de l'installation de réception est requise, soit une barre de métal de dix pieds de longueur environ, coupée et assemblée au milieu, ainsi qu'une paire d'écouteurs téléphoniques.

— o —

DES CLOCHES EN PORCELAINE

C'est dans quelques semaines que la cathédrale de Metz possédera le fameux jeu de soixante cloches en porcelaine dont il a été tant parlé. On assure que la sonorité de ces cloches ne laissera rien à désirer. Quant à leur solidité, elle est, paraît-il, de premier ordre.

Jusqu'ici, la porcelaine n'avait point été affectée à un pareil usage qui fera du carillon de Metz une curiosité sans égale. Tout au plus pourrait-on mentionner la maison qu'un industriel allemand de Meizzen, lieu principal de la fabrication de la porcelaine de Saxe s'était fait construire en cette matière. Le "patriotisme" de ce boche n'était, au moins, dangereux pour personne.

N'oublions pas, cependant, que Théophile Gautier nous a parlé autrefois d'une jeune demoiselle chinoise, laquelle, en compagnie de sa respectable famille, habitait une tour de porcelaine, sur le bord d'un lac peuplé de cormorans...

Mais ce n'était là qu'une imagination de poète.

LES MEILLEURS TIREURS DU MONDE

Inutile de vous parler des agents de la police à cheval du Nord-Ouest. Vous connaissez tous très bien ces braves gens-là, mais les gardes du Texas, les fameux Rangers, les connaissez-vous aussi bien? Peut-être pas, quoique la différence entre les deux ne soit pas bien grande. Elle tient surtout à ceci que les Rangers forment un corps plus indépendant que celui des policiers à cheval canadiens, lesquels relèvent de l'autorité militaire fédérale et dont la condition se rapproche beaucoup de celle du soldat. C'est une sorte de gendarmerie.

Les Rangers ont été les pacificateurs et les organisateurs de régions immenses que dévastaient Mexicains et Indiens et ce sont eux qui ont le plus contribué à la formation des corps de police dans tous les Etats américains.

Pour être Ranger, trois choses sont essentielles. D'abord, le mépris le plus absolu de la mort; une habileté consommée dans l'art de l'équitation, un Ranger devant avoir l'adresse d'une centaure et troisièmement un oeil de lynx. Un Ranger ne doit jamais perdre une balle, soit de fusil, soit de revolver. Chaque cartouche doit descendre son homme.

En plus de ces qualités purement physiques, le Ranger doit posséder un excellent jugement. Il doit savoir réfléchir et décider promptement. Cela s'explique par le fait qu'il doit dans presque tous les cas rendre justice de façon expéditive. Ce sont d'ailleurs des hommes triés sur le volet. On les

forme en compagnies, mais la plupart du temps les Rangers manoeuvrent seuls. Un seul gendarme, à leur dire, vaut toute une compagnie de soldats ou d'agents ordinaires. La chose n'est pas exagérée si l'on considère la frayeur qu'ils inspirent aux Indiens et aux Mexicains établis en bordure du Rio Grande.

Mais le gendarme n'a pas d'uniforme spécial. N'était la belle allure de son cheval, on le prendrait pour un gardien de vaches ou un simple fermier. Il voyage seul la plupart du temps, à moins qu'il n'ait à remplir une mission extraordinaire. Mais ils ne sont jamais en nombre, quel que soit le nombre probable des ennemis en vue.

Ces gendarmes n'ont pas d'uniforme, ce qui les distingue des agents de notre police montée. En plus, ils ne savent ni manoeuvrer de compagnie, ni marcher au pas, ni rien de toute la technique militaire. Mais, d'un autre côté, ils peuvent en montrer aux plus intrépides cavaliers et aux plus adroits tireurs.

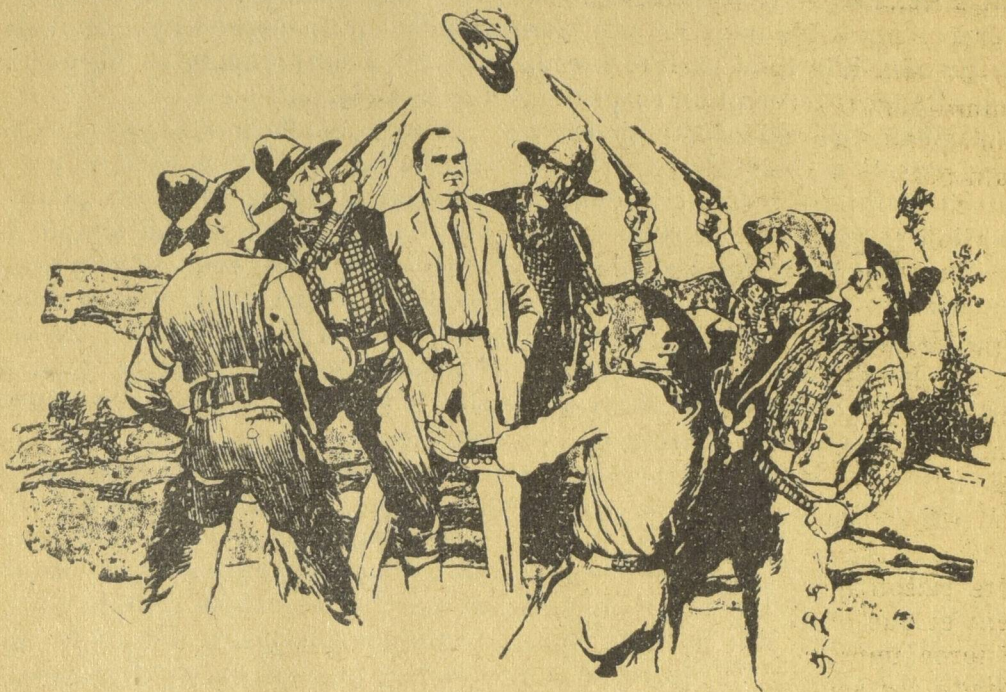
Le commandant en chef de ces Rangers habite un village quelconque du Texas. Le plus haut grade est celui de capitaine. Chaque capitaine choisit ses hommes pour former une compagnie. L'âge de ces hommes va de vingt-trois à quarante-cinq ans. Mais peu se retirent à cette limite d'âge. Les salaires payés par l'Etat sont de \$90 par mois pour les simples gendarmes, \$100 par mois pour les sergents, \$150 pour les capitaines. On

leur alloue \$30 en plus pour leurs vivres. Cependant, chaque Ranger est sensé fournir son cheval, ses pistolets et fusils. L'engagement est de deux ans, renouvelable à discrétion.

Ce serait trop long de rappeler tous les exploits accomplis par ces rapides exécuteurs de la justice. Résumons-en seulement quelques-uns, pour l'édification du lecteur sur les prouesses de ces gens-là.

prirent part à cette boucherie furent envoyés et le gouvernement pria le commandant de l'organisation de conseiller plus de modération à ses hommes. Aujourd'hui, ils ne tuent sur le champ, sans procès, que si les circonstances les y obligent.

Le plus célèbre des Rangers est le capitaine Bill McDonald. On le mit un jour à la poursuite d'un fameux hors la loi qui avait volé des troupeaux de



C'est un jeu pour les Rangers du Texas que de cribler un chapeau ou de trouver une pièce de monnaie lancée en l'air.

Dans les premières années de son existence, l'organisation des Rangers fut souvent compromise à cause de la trop grande promptitude et de la cruauté que ses membres mettaient dans l'exécution des arrêts de justice. C'est ainsi qu'une compagnie, harcelée depuis quelques jours, par une bande de Mexicains, finit par la cerner et fusilla quinze bandits sur place sans aucune forme de procès. Les gendarmes qui

vaches. Bill l'atteignit à quatre cent milles de son point de départ, le ficela sur sa selle, et le ramena à son chef dans cette position.

Un autre fameux Ranger avait la réputation de dormir et de manger beaucoup, et il dormait et mangeait dans n'importe quelle circonstance. Un jour qu'il se promenait avec un compagnon dans une région montagneuse, le long du Rio Grande, ils fu-

rent attaqués par une bande d'Indiens de la tribu des Apaches. Pendant deux heures, les deux gendarmes tinrent les Indiens en dehors des rocs qui encadraient leur camp. Le combat ralentit un instant et le fameux dormeur en profita pour dire à son ami: "Jim, surveille-les et pendant ce temps-là je vais taper un somme." Il s'étendit par terre et ronflait une seconde plus tard. Au bout d'une heure, il se réveilla et continua de tirer sur les Indiens avec l'autre Ranger, qui était resté éveillé. Quand le soir tomba, les Indiens rentrèrent dans leur réserve. Les deux hommes montèrent sur leur cheval et s'apprêtèrent à gagner le plus prochain poste.

Comme ils chevauchaient ainsi, une forte odeur de viande grillée arriva aux narines du dormeur, maintenant grand mangeur. "Cette odeur de viande me rend malade, dit-il, fonçons dans le camp, attrapons quelques bons morceaux et débinons-nous ensuite en quatrième vitesse."

C'était insensé, mais les deux hommes le firent. Au grand galop de leurs chevaux, ils se penchèrent sur leur selle un instant, juste ce qu'il fallait pour voler quelques bons morceaux et se sauvèrent en mangeant cette viande sauvage pendant que les Indiens leur tiraient dessus à grands coups de fusil.

— 0 —

LES TEMPERAMENTS D'ARTISTES

De même qu'on excuse les fredaines des jeunes gens, leurs fautes même contre l'honneur, sous le joli et élégant prétexte qu'ils sont au temps et à l'âge où l'on s'amuse et qu'il faut que jeunesse se passe, de même pardonne-t-on tout aux artistes pour l'excellente raison qu'ils ont du tempérament et que leur tempérament, sorte de force impulsive qui annihile leur volonté, est seul responsable de leurs mauvaises actions.

Les prima donna d'opéra, les beaux ténors, les grandes Célimènes du théâtre peuvent passer leur existence à se marier et à divorcer, l'on trouvera cela tout naturel, étant donné leur tempérament de chien (!) qui les excuse de ne pas se conduire comme les vulgaires profanes, comme vous et moi.

Depuis que le Japon s'européanise, il adopte des vues sur toutes choses.

Au Japon, la prima donna jouit des mêmes égards que sa compagne d'Eu-

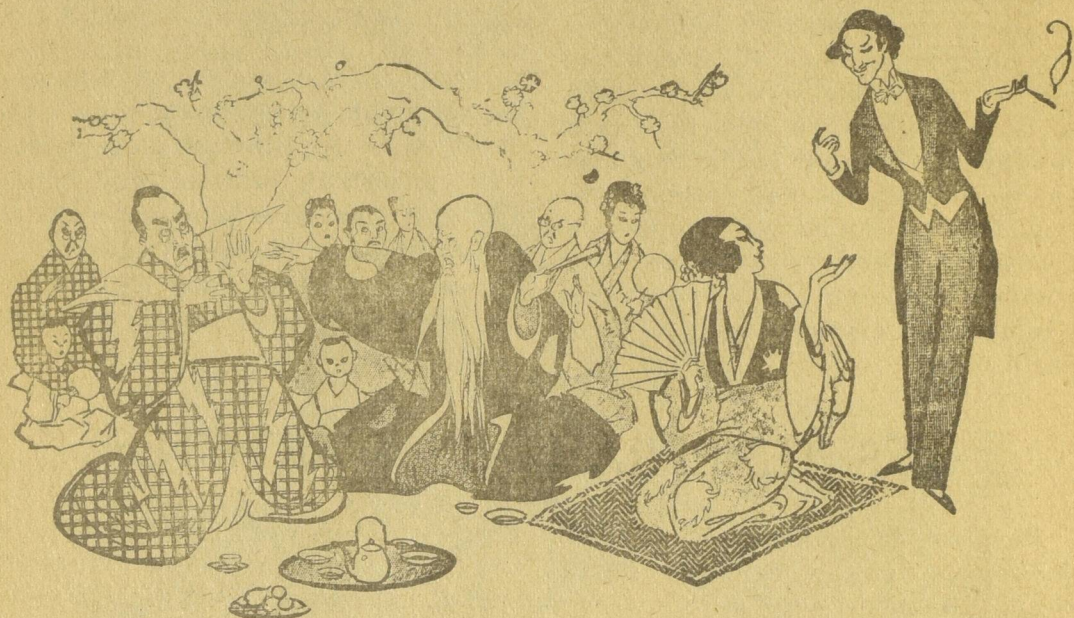
rope ou d'Amérique. La preuve, la voici. La chose s'est passée encore au sein de l'une des familles les plus conservatrices de Tokio, chez les Tamaki Miura (vous connaissez?) Madame Tamaki vient de signer un engagement de plusieurs années comme prima donna avec la compagnie d'opéra de Chicago. Mais, Madame Tamaki, en plus de posséder une voix ravissante, a un mari. Elle a aussi, à ce qu'il paraît, un accompagnateur, Signor Franchetti, un grand Italien, noir comme du jais et romantique comme Roméo lui-même. La prima donna japonaise, suivant en cela une vieille tradition, annonça à sa famille et à son mari qu'elle s'embarquerait pour l'Amérique avec son accompagnateur et laisserait au Japon son mari qui ne pourrait que lui nuire là-bas et l'empêcher d'atteindre à la célébrité.

Mais le bon M. Tamaki ne pensa pas de la sorte. Il ne pouvait s'imaginer

que sa femme irait se ballader toute seule en Amérique et y voir tous les hommes à ses pieds, pendant que lui resterait au coin du feu dans sa maison de Tokio. Il en appela au gouvernement et l'enjoignit de refuser un pas-

dit-on au mari. On lui conseilla de convoquer un conseil de famille qui trancherait cette question.

Le conseil de famille se prononça en faveur de l'artiste contre le mari. Un mari qui épouse une artiste doit



se port à sa femme. Mais le gouvernement fit la sourde oreille. Mme Tamaki était une grande prima donna et une grande artiste et avait droit pour cela à des privilèges tout spéciaux! répon-

s'attendre à ces choses, voilà ce que lui représentèrent ses propres parents.

Mais, il ne faut pas pousser les choses à l'extrême et croire que les artistes ne peuvent pas faire de bons époux ou des épouses modèles.

L'OR DE CRÉSUS

Au cours de fouilles dans les ruines de Sardis, l'ancienne capitale de la Lydie, en Asie Mineure, un archéologue américain, M. Leslie Shear, a découvert trente pièces d'or datant du fameux roi lydien, Crésus, 546 ans avant l'ère chrétienne.

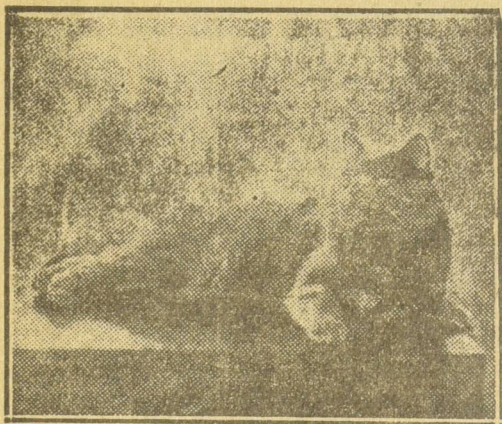
Ces pièces, dont on connaissait déjà cinq échantillons, qui sont au British Museum, à Londres, sont, paraît-il, bien conservées. Elles étaient enfermées dans un petit vase en terre déposé dans un tombeau.

Elles pourraient bien avoir été cachées là par un riche marchand lydien, lors du siège de Sardis, en 546 avant J.-C. par Cyrus, roi des Perses.

Les trente pièces d'or sont conservées à Sardis en attendant que la question de leur propriété soit tranchée. La ruine où la découverte fut faite est située en territoire sous mandat grec. Or, d'après le traité de Sèvres, la moitié de la trouvaille devrait revenir au Musée de Constantinople et l'autre à l'auteur de la découverte.

2^{me} GRANDE EXPOSITION DU CLUB DE CHATS DE MONTREAL

Les amateurs de belles races de chats ont été au comble de leurs joies, lorsque le Club de chats de Montréal a fait l'ouverture de son exposition le 15 novembre dernier. Il y en avait pour tous les goûts, des gros, des petits, dans toutes les nuances. Il y avait de beaux chats Persans, blancs avec collier rose et bleu. Il y avait de gros minous noirs aux yeux verts. Les Angoras dans toutes les nuances étaient très bien représentés.



LAVENDER GEM., à Mme J. T. Bennet, Montréal.

Les officiers du Club doivent être fiers du succès qu'ils ont remporté, et le nombre de personnes qui ont visité l'exposition prouve que beaucoup plus de gens que l'on ne croit s'intéressent au sort de nos charmants minous.

Le comité exécutif pour l'exposition était composé comme suit: Mes-



Madame A. TRUDEAU, surintendante de l'exposition.

dames J. T. Bennet, J. McFarland, E. C. Renouf, W. Ramsay, B. J. McKilliam, E. R. Métayer, Messieurs A. Trudeau, G. A. Allen. Surintendante de l'exposition, Madame A. Trudeau. Vétérinaire, Dr Geo. Etienne.

—o—

LISTE DES GAGNANTS

Meilleur chat à long poil de l'exposition, "Sebastian", à Mme A. Fitzpatrick, Toronto, Ont.

Meilleur du sexe opposé, "Empire Lady Crinoline", à Mme R. DuBord, Montréal.

2ème meilleur chat de l'exposition, "Hampton Silver Aryou Pasha", à Mme R. DuBord, Montréal.

Meilleur jeune chat de l'exposition, "Arm Hattraway", à Mme Fred. Cope, Scarboro Bluffs, Ont.

2ème meilleur jeune chat, "Empire Silver Boy", à Beach Hanson, Richmond Hill, Ont.

Meilleur chat domestique, "Mickey" à Mme Brabant, Montréal.

Meilleur du sexe opposé, "Mickey", à Mme Loftus Price, Montréal.

Meilleur jeune chat, "Snowflake", à Mlle M. Boyce, Westmount.

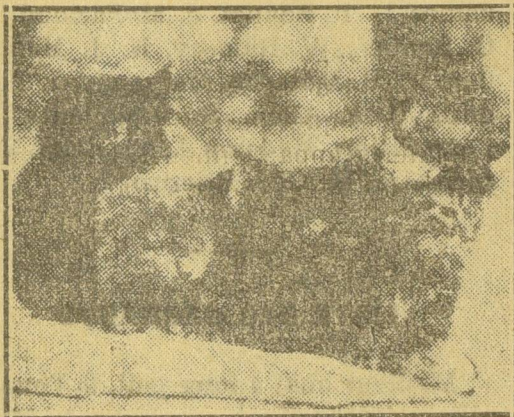
Meilleur neutre à long poil, "Mephisto", à Mme R. E. McElroy, Westmount.

Meilleur neutre à poil court, "Hokokus", à M. A. J. Clark, Montréal.

Meilleure paire de l'exposition à Mme R. DuBord, Montréal.

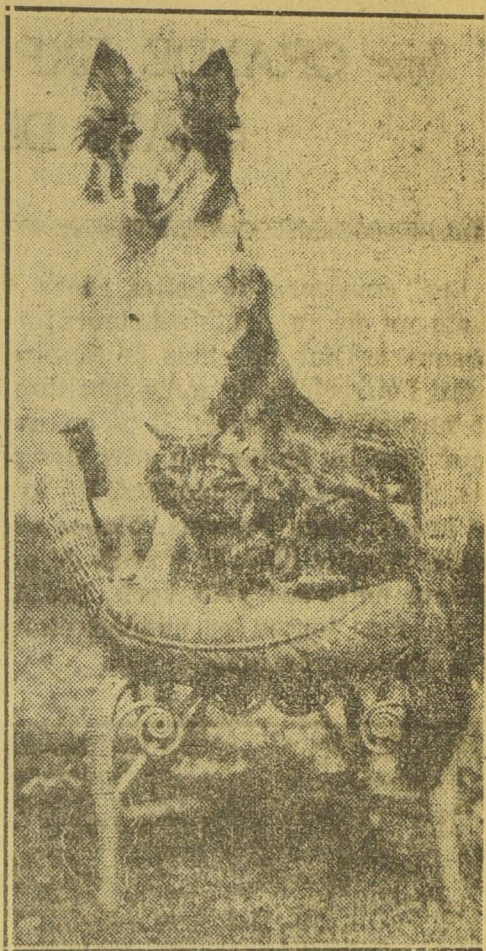
Meilleure collection au "Oxford Kennels", Montréal.

Albert PLEAU.



TRIO DE CHATS PERSANS. Propriété de Mme J.-A. St-Pierre, Montréal.

LES DEUX AMIS



COQUETTE, chien collie (premier prix exposition 1921) et **CHIFFONNETTE CAID** (enregistrée No 4545) chatte persane "brown tabby" de grande valeur appartenant à Mme J.-A. Saint-Pierre, 703 rue St-Hubert, Montréal. — Chiffonnette gagna plusieurs rubans et une coupe à l'exposition de Montréal 1921.

— 0 —

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.



PROSPERITE DES SAUVAGES DE L'OUEST

Une inspection minutieuse montre qu'ils ont de bonnes fermes, que leurs récoltes sont abondantes et qu'ils sont satisfaits de leur sort.

Lors de son passage dans la Colombie-Britannique, l'honorable Charles Stewart, Surintendant général des affaires indiennes, a rencontré une importante délégation de sauvages à Vancouver le 24 juillet, afin de discuter les droits qu'ils prétendent avoir, à titre d'aborigènes, sur les terres de la Colombie-Britannique. Cette question a souvent été débattue avec les sauvages depuis l'entrée de la Colombie-Britannique dans la Confédération. Au cours de cette conférence d'une journée, divisée en deux sessions, il a été fait beaucoup pour la solution du problème. M. Stewart a déclaré aux sauvages qu'il était disposé à en venir à un règlement à l'amiable sans qu'il y ait nécessité de soumettre la chose aux cours de justice et causer ainsi au gouvernement et aux sauvages des dépenses inutiles.

Les sauvages ont soutenu que le droit aux terres n'avait jamais été cédé par eux et que le Dominion devrait leur payer compensation sur une base raisonnable. Il a été convenu de tenir une autre conférence au cours de la-

quelle il sera sans doute possible d'en venir à un règlement à l'amiable, à des conditions acceptables pour tous les intéressés.

M. Stewart a aussi visité la réserve indienne de Kamloops ainsi que la grande école industrielle qui s'y trouve, et a constaté la nécessité de nouvelles bâtisses. Il a fait l'inspection de la magnifique ferme dont l'administration est confiée au personnel de l'école, et il a également examiné les terres qu'on se propose d'irriguer prochainement.

Dans l'Alberta sud, M. Stewart a visité la réserve indienne Blood, au sud de Macleod et, le 1er août, il a assisté à une importante assemblée qui a réuni un grand nombre de sauvages, dont plusieurs chefs. Le ministre a expliqué à ses auditeurs quelle serait sa ligne de conduite relativement à la réserve, et leur a donné l'assurance que leurs intérêts seraient, de toutes façons, sauvegardés. Le ministre a fait l'inspection des pensionnats de la réserve ainsi que d'un hôpital dont les infirmières appartiennent à la congrégation des Soeurs Grises. Partout dans cette réserve, il a vu des signes de prospérité, la moisson étant particulièrement abondante, de même que la récolte de foin.

M. Stewart a aussi visité la réserve de File-Hills et d'autres réserves dans la vallée de la rivière Qu'Appelle. Le

succès remarquable obtenu par les sauvages qui se livrent à l'agriculture de leur propre initiative l'a surtout frappé. Il a pu voir que tous ces sauvages exploitent leurs fermes selon les méthodes les plus scientifiques, et l'efficacité de leur travail est démontrée par les magnifiques récoltes qu'ils ont eues cette année. Le ministre a surtout remarqué que les sauvages qui ont eu l'avantage d'une formation dans les écoles indiennes obtiennent beaucoup plus de succès dans la culture de leurs terres que ceux qui ne sont pas allés à ces écoles.

Le ministre a constaté que les sauvages étaient contents de leur sort. Partout où il est passé ils étaient activement occupés à faire la moisson.

— 0 —

COMMENT OBTENIR UN HOMESTEAD

Résumé des règlements relatifs aux terres du Nord-Ouest Canadien

Terres disponibles.— Toutes les terres fédérales propres à la culture arpentées dans le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, et dans les 3,500,000 acres de la partie nord de la Colombie-Britannique connues sous le nom de "Groupe de townships de la rivière Peace" dont il n'a pas été disposé et qui n'ont pas été réservées ou occupées, sont disponibles pour inscription, avec les exceptions suivantes: toutes les terres situées au sud de la limite sud du township 16 dans les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, sont soustraites à l'inscription de homestead et une réserve temporaire est également faite de toutes les terres restantes dans les districts

de Calgary, Lethbridge et Swift Current; ainsi que des parties des districts de Moosejaw et Saskatchewan qui se trouvent à l'ouest du troisième méridien, en attendant qu'une inspection générale de ces terres soit faite.

Les îles ne peuvent être obtenues par inscription.

Une inscription ne comporte pas le droit aux minéraux ni le droit à l'usage de l'eau.

Qui peut s'inscrire.— Tout chef de famille ou tout homme de plus de dix-huit (18) ans peut prendre comme homestead un (1) quart de section de terre fédérale disponible dans le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta ou le groupe de townships de la rivière Peace, dans la Colombie-Britannique. Il n'est pas nécessaire que les requérants soient sujets britanniques à la date de la demande d'inscription mais ils sont obligés de déclarer que leur intention est de le devenir. Des documents établissant que le requérant est dûment naturalisé doivent être produits avant que des lettres patentes puissent être émises, sauf dans les cas prévus par la loi. Le requérant doit se présenter en personne à l'agence des terres fédérales ou à la sous-agence du district. On peut s'inscrire par procuration à toute agence (mais non pas à une sous-agence) à certaines conditions.

Un agent peut réserver un (1) quart de section disponible, comme homestead, pour un mineur de plus de 17 ans jusqu'à ce qu'il ait atteint 18 ans, à certaines conditions.

Où s'inscrire.— Toute personne qualifiée d'après la loi des Terres fédérales peut faire une demande d'inscription de homestead soit à l'agence des terres du district dans lequel la terre est située, soit au bureau d'un

sous-agent autorisé à faire des transactions dans le district.

Obligations.—Résidence de six (6) mois et culture de la terre chaque année durant trois (3) ans. Il est permis à un détenteur de homestead de demeurer à une distance de pas plus de neuf milles de son homestead, sur une ferme de pas moins de quatre-vingts (80) acres, à certaines conditions. Une habitation convenable doit être construite, sauf dans le cas où la résidence se fait dans le voisinage.

L'étendue de terre cultivée est sujette à être réduite au cas où la terre serait difficile, broussailleuse ou rocheuse. On peut remplacer la culture par l'élevage du bétail, à certaines conditions.

Quand commence la résidence.—Il est accordé à un détenteur de homestead un délai de six mois à partir de la date de l'inscription pour compléter cette dernière en prenant possession de la terre et en commençant à remplir ses obligations relatives à la résidence. Toute inscription qui n'aura pas été ainsi complétée durant le délai fixé sera sujette à annulation.

—o—

QUI N'A PAS SON PETIT RUBAN ROUGE

Le poète Francis Jammes, auquel on se proposait de donner la Légion d'honneur, a fait connaître au ministre qu'il la refusait. Un compositeur de musique eut, il y a quelques années, le même geste et peut-être se souvient-on d'une femme de lettres qui, avant la guerre, fit de l'ironie, dans une lettre publique, sur le ruban qu'on lui offrait, déclarant qu'elle ne

voulait pas avoir l'air "d'une cantinière de 70". D'ailleurs elle changea d'avis depuis lors et obtint ce qu'elle dédaignait.

En pareil cas, ce peut être aussi bien de l'orgueil excessif que de la modestie. Les vrais modestes se taisent, ou du moins, ils gardent, comme Mürger, leur esprit pour leurs seuls amis.

On raconte que l'auteur de "La Vie de Bohème", villégiaturant dans la Creuse avec Villemessant, alors directeur du "Figaro", s'essayait un jour à la pêche aux grenouilles. Mais, avec l'hameçon dont il se servait, il n'en prenait pas une seule, si appétissant que fût l'asticot qu'il faisait sautiller à fleur d'eau.

Villemessant vint à son secours et lui fit la leçon :

—Pour prendre les grenouilles, dit-il, il faut un appât écarlate... Je vais aller chercher un bouf de chiffon rouge...

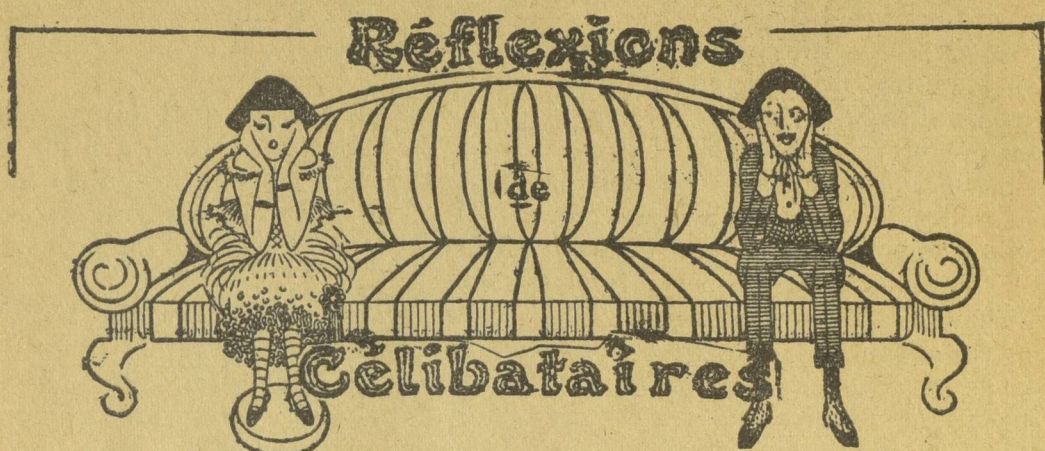
—Inutile, dit Mürger en l'arrêtant... J'ai là ce qu'il faut!...

Et, détachant le ruban de la Légion d'honneur qui ornait sa boutonnière, il le fixa au bout de sa ligne et l'offrit aux grenouilles, en ajoutant avec un sourire::

—Voilà qui les attirera... Tout le monde aime ça!...

Anatole France, d'ailleurs, a montré la même ironie charmante lorsqu'il a dit, à propos des décorations:

"Oui, je sais, un homme décoré peut porter des chapeaux mous sans encourir le dédain mortifiant des concierges. C'est quelque chose. Il n'a plus besoin de veiller aussi strictement à la correction de sa mise et l'on ne remarque plus les taches de son veston. Bref, le ruban sert de benzine."



FEMMES

La seule femme qui peut être heureuse avec un mari est celle qui peut l'être sans un mari.

* * *

La jeune fille qui se jette au cou d'un célibataire sera bientôt à ses pieds.

* * *

Une jeune fille pardonnera un baiser volé par un jeune homme, mais elle ne lui pardonnera pas s'il demande son pardon.

* * *

La jeune fille moderne fait bien attention de ne pas tomber dans les pièges tendus par les célibataires, mais... elle se renseignera sur les pièges qu'il peut lui tendre.

* * *

Il existe des jeunes filles qui préfèrent l'amour sans espoir d'un célibataire endurci à l'amour sincère d'un amateur.

* * *

Lorsqu'une jeune fille épouse un homme assez âgé pour être son père, il est généralement assez riche pour être un père pour elle.

HOMMES

Il n'y a qu'une chose plus ennuyeuse que celle de ne pas pouvoir conduire dans un concert une jeune fille que l'on aime, c'est d'apprendre qu'elle y va avec notre meilleur ami.

* * *

Le ciel n'est pas plus pur que la figure de l'homme marié qui vient de faire une blague à sa femme.

* * *

L'enfer n'est pas plus terrible qu'un ménage où on rencontre une mauvaise femme.

* * *

Le célibataire qui a une bonne réputation chez les femmes ne sait pas tout ce qu'il perd.

* * *

L'homme ne peut jamais savoir si une femme l'aime, même si elle le lui dit.

* * *

Avec des millions de femmes sur la terre il est impossible à un homme de ne pas faire un fou de lui au moins deux fois dans sa vie.

* * *

Il est facile d'aimer deux jeunes filles à la fois, mais... pas si elles le savent.

FEMMES

Les femmes traiteront toujours mieux un homme qu'elles n'aiment pas qu'un homme qu'elles estimeront.

* * *

La jeune fille révoltée qui veut vivre sa propre vie épouse toujours un homme qui lui fait vivre sa propre vie... à lui.

* * *

La chasse à l'homme a ceci de particulier, c'est que dès que le gibier est rendu à notre demeure, on voudrait qu'il n'y soit plus.

* * *

Lorsqu'une femme est jalouse de son mari, celui-ci commence par être flatté, puis ennuyé, puis exaspéré.

* * *

Les femmes devraient toutes se marier, les hommes jamais. Si on suivait cette idée le monde irait beaucoup mieux... pendant quelque temps.

* * *

Une femme sera heureuse avec un bandit pourvu que le bandit arrive à temps pour les repas et qu'il puisse poser les cadres et mettre du charbon dans la fournaise sans murmurer.

* * *

Les larmes sont la meilleure arme de la femme, à condition, bien entendu, qu'il y ait un homme pour les voir couler.

* * *

La prochaine saison, les jeunes filles vont cacher leurs genoux, mais, par contre, elles vont exhiber leurs oreilles. Il faut toujours qu'elles montrent quelque chose. Ce n'est pas le sexe fort qui se plaindra toutefois.

HOMMES

Le célibataire qui se marie ne sait pas toujours ce qui reste de son cœur, mais il donne tout, et souvent la femme est heureuse avec les restes.

* * *

Il n'y a rien qui paraît plus hypocrite qu'un homme marié qui offre des félicitations à un nouveau marié le matin des noces.

* * *

Tout homme qui croit que les femmes sont folles finit toujours par en épouser une et la femme qu'il prend prend généralement un fou.

* * *

Le célibataire qui flirte avec deux jeunes filles trouvera toujours du mal à dire d'une lorsqu'il sera avec l'autre.

* * *

Il existe des hommes qui aiment tellement les femmes qu'ils ne se marient jamais.

* * *

Il n'existe aucune loi pour régler la vitesse en amour surtout s'il y a une jeune fille devant nous.

* * *

L'amour ressemble à un cocktail ; le mariage, à la sensation que l'on éprouve au vingtième verre de cocktail.

* * *

Un bon mari et un photographe enseignent à la femme que la vérité est plus terrible que la fiction.

* * *

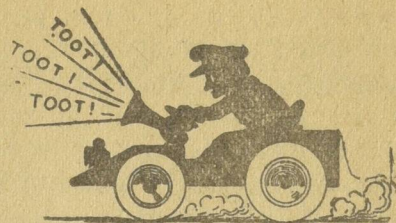
Une femme est toujours prête "dans une minute" mais on ne sait jamais quelle minute.

POUR L'AMUSEMENT DE NOS PETITS LECTEURS



Collez tous ces petits jouets sur un mince carton ou à défaut de carton sur une feuille blanche, colorez et découpez. Taillez et pliez les lignes pointillées et faites vous-mêmes ces jouets de la manière indiquée dans les miniatures. Pour ce qui est du cheval de bois, tout au bas de la vignette, collez ensemble les deux parties du corps, pliez les pattes et les roues.

L'HISTOIRE DE L'AUTOMOBILE



Si l'automobilisme fit une apparition tardive en Canada, il s'est bien rattrapé depuis. Nous n'avons rien inventé en cette matière, mais nous avons contribué d'une façon prodigieuse à la vulgarisation de la voiture sans chevaux. A tel point que le Canada est aujourd'hui le troisième pays du monde qui compte le plus d'automobiles. Les Etats-Unis tiennent la première place; l'Angleterre la seconde et le **Canada** la troisième. Mais il convient d'ajouter que nous "chaufons" l'Angleterre de très près et que dans moins de dix ans nous la dépasserons de beaucoup sur ce terrain.

M. U. H. Dandurand fut le premier qui introduisit l'automobilisme au Canada. C'est en 1898, aux débuts de cette industrie naissante en Europe, qu'il importa de France une voiture à vapeur de Dionbouton. Aucune loi n'avait prévu à ce moment la perception de droits sur pareille marchandise, sur pareil article d'importation. C'est pourquoi la municipalité de Montréal n'exigea de M. Dandurand que l'achat d'un permis de bicyclette. Les esprits d'ailleurs étaient si peu faits à l'automobilisme qu'ils le considéraient encore comme le perfectionnement ou le développement naturel du vélocipède.

Un peu comme le têtard devient grenouille. En l'an 1901, M. Dandurand

eut sa troisième voiture, une automobile à moteur celle-là à laquelle fut accordée la première licence municipale et provinciale.

Mais la première manifestation réelle de l'automobilisme remonte en France à l'année 1769 alors qu'un



M. U. H. DANDURAND, le parrain de l'automobile à Montréal.

ingénieur du nom de Cugnot construisit une voiture à vapeur à haute pression à laquelle il donna le nom de "cabriot". Mais personne ne vit là-dedans le germe d'une industrie profitable. Cugnot, naturellement, mourut pauvre et ignoré. Les Européens

prirent cinquante ans à "encaisser" le chemin de fer; ils n'étaient pas prêts à accepter l'automobile.

Cependant, les Américains et les Anglais pensaient tout autrement. Moins de dix ans plus tard, on signalait en Angleterre et aux Etats-Unis des machines à vapeur construites d'après les mêmes principes que celle de Cugnot.

Puis, l'Angleterre prend de l'avant. Des ingénieurs tels que Trévichick, Vivian, Garney, perfectionnent de plus en plus cette voiture jusqu'à ce qu'en 1827, elle fit trois lieues à l'heure. De 1830 à 1835, plusieurs voitures se mirent à sillonner les routes anglaises. L'automobile allait s'affirmer quand intervint le chemin de fer. Le rail eut tant de succès qu'il laissa bien loin derrière lui la voiture sans chevaux. On ne pouvait concevoir qu'il fût nécessaire de faire marcher les deux inventions de front. C'était déjà assez d'une pour inquiéter les poètes, les savants et les vieilles femmes!

Un demi-siècle se passa et après 1870, en France, on revint à l'automobilisme. Cette fois, ce fut pour tout de bon. En 1873, M. Amédée Bollée, du Mans, produit sa machine qui encore ne pouvait pas voyager dans toutes les conditions. Il lui fallait de bonnes routes et une température clémente!

Au mois d'avril 1981, Serpollet obtient de la préfecture de police l'autorisation de faire circuler sa voiture automobile dans Paris.

C'est en 1894 que remonte la première course d'automobiles, organisée par le "Petit Journal" de Paris. Le plus grand nombre de véhicules concurrents avaient des moteurs à pétrole, bien qu'on y vit cependant quel-

ques voitures à vapeur et d'autres actionnées par des moteurs électriques. Les véhicules munis de moteurs à pétrole marquèrent leur supériorité. D'autres courses, tenues en 1895 et 1896, affirment encore davantage la supériorité de ces moteurs.

Puis vinrent, grâce à des ingénieurs français, les moteurs polycylindriques et les bandages pneumatiques. L'automobile était lancée.

Mais depuis 1914, l'industrie de l'automobile se développe si puissamment aux Etats-Unis que ce pays et le Canada deviennent ceux où l'on compte le plus de véhicules moteurs. En un seul mois, l'industrie américaine construit 250.000 voitures. Ce qui fait que la France est quelque peu en retard, c'est que l'auto, s'il est de fabrication solide et suprêmement élégante, coûte trop cher.

— o —

REFLEXIONS

Une jeune fille commence à vieillir lorsqu'au lieu de souhaiter avoir deux anniversaires de naissance par an, elle n'en souhaite plus avoir qu'un tous les deux ans.

* * *

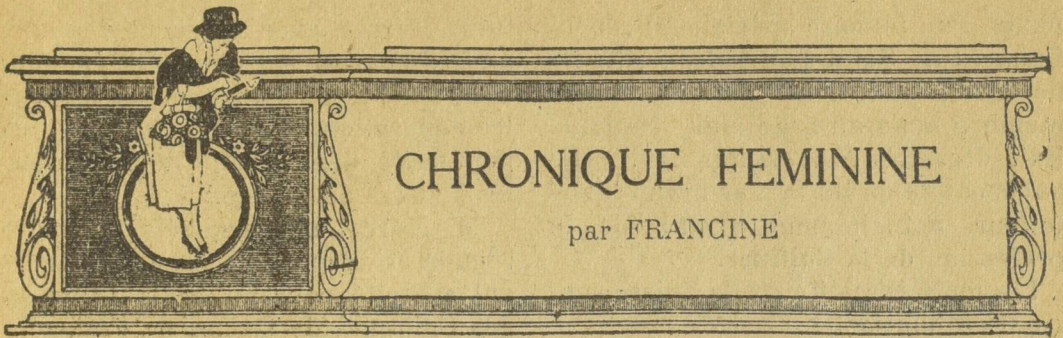
Une femme folle croit tout ce que son mari lui dit, une femme sage fait semblant de croire tout ce que son mari lui raconte.

* * *

Le mariage est le seul piège où ce lui qui s'y est laissé prendre une fois s'y laisse reprendre une deuxième fois.

* * *

Si l'amour se laisse conduire par les sens seulement le plaisir que l'on éprouve ne vaut pas les peines qu'il apportera.



Pour satisfaire les justes et opportunes demandes de nombreuses lectrices de la "Revue Populaire", je donnerai dorénavant aux chères compagnes que je ne connais pas mais pour lesquelles je tiens à rendre la "Revue" plus intéressante encore pour elles, en leur faisant goûter chaque mois des nouvelles et conseils qui leur plairont tout particulièrement.

Nous parlerons cette fois de diverses petites choses d'actualité, comme par exemple de la célébration des soixante-dix ans de M. Marcel, l'illustre créateur de l'ondulation qui porte son nom; d'une question qui, pour n'être pas précisément d'actualité, garde un caractère d'intérêt permanent, la protection contre le tonnerre et finalement, la célébration du mariage dans les pays étrangers.

L'ondulation Marcel

Inutile de s'y entendre beaucoup dans l'art difficile de la coiffure pour connaître l'ondulation Marcel. Elle est de mode au Canada comme en Europe et toutes nos lectrices s'uniront aux femmes de France pour faire des vœux de bonheur et de longévité à l'adresse de son inventeur.

Il peut sembler ridicule d'accorder tant d'importance à un pareil créa-

teur, au détriment de grands artistes et de nobles savants qui servirent autrement mieux l'humanité, mais gardons la mesure en n'accordant à M. Marcel que l'importance qu'il mérite. Cette importance est d'ailleurs toute relative. Pour nous, femmes, elle est très grande; pour les grands artistes, les philosophes, les mathématiciens, elle est nulle. Ainsi est faite la vie.

Nous détachons d'un journal français un article écrit à la veille de cette fête. On verra par là combien est répandue la réputation de ce bienfaiteur de la femme, de cet artisan de la



beauté et de la grâce féminine, et combien aussi est sensible l'admiration qu'on lui porte:

Pas une seule fausse note dans le concert unanime d'hommages qui entoure le glorieux septuagénaire. "Le Capilartiste", organe exclusivement réservé aux coiffeurs, aux posticheurs et aux parfumeurs, lui fait les hon-

neurs d'un numéro spécial. Au récent Congrès de Saint-Louis, les coiffeurs de dames américains l'ont proclamé membre honoraire de leur "National Hair-dresser's Association, Inc."; ils ont reconnu en lui le plus grand bien-facteur, actuellement vivant, de la profession de la Coiffure.

Les maîtres-coiffeurs de Suisse sont aussi enthousiastes.

"C'est grâce, disent-ils textuellement, au génie de M. Marcel, qui, de



notre ancien petit métier, a fait une grande et belle profession commerciale, que tout coiffeur et toute coiffeuse du globe ont vécu de sa précieuse découverte."

"La Revue de la Coiffure", de Bruxelles, publie cet éloge sincère:

"De même que Léonard, au XVIII^e siècle, avec ses audaces, marque de son empreinte l'esthétique de la coif-

fure. Marcel, avec le recul des ans, mettra sa griffe sur une autre époque: celle du XX^e siècle. Il symbolisera notre génération, et sa réputation et sa popularité dépasseront de loin tous les artistes du peigne."

M. Marcel n'a pas, hélas! encore reçu la croix que tous ses admirateurs ont sollicité pour lui, mais l'Institut des Coiffeurs de Dames de France a donné, dans ses séances du 31 octobre et 19 décembre 1907, un témoignage officiel de gratitude, à l'homme "dont la géniale création a transformé nos méthodes professionnelles, servi nos intérêts commerciaux en revivifiant la coiffure féminine, contribué à affirmer dans le monde entier le prestige de nos spécialités et la suprématie de la coiffure française".

* * *

Quels sont exactement les dangers qu'offre l'éclair? Combien de chances avons-nous d'être victimes de ce météore? Où chercher un abri sûr pendant un orage? Tous les gens, les femmes surtout, avouons-le sans fausse honte, se sont posé ces trois questions et ont attendu avec impatience qu'on leur en apporte les réponses.

Écoutons d'abord ce que dit sur ce sujet un grand savant: "Les éclairs nous effraient sans raison. De toutes ces lueurs produites par une décharge électrique, lors de la rencontre de deux nuages dans un ciel d'orage, moins qu'une sur cent frappe la terre. Les autres s'épandent dans l'atmosphère qui les produit. Les chances que vous avez d'être frappée par une brique ou par une tuile tombant d'un toit ou d'être mordu par un chien enragé sont encore plus grandes que d'être

touchée à mort par une éclair. Supposons par exemple que 40 personnes soient tuées chaque année par l'éclair dans tout le Canada. Si ces chiffres sont exacts, vous avez conséquemment une chance contre 240,000 d'être frappée."

Donc, les dangers ne sont pas grands; mais cela ne doit pas vous empêcher de vous armer autant que possible contre l'éclair. Les moyens à prendre sont nombreux. Quelques-uns sont basés sur de sérieuses considérations et d'autres ne tiennent qu'à d'enfantines superstitions.

Il y a au moins trois endroits dans lesquels vous n'avez rien à craindre



pendant un orage, à savoir: une cave, une pièce complètement entourée de réseaux métalliques et troisièmement, dans un immeuble dont la charpente est en acier.

Durant un orage, vous êtes également en sûreté dans chacune des pièces de votre maison, c'est-à-dire qu'il n'y a dans aucune maison une chambre qui soit plus recommandable que les autres. Les gens qui croient s'isoler en s'enroulant dans les draps d'un lit de plumes prennent là des précautions inutiles et insensées. Si vous vous trouvez par exemple dans l'axe,

c'est-à-dire dans la ligne de deux objets métalliques, tels qu'un radiateur et un évier en fer, vous risquez d'être frappée par l'éclair.

Il faut donc éviter d'abord de se trouver dans l'axe de deux objets métalliques et aussi de se tenir sous une suspension électrique, sous une lampe suspendue au plafond par une chaîne. L'éclair peut suivre la chaîne et de là vous atteindre. L'endroit où pénètrent dans les maisons ces gros fils électriques recouverts de gutta-percha, gros comme des cordes à linge, n'est pas non plus recommandable mais on a exagéré beaucoup, je pense, ses dangers.

La plupart des femmes redoutent pendant un orage portes et fenêtres. Cependant, vous n'avez pas plus à craindre l'éclair à une fenêtre et dans une porte qu'à l'intérieur de votre maison.

Ce qu'il faut surtout éviter, par exemple, c'est de se tenir sous un arbre isolé. De tels arbres servent de cibles aux éclairs. Couchez-vous non loin de l'arbre isolé, si vous voulez, mais jamais sous lui.

Le mariage à travers les âges

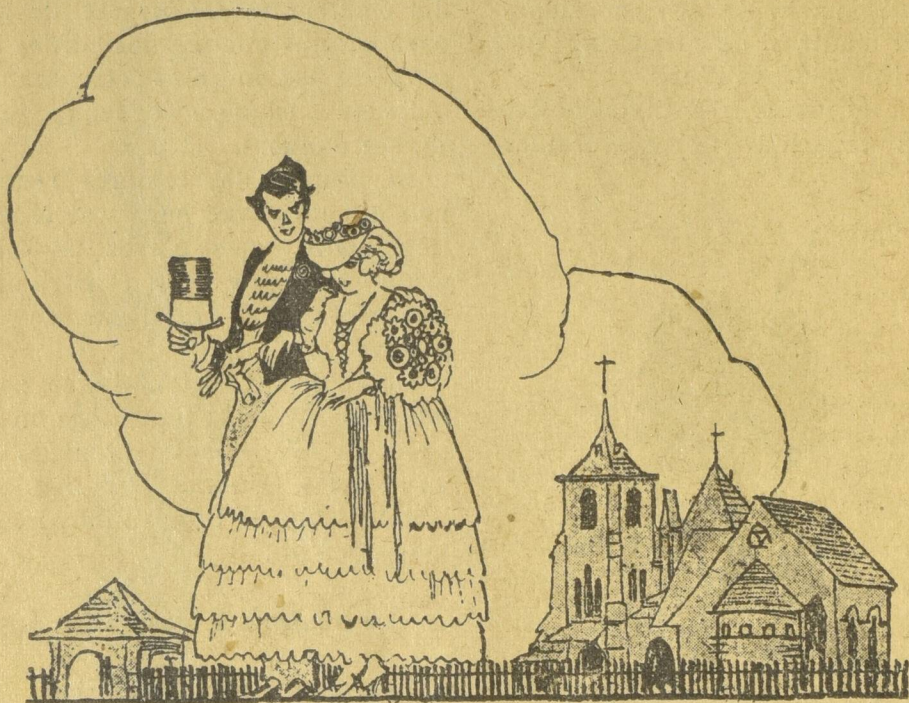
Les formalités du mariage diffèrent avec chaque pays comme avec chaque dénomination religieuse. Nous apprendrons chaque mois à nos lectrices comment s'unissaient les époux chez les peuples les plus intéressants de l'antiquité et comment se célèbrent les mariages dans certains pays modernes très éloignés du nôtre par la situation géographique, la langue, la religion et les coutumes.

Chez les Grecs, le mariage avait un double objet: religieux et politique. Il devait surtout continuer la famille

et assurer le maintien du culte domestique. Aussi les lois grecques, en beaucoup de pays, faisaient du mariage une obligation ; et elles autorisaient, même elles ordonnaient, en certains cas, l'union entre proches parents. Aux temps héroïques, le futur donnait au père de la future des présents qui étaient comme un prix d'achat ; il offrait aussi des cadeaux à sa fiancée. La noce consistait en un sacrifice et un banquet offerts par le

Les cérémonies du mariage comprenaient : 1o, des sacrifices aux dieux de l'union conjugale ; 2o, un grand sacrifice et un festin chez le père de la fiancée ; 3o, un cortège qui conduisait la mariée chez elle, sur un char, avec accompagnement du chant nuptial ; 4o des cérémonies au nouveau logis des mariés. Le lendemain, arrivaient les cadeaux des parents et amis.

Passons maintenant à l'époque moderne. Aujourd'hui, c'est aux héros



père de la mariée dans son nouveau logis, au milieu des danses et des chants d'épithalame. A l'époque historique, le mariage ne pouvait être conclus qu'entre un homme et une femme ayant tous deux le droit de cité dans la même ville ou dans deux villes différentes unies par un contrat spécial à cet effet, appelé contrat d'épigamie. Le fils majeur pouvait se marier sans le consentement de son père, mais jamais la fille.

seulement que nous donnons des médailles, mais il fut un temps en France, où suivant une vieille coutume, on donnait une médaille à tous les invités d'une noce. Ces médailles avaient été spécialement frappées pour la circonstance ; elles étaient en bronze et portaient l'effigie de la mariée.

En Allemagne, c'est-à-dire dans certaines contrées de l'Allemagne, il est encore de mode de placer sur la table du banquet de noce, devant les

nouveaux mariés, un bassin d'argent dans lequel tous les invités déposent de l'argent ou des bijoux.

En Hollande, quand on organise le festin des noces, on prend toujours soin de placer un célibataire ou une femme non mariée entre un couple. Une vieille superstition veut que ces personnes ainsi encadrées par des gens mariés entrent dans le conjungo l'année même. Cette coutume correspond exactement à l'une des nôtres au Canada. Ici, le bouquet de la mariée possède ce don. La personne qui l'attrape au vol se marie dans l'année. Nous avons mieux encore, chez nous. La jeune fille qui se marie porte à la messe les jarrettières de sa meilleure amie ou de ses meilleures amies et celles-là en retirent du bonheur ou un mariage. C'est ainsi qu'il arrive que la mariée ait souvent trois, quatre et cinq jarrettières pour tenir ses bas...

Dans la campagne anglaise, la bénédiction nuptiale se donne à la porte de l'église; puis, ensuite, les mariés entrent dans le sanctuaire pour entendre la musique et les chants.

—o—

ETES-VOUS CONNU A LA POSTE ?

Une lettre portant, comme adresse, ces simples mots: A l'auteur de "A l'ombre des jeunes filles en fleurs", est parvenue récemment à son destinataire, c'est-à-dire entre les mains de M. Marcel Proust. Il ne faut pas s'en étonner. Le courrier des écrivains est soigneusement transporté par les facteurs. On se doit cela entre gens de lettres.

Je vous ai conté ici même l'histoire de cette missive du siècle dernier, qui était adressée simplement "Au plus

grand poète, à Paris". Déposée chez Victor Hugo, celui-ci la retourna à Lamartine, puis, après un échange de politesse, les deux illustres confrères convinrent de l'ouvrir ensemble. La lettre était d'Alexandre Dumas et adressée... à Musset.

On en cite d'autres, arrivées à bon port malgré le libellé étrange de leur enveloppe. Ainsi, en 1907, le docteur Charcot, alors en expédition sur les banquises du pôle Sud, reçut un pli qui portait cette suscription: "M. le commandant Charcot, à bord du "Français", dans les glaces (Antarctique)".

Il y a, il est vrai, des contre-parties. En 1906, M. Paul Deschanel était complètement ignoré du service des postes. En effet, une lettre portant son nom et, de plus, ces mots: "député, Paris"—la reproduction photographique en a été donnée par les journaux—erra de maison en maison et fut surchargée trois fois du fatidique "inconnu" avant de parvenir au destinataire.

Mais il y a peut-être mieux encore. Dans une boîte de Paris fut jetée un jour une enveloppe où cette adresse était calligraphiée: "M. le gouverneur de la Guyane française, à Cayenne". Un employé des postes (pourquoi? on ne le saura jamais) raya le mot: "Cayenne" et mit "voir Cayeux, Somme." De Cayeux, où naturellement le gouverneur de la Guyane était inconnu, le pli fut retourné à Amiens pour complément d'information. Là, on consulta un fonctionnaire des colonies en retraite et celui-ci écrivit de sa main sur l'enveloppe: "A expédier à Cayenne, par paquebot, via Saint-Nazaire". Sans cet aimable citoyen, la lettre ne serait jamais arrivée à destination.

L'EDUCATION CHEZ LES INDIENS

(Préparé sous la direction du docteur Duncan C. Scott, adjoint du Surintendant général des Affaires indiennes, par M. Russell T. Ferrier, Surintendant de l'Instruction des Sauvages.)

Le populaire "peau-rouge" de l'histoire et de la légende devient rapidement une figure du passé. L'Indien d'aujourd'hui le remplace, redevenu un type viril et fort qui s'assimile facilement aux Canadiens de races diverses. Ses rapports avec les blancs lui ont valu une certaine immunité contre les maladies qui causaient tant de ravages parmi ses congénères au temps de leur premier contact. La population indienne a quelque peu augmenté depuis quelque temps et dans certaines parties du Canada nous avons des groupements florissants d'aborigènes adoptant nos méthodes pour gagner leur vie et demandant l'éducation à grands cris.

Le gouvernement fédéral se rend compte de l'importance qu'il y a de donner à ses pupilles les facilités d'éducation et des allocations d'argent pour l'éducation des Indiens sont faites d'année en année. Le département des Affaires indiennes, dont l'honorable Charles Stewart est le Surintendant général, a pris à ses charges ou participe à l'entretien de près de 780 éducateurs de jeunes Indiens. La plupart d'entre eux sont des missionnaires; l'Eglise et l'Etat travaillent donc côte à côte à faire de la jeune génération d'Indiens et d'Indiennes des

citoyens dans toute l'acception du mot.

Près de 12,900 jeunes Indiens sont inscrits aux registres des 330 écoles et pensionnats. Ces institutions ne sont pas sous le contrôle des ministères provinciaux de l'Education, mais elles sont financées et administrées conjointement par le département des Affaires indiennes et par les diverses Eglises qui en ont la charge. Dans chaque province, les écoles indiennes sont inspectées régulièrement par des inspecteurs qualifiés et le travail accompli par les élèves indiens peut aisément être comparé à celui des élèves blancs de la même localité.

Dans les externats, outre le programme ordinaire, on attache une importance considérable aux travaux manuels, au jardinage, à l'hygiène et aux jeux d'ensemble. Les pensionnats donnent une formation plus complète dans les arts manuels qui serviront plus tard aux élèves. Les garçons reçoivent une instruction dans l'agriculture, le jardinage et l'élevage du bétail; les filles apprennent les travaux du ménage. Le parlement vote des crédits annuels — se montant à \$1.363.420.45 l'an dernier — sur lesquels on prélève les dépenses nécessaires à l'entretien des diverses institutions. Les Eglises qui coopèrent à cette oeuvre, s'occupent aussi de trouver des fonds. A ces allocations s'ajoutent des fonds de dotation lorsqu'il y en a de disponibles.

Il est offert aux diplômés des écoles et des pensionnats l'occasion de pour-

suivre leurs études, ou de l'aide pécuniaire à cette fin. Environ 90 Indiens, garçons et filles, fréquentent les "high schools" (écoles primaires supérieures) et les collèges du Canada. L'aide financière et la surveillance attentive de ces élèves sont du ressort du département des Affaires indiennes. D'autres diplômés qui manifestent de l'initiative reçoivent des octrois pour l'achat de bétail, d'instruments aratoires, de mobilier ou de matériaux de construction. Tous ces moyens ont stimulé l'ardeur au travail et ont eu pour résultat de rendre rapidement les Indiens capables de se suffire à eux-mêmes.

Un facteur important du progrès est le travail entrepris parmi les Indiens eux-mêmes. Outre près de 40 gouvernantes et gardes-malades diplômées, les instituteurs, des agents du gouvernement, des missionnaires et des instructeurs agricoles prennent une part active aux affaires des Indiens dans leur propre milieu. Les ménagères et les mères de famille reçoivent une instruction spéciale et on leur apprend à mener une vie honnête. Bien que le travail soit lent, l'Eglise et l'Etat agissent de concert, ce qui permet de réaliser des progrès constants.

—o—

PAS DE MOUCHES EN ALASKA

Bien que toutes les contrées de l'Alaska soient réputées pour les myriades de maringouins qui les infestent durant la chaude saison, il est curieux de noter que la mouche ordinaire, la mouche vorace qui s'implante dans nos maisons à nous, y est complètement inconnue.

EST-CE UN SAUVAGE OU UN HOMME PRIMITIF ?

En l'an 1900, un professeur à l'Université de Genève piqua vivement la curiosité des élèves de son cours d'anatomie en leur annonçant qu'il allait mettre sous leurs yeux un cas de pilosisme (développement anormal des poils) d'autant plus extraordinaire qu'il y avait chez le sujet, arrêt du développement complet de l'intelligence et de la faculté du langage articulé, sans le moindre symptôme de crétinisme ou d'idiotie.

Au jour dit, le professeur fit installer sur une table tournante le nommé Rham-a-Sama qu'un Barnum montrait dans une baraque foraine.

Cet homme-phénomène, âgé d'une cinquantaine d'années, est velu comme un ours. Son corps, surtout le tronc et les membres supérieurs, sont entièrement recouverts d'une toison soyeuse et grisonnante, longue de 3 pouces sur le dos et les reins, et de 1 pouce et demi sur les épaules.

Sa chevelure retombe en abondante crinière. Sur les bras, les poils descendent de haut en bas et sur ses jambes, ils vont jusqu'à ses pieds, sans toutefois que la plante des pieds ni la paume de la main présentent les traces de villosités (assemblage de poils couchés). La tête de ce curieux homme est normale, le front découvert, les yeux bruns, le nez droit et fort, la bouche grande et les lèvres épaisses; les oreilles sont également développées.

Rham-a-Sama possède presque toutes ses dents et le fait est d'autant plus curieux que chez tous les individus atteints d'un pilosisme exagéré, on observe généralement des anomalies du système dentaire.

Lorsqu'il est contrarié ou qu'il a peur, cet homme se sauve en poussant des cris gutturaux. Il n'a pas la moindre sensation du froid.

Il semble plongé dans une torpeur intellectuelle complète. Il est intéressant à plusieurs points de vue parce que ce n'est pas un simple phénomène d'homme velu comme on en a déjà observé fréquemment; Rham-a-Sama présenterait un cas excessivement rare de régression et d'atavisme — un type d'oublié de la civilisation se rapprochant du type de l'homme primitif, de l'homme en dehors de toute civilisation.

D'où vient Rham-a-Sama? Il est bien difficile de savoir quelque chose de positif sur l'origine de cet homme sauvage. Le Barnum qui, en 1900, l'avait en sa possession depuis cinq ans, prétend qu'il a été capturé dans les immenses forêts qui s'étendent au pied de l'Himalaya.

Rham-a-Sama qui ne mange que des légumes et des fruits devait y mener une existence singulièrement primitive et misérable, car il n'est pas taillé pour lutter contre les fauves, et sous ce rapport, il ne se rapproche guère des premiers hommes.

La science en est donc réduite à des hypothèses.

—o—

Il y a peu de différence entre le médisant et le malfaisant, ils attendent tous deux les occasions.

La sincérité ne doit jamais dégénérer en simplicité et la sagacité en finesse.

—o—

Rien ne suffit à l'homme dans cette vie: c'est là sa grandeur et sa misère.

G. Sand.

LES PROGRES DE LA T. S. F.

La radiotélégraphie, cette science née de la découverte d'un grand Français, le professeur Edouard Branly, n'a pas plus de trente ans d'existence. Elle date exactement de 1890. Dans ses expériences du début, Branly obtenait des effets qui se produisaient entre deux postes à une distance de vingt mètres à travers des murailles. A l'air libre, ces effets se produisaient à plus de cent mètres.

Ces distances, grâce aux progrès accomplis dans le domaine de l'utilisation pratique, sont aujourd'hui portées à l'infini.

Les premières expériences importantes, tentées par l'ingénieur italien Marconi, se firent entre l'Angleterre et la France en 1899. En 1901, des radiogrammes étaient transmis de France en Corse. En 1906, on communiquait d'Angleterre en Amérique.

Chez nous, en 1904, le capitaine Ferrié organisait la station de la Tour Eiffel. Deux ans plus tard, Paris communiquait avec les vaisseaux français en rade de Casablanca.

Depuis lors, la France, soucieuse de garder la suprématie dans cette science née chez elle, n'a point cessé de favoriser ses progrès. En 1915, une seconde station importante fut créée près de Lyon; en 1918, une autre, plus forte encore, à La Croix d'Hins, près de Bordeaux.

Enfin, cette semaine, vient d'être inaugurée à Sainte-Assise, près de Melun, une quatrième station qui est, de beaucoup, la plus puissante du monde. La France se trouve reliée par elle à l'univers entier.

Au lieu du Bonhomme Noël, un monstre...

C'est encore le bonhomme Noël qui revient dans la nuit du premier de l'An déposer les cadeaux dans la cheminée.—Histoire de deux petites filles bien sages et d'un monstre dément.

Il y a des Noëls gais et des Noëls tragiques; il y a de même des Jours de l'An de toutes sortes. Naturellement, le lecteur préfère qu'on l'amuse. Ces fêtes sont marquées au coin de la gaieté, et il n'appartient pas à de lugubres récits de les assombrir. Mais qu'on nous permette...

Rose et Alice s'étaient couchées fort joyeuses, le soir de la Saint-Sylvestre, vigile du premier de l'An, et elles avaient longtemps devisé dans leur petit lit blanc sur les joies du lendemain. Au pied de l'arbre de Noël qui avait été dressé dans le salon, durant la divine nuit, seraient entassés les paquets de cadeaux, ficelés de faveurs multicolores. Rose et Alice, en petites filles sages qu'elles étaient, âgées à peine de quatorze et de quinze ans, s'endormirent tout de même assez tôt pour ne pas ennuyer leurs bons parents et se retrouver bien disposés, le lendemain matin.

D'ailleurs pas un bruit ne troublait plus déjà le silence de la nuit qui tombait. Les parents eux-mêmes avaient dû se mettre au lit de très bonne heure.

La chambre des petites se trouvait tout à fait à l'arrière de la maison, alors que celle du père et de la mère était en avant, derrière le salon. C'était au rez-de-chaussée et la fenêtre

de la chambre des enfants donnait sur une impasse. Mais jamais, depuis cinq ans qu'ils occupaient cette maison, très recommandable par ces temps de vie chère où les loyers coûtent des prix impossibles, à cause de la dimension et du nombre de ses pièces, cela pour un prix très modéré, jamais les voleurs ni les maraudeurs ne les avaient inquiétés. Leur sommeil n'avait jamais été troublé non plus par le bruit et étant à l'âge des rêves dorés, elles dormaient tout d'une traite.

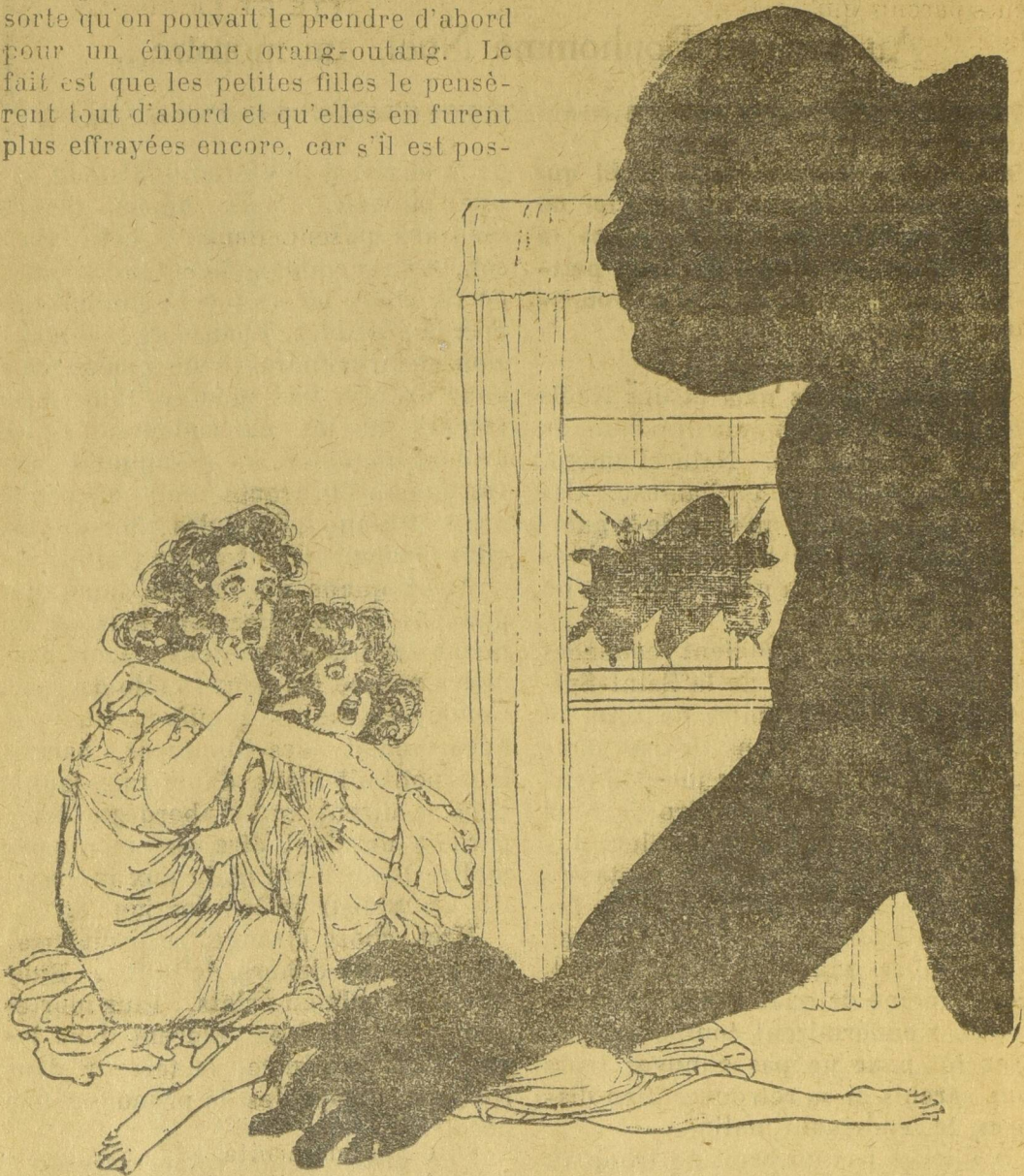
Aussi quelle ne fut pas leur surprise de se réveiller tout à coup, en même temps, toutes deux. Leur première pensée fut pour la fête du jour. Comme un filet de lumière, entré par l'écartement des tentures, barrait leur petit lit blanc d'une raie jaune, elles se dirent tout d'abord que leurs parents devaient être sur pied pour mettre la dernière main aux préparatifs de la distribution des jouets.

Mais, chose étrange, ce bruit insolite venait du dehors, de la rue. Puis, une vitre vola en éclats. Plus mortes que vives, elles se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, la terreur dans les yeux, incapables de prononcer une parole.

Une grosse main velue, pareille à une patte d'ours, passa au travers de l'ouverture faite dans la vitre et fit tourner l'espagnolette. La fenêtre s'ouvrit et un monstre entra dans la chambre.

Rose et Alice se blottirent tout contre le mur et l'on ne voyait dans la chambre que leur groupe blanc d'un côté et une silhouette noire de l'autre.

Ce lugubre visiteur était bâti de telle sorte qu'on pouvait le prendre d'abord pour un énorme orang-outang. Le fait est que les petites filles le pensèrent tout d'abord et qu'elles en furent plus effrayées encore, car s'il est pos-



Et la silhouette du monstre se profila sur le mur, jetant les deux petites sœurs dans la plus grande terreur.

sible d'adoucir le coeur le plus dur d'un homme, il n'y a pas d'arguments capables de fléchir un singe de cette grande espèce.

L'homme ne parlait pas cependant. Il s'approcha lentement, à pas comptés, et toucha la robe de l'une d'elles

de sa grosse main. Elle poussa un tel cri que le monstre parut se réveiller d'un rêve et bousculant tout sur son passage sortit par la fenêtre en grande hâte.

Revenues de leur frayeur, les petites se précipitèrent dans la chambre

de leurs parents qui n'avaient rien entendu de toute cette scène, ni le bruit de la vitre brisée, ni le cri de Rose. En se frottant les yeux, la mère dit simplement aux petites filles, avant d'avoir remarqué la pâleur de leur visage: "Vous venez bien tôt, mes petites filles. Je comprends votre empressement, votre hâte à voir vos cadeaux et à nous faire vos vœux de bonne année, mais il n'est encore que cinq heures. Allez dormir encore un peu, mes mignonnes, je vous réveillerai à sept heures."

— Mais, maman, excusez-vous, vous ne comprenez pas, il nous est arrivé quelque chose d'épouvantable. . . .

Et c'est des sanglots dans la voix, des coupures à chaque mot, que les deux petites racontèrent ce qui leur était arrivé.

Le Jour de l'An en fut gâté, disons jusqu'au midi, alors que la police à laquelle le père avait fait rapport de l'aventure, vint apprendre à la famille que l'homme avait été coffré. Le pauvre bougre s'était échappé de l'asile, où il était détenu depuis de nombreuses années. Il n'était pas fou furieux, heureusement et c'est bien pour cela que les enfants avaient été égarés. C'était une sorte de monstre qu'on montrait dans un cirque et qui s'en échappa pour être interné dans une asile d'aliénés.

Rose et Alice, sachant l'homme bien enfermé, oublièrent le reste du jour la terrible visite nocturne et s'en donnèrent à cœur joie. Mais jamais plus elles ne voulurent coucher dans la même chambre. On bloqua la fenêtre pour les rassurer. D'ailleurs la chose était bien inutile, les voleurs n'étant pas si nombreux et si audacieux dans nos bons quartiers.

LA CIGARETTE ET LA FEMME

Dans le pays où la cigarette est le plus en faveur chez les femmes, voilà que les médecins, réunis en congrès, la condamnent comme très nuisible à la santé et taxent du titre de vicieuses celles qui en usent. Bang! Ces médecins prétendent que les femmes ne peuvent d'ailleurs fumer longtemps comme elles le font et que leurs nerfs entreront bientôt en révolte contre elles.

Les femmes à Londres (d'après ce que nous en savons ici, naturellement) fument autant que les hommes. On les voit, la cigarette aux lèvres, dans les cafés, les trains, les taxi-autos. Si elles fument ainsi, ce n'est pas nécessairement pour suivre une mode. La plupart en agissent ainsi par la force de l'habitude et bien parce que leur système réclame cette empoisonnante nourriture.

Le système nerveux de la femme, déclare entre autres médecins le docteur Octavia Lein, est déjà assez surexcité par la tenue de maison et le soin des enfants, sans risquer de se détraquer complètement par la faute de la nicotine.

Ce médecin va jusqu'à dire que l'abus de la cigarette peut, de même que l'abus des sports, nuire à la plus importante fonction naturelle de la femme, qui est la maternité.

Les mêmes conseils peuvent parfaitement convenir à l'homme, presque autant qu'à la femme. L'abus des clous de cercueil conduit où l'on sait.

— o —

Pardonner sincèrement et de bonne foi, pardonner sans réserve, voilà la plus dure épreuve de la charité.

Bourdalous.

Splendeurs et misères des princesses

Les grandes dames d'hier sur le passage desquelles se découvrait la foule sont devenues les pauvresses de Vienne. — L'ancienne épousemorganatique de l'empereur François-Joseph mendie son pain de tous les jours.

Nous ne manquons pas, chaque mois, d'instruire nos lecteurs sur quelque'un des incidents piquants qui se passe à Vienne, l'ancienne capitale de l'immense et du puissant empire magyar, parce que l'Autriche est certainement de tous les pays du monde que la guerre a bouleversés le plus radicalement métamorphosé. Nous expliquions ailleurs comment après la guerre, après le démembrement de ce pays, après la chute de la monarchie, après que les riches d'hier fussent devenus pauvres et les pauvres riches, des scandales comme nulle part au monde il ne s'en est vu avaient fini de jeter ce pays dans la plus inextricable anarchie.

Une misère noire y fait chaque jour des centaines de victimes et tout le ravitaillement en vivres et en bois sur lequel compte pour vivre une population aux abois est monopolisé par une clique de nouveaux riches, de honteux exploiters qui tablent sur la famine pour se livrer à la débauche. Oui, la débauche côtoie la misère la plus noire. Les cafés regorgent de danseurs et de danseuses, et les vins les plus énervants coulent à flots.

Les bijoux que portaient les princesses d'antan ornent maintenant les courtisanes, les actrices et les danseu-

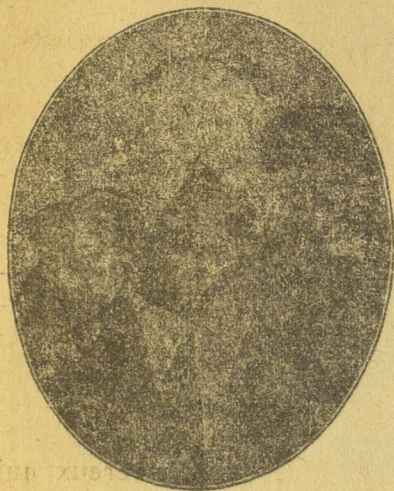
ses en renom. Des lois viennent de temps en temps essayer de réprimer ces abus, comme celle dont nous parlions dans notre dernier numéro de La Revue et qui ordonne à toutes les femmes sans emploi reconnu de collaborer à l'oeuvre commune de rétablissement, soit dans les usines, soit dans les fermes, mais ces lois sont appliquées avec mollesse et les troubles continuent.

Parmi la horde des miséreux qui recrute ses membres dans toutes les classes de la société, parmi les anciens nobles, les anciens rois de la finance, les anciens professionnels riches, les anciens artistes en vogue qui vont chaque jour faire la queue aux soupes populaires, nous voyons des figures autrefois connues dans tous les mondes, nous entendons des noms qui eussent soulevé l'admiration. Au hasard, parmi cette foule, s'avance une petite vieille en guenilles, l'air affreusement misérable qui vient chercher sa maigre pitance de chaque jour. Elle s'avance à pas lents et tend la main au distributeur, les yeux baissés, comme si par un reste d'orgueil bien compréhensible elle voulut cacher sa honte. Cette vieille femme fut un jour la femme la plus enviée dans Vienne. Sa popularité fut telle que des légendes se formèrent autour de son nom. Personne ne pouvait dire d'où elle venait et comment elle avait pu s'attacher la personne de l'Empereur.

En effet, cette femme avait été l'épouse secrète de l'empereur François-Joseph. La belle Catherine Schratt et

UN BON REMEDE EST UNE CHOSE TRES RARE

POUR CEUX QUI LE CONNAISSENT ET
S'EN SERVENT BIEN, C'EST PLUS
QU'UNE FORTUNE



Avec un bon remède on revient en santé et
heureux, on conserve sa vie, bien
le plus précieux.

Avec des richesses, des bonheurs, sans santé,
tout paraît maussade, aucun bonheur réel; on lan-
guet et on meurt sans avoir joui de ses biens.

MES REMEDES VEGETAUX SONT DE
BONS REMEDES

Donc écrivez-moi, je répondrai gratis

Bien lire ce qui suit— Adresse postale:

Adresse, M. F. X. LACROIX, herboriste, 438 St-Joseph, Québec, Can.

(Lorsque vous écrivez: mentionnez "La Revue Populaire".)

ACHETEZ

MAINTENANT A

LE FILM

10 cents l'exemplaire

DANS TOUS LES DEPOTS



Spécialiste

BEAUMIER

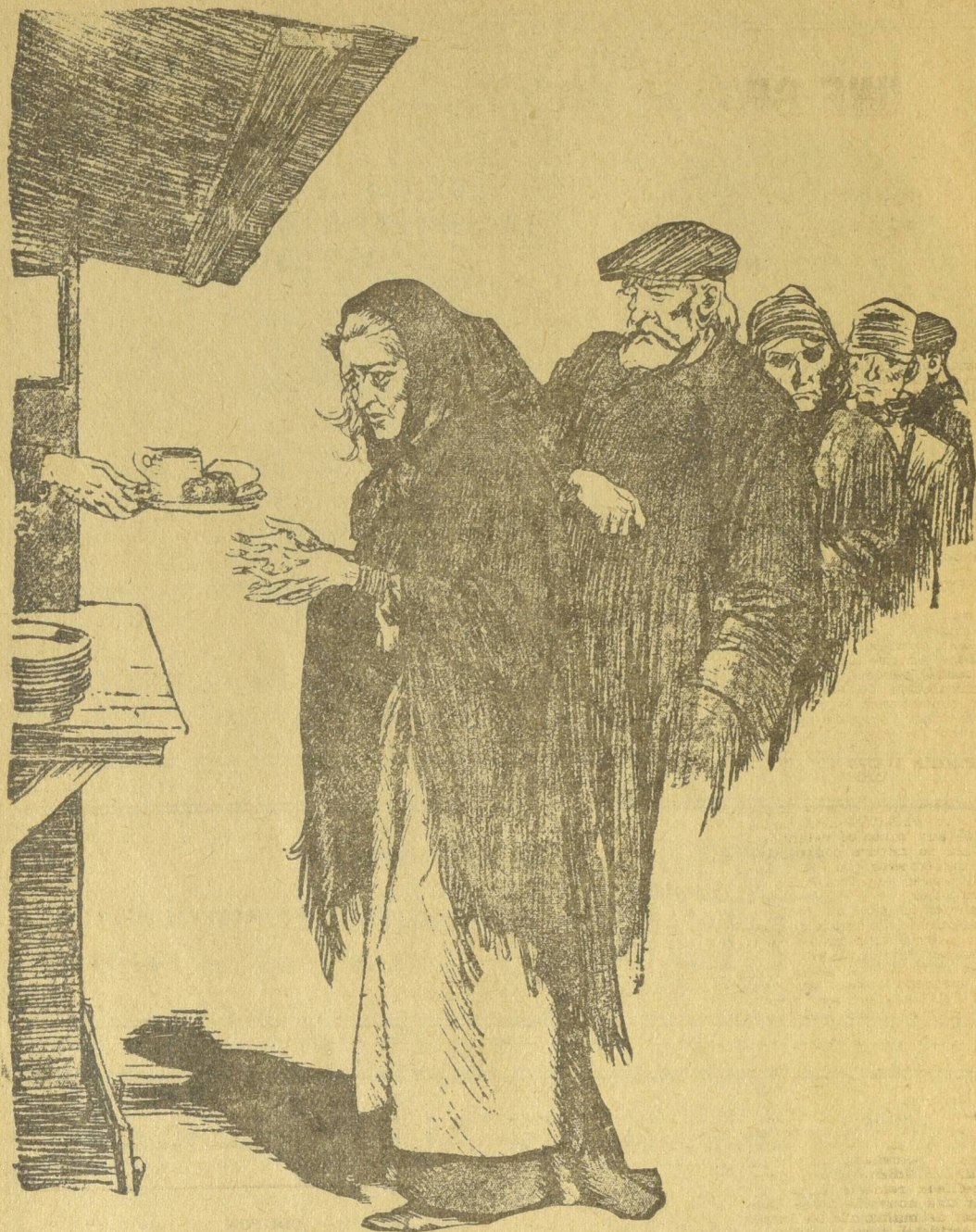
Opticien

DEMEGAGE AU

No 266 rue Sainte-Catherine Est

EXAMEN GRATIS

Avis.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par dollar sur tout achat en lunetterie.
Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des peddlers ni aux magasins à tout faire
si vous tenez à vos yeux.



La veuve de l'empereur François-Joseph mendie son pain quotidien.

l'empereur s'étaient mariés clandestinement et ils cachèrent leur mariage pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où l'Empereur amena sa

femme légitime à la cour et lui donna un palais non loin du sien.

Tous les honneurs rendus à la personne de l'Empereur rejaillirent dé-

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aine des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-PAD fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter maintenant le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,

2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

sormais sur elle. Elle fut de toutes les fêtes et de toutes les réceptions. Sa beauté et sa grâce étaient telles qu'en peu de temps elles désarmèrent les princesses et les nobles dames qui lui avaient juré une haine implacable à cause de son ascension trop rapide et, à ce qu'elles prétendaient, injustifiable.

Mais comme ces rivales sont vengées aujourd'hui ! Que reste-t-il de cette grande princesse ? une loque. En mourant, l'empereur lui avait laissé une fortune de près d'un million, dont l'Etat, le nouvel état s'empara. Ses bijoux ont été vendus un à un, ses propriétés ont été brûlées par la foule ameutée. Elle perdit beaucoup à la Bourse et au jeu et ajoutons à sa décharge et à son honneur qu'elle serait encore riche si elle pouvait récupérer tout l'argent qu'elle jeta aux pauvres à pleines poignées.

Et c'est une danseuse de renom, célèbre en Allemagne aussi bien qu'en Autriche, la belle et séduisante Eudja Mogoul, qui porte aujourd'hui les bijoux qui lui venaient de l'Empereur lui-même. . .

LES TRÉSORS DES MERS

Après trois siècles passés, voici que l'on s'acharne à reprendre à la mer les trésors qu'elle a engloutis lors de la destruction de "L'Invincible Armada". A la Société qui s'occupe de ces recherches, tous les espoirs sont permis. Une jeune scaphandrière vient, paraît-il, de remonter à la surface un plat d'argent de quatre-vingt-dix centimètres de tour, dont la valeur est estimée à plus de vingt mille dollars. Et il y a sept cent cinquante millions enfouis dans les flancs du vaisseau-amiral qui, s'ils sont découverts, paieront amplement les frais de l'audacieuse entreprise.

La mer est pleine de trésors, plus que le Transvaal et le Klondyke; elle recèle dans ses profondeurs des lingots d'or et d'argent, des monnaies de toute espèce et de toute époque, des pierreries, des gemmes, des œuvres d'art. Le fond de la Méditerranée, ce lac gréco-latin, est couvert de navires perdus corps et biens.

Et les sept cents millions de la baie de Vigo ? Et les trente millions du "Lutin", vaisseau anglais qui sombra dans le Zuyderzée ? Et la cargaison fabuleuse d'or et de pierreries du brick-goëlette "Le Jeune-Henri", qui dort dans le pertuis d'Antioche ? Et le trésor de la flotte anglo-égyptienne à Navarin ? Et les cinq millions du vaisseau anglais, coulé pendant la guerre de Crimée, dans la baie de Balaklava ? Et la fortune du président Krüger, qui repose sous les côtes du Zouloulund ? Et les innombrables navires torpillés au cours de la dernière guerre ? Combien d'autres encore ! La mer garde jalousement ses trésors. Les bois restent et les mâts se dressent parfois, visibles à marée basse, comme les clochers fantomatiques d'une ville disparue. Les canons de fer sont ceux qui résistent le mieux à l'action de la mer, les canons de bronze se désagrègent lentement. Mais les poids lourds comme ces métaux, l'or et l'argent, tendent à s'enliser dans les sables. C'est ce qui explique la difficulté qu'il y a de les conquérir.

Néanmoins, il est permis de penser que, plus nous irons, plus il deviendra aisé de mener à bien ces hardies explorations. Et peut-être nos arrière-petits-neveux toucheront-ils de beaux dividendes s'ils font confiance aux puissantes Compagnies qui obtiendront l'adjudication des fonds sous-marins.

JE REGAGNAI 65 LIVRES

"Dans les premiers temps de mon mariage il y a cinq ans, j'avais une énergie merveilleuse. Je pouvais aller toute la journée sans ressentir la moindre fatigue. J'avais un bon appétit et je pouvais manger n'importe quoi. Je pesais 147 livres. J'étais très occupée toute la journée et lorsque le soir arrivait je me mettais au lit et je ne me réveillais pas une seule fois dans la nuit. Il y a treize mois mon premier bébé naquit et aussitôt après, mon énergie sembla m'abandonner. J'étais continuellement fatiguée et j'étais obligée de me forcer pour exécuter les travaux du ménage. Au lieu d'être un plaisir comme avant, ces travaux étaient pour moi une corvée. Je perdais tout appétit et rien ne me tentait, j'étais obligée de me forcer pour manger. Le soir je me mettais au lit et me tournais et me retournais pendant des heures. Enfin je finissais par m'endormir mais pour me réveiller dix ou quinze minutes après. Naturellement lorsque le jour arrivait, n'ayant pas dormi, je commençais la journée avec une fatigue complète. J'étais agitée et nerveuse. Le moindre bruit m'effrayait et me faisait battre le cœur. Je voyais que mon mari était très anxieux. Je perdais du poids toutes les semaines et déjà j'avais perdu 54 livres. J'essayai toutes sortes de toniques mais ils ne me firent aucun effet. Un soir que je n'oublierai jamais, parce que c'est à ce moment que je retrouvai le chemin de la santé et du bonheur — mon mari m'apporta une bouteille de Carnol. Un ami lui avait dit que le Carnol avait sauvé sa femme, et il insista pour que j'en fasse l'essai. Au bout de six semaines mon poids augmentait et de 93 livres passait à 158, une augmentation de 65 livres. Aujourd'hui je suis très bien, je saute allègrement du lit prête à faire n'importe quel travail et aujourd'hui chaque minute de la journée est pour moi une minute de bonheur."

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai pour pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent.

8-622



RODOLPH VALENTINO EST MECONTENT

Un artiste de cinéma n'est jamais en principe satisfait de ses traitements, si importants soient-ils. Ainsi, il me semble qu'aucun de nous ne se plaindrait de toucher par exemple la somme plutôt intéressante de \$1,250 par semaine. Mais l'ami de ces dames, le beau Rodolph Valentino, ne pense pas comme nous; pour lui, mille deux cent cinquante dollars par semaine représentent un traitement ri-

ans, qui débarqua au pays il y a huit ans, sans un sou dans sa poche et incapable de prononcer un traître mot d'anglais, se plaindre aujourd'hui de ne gagner que \$1,250 par semaine! Si ce n'est pas une pitié!

"Sans doute, pour certaines gens, mon salaire semble énorme, mais pour le héros à la brillantine qui fit frissonner toutes les femmes du continent dans les Quatre Cavaliers, le Cheik et



1. Vu même au télescope, son salaire de \$1250 par semaine lui paraît bien petit.
2. Rodolph ne trouve même pas assez d'argent pour se payer une femme de journée.
3. Rodolph, tel que le connaissent les dames.

dicule et indigne de lui. C'est pourquoi il signifia à ses patrons qu'il se mettrait en grève s'ils ne consentaient à relever quelque peu son salaire.

C'est dans son somptueux appartement de l'hôtel Waldorf-Astoria que Valentino raconta ses malheurs au célèbre humoriste Karl K. Kitchen, de qui nous tenons ces renseignements.

Ce journaliste fut tout ému de voir un beau jeune homme de vingt-six

Sang et Sable, c'est une bagatelle."

—Une bagatelle?

—Oui, je dis bien, une bagatelle, et voici pourquoi. Pour avoir la paix avec ma première femme, ça me coûte \$250 par semaine. Une maison, que j'ai achetée en Californie me prend un autre \$250 par semaine. Et en plus, je rends chaque semaine à la banque un montant de \$250 que j'ai emprunté pour payer les frais de mon



REGARDE, MAMAN, VOILÀ TON REMÈDE

“OUI, chère, voilà le remède qui a remis maman en santé et je suis certaine qu'aucune de vous ne l'oubliera”.

“Es-tu pour en acheter?”

“Non, chère, je n'en ai plus besoin. Tu sais comme je dors bien, que ces terribles migraines ne m'incommodent plus, et que nous sommes capables de faire nos belles longues promenades quotidiennes”.

“Vous n'aviez pas coutume de sortir, n'est-ce pas?”

“Non depuis longtemps. Mes nerfs étaient si délabrés que je ne pouvais rien faire, j'avais toujours peur, j'étais très irritable et morose avec ton père et toi, mais grâce à la Nourriture du Dr Chase pour les

Nerfs, ces choses sont passées et je sais ce que c'est que d'être en santé et heureuse”.

“Pourquoi tous ceux qui sont malades ne prennent-ils pas ton remède?”

“Beaucoup d'entre eux le prendraient ce remède, s'ils connaissaient seulement le bien qu'il leur ferait. J'en ai parlé à nombre de mes amies et elles en ont retiré autant de bien que moi-même”.

Un cerveau lucide, une meilleure circulation du sang, un bon teint, un sommeil paisible, réparateur, une bonne digestion, une plus grande force mentale et corporelle et une meilleure santé, sont les résultats de l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co. Ltd, Toronto.

12

dernier procès avec Jean Acker. En plus, je donne \$200 par semaine à la Famous Players pour que ces messieurs répondent en mon nom à toutes les lettres que je reçois de mes admiratrices; de sorte qu'à la fin du compte, il me reste environ \$50 en poche pour acheter mes cigarettes.

Vous devez comprendre qu'il me faut vivre sur un haut pied, comme tout grand artiste doit faire. Mais, si j'attaque le contrat qui me lie avec mes patrons, ce n'est pas tant pour faire augmenter mon traitement que pour défendre un principe.

En ce moment, la loi m'oblige à ne travailler que pour la Famous Players, mais comme mon contrat est injuste, je ne travaillerai pas pour eux; je ne travaillerai pas du tout. Je suis convaincu que les tribunaux me donneront raison, quand ils auront à entendre ma cause. Je vais continuer à lutter, à combattre. J'appartiens d'ailleurs à une race combative. Je suis un romain et mon sang latin bouillonne dans mes veines.

—Mais, lui répondit le journaliste, votre contrat vous assure de \$2,000 et de \$3,000 par semaine, l'an prochain.

—Je sais, répliqua Rodolph, mais que m'importe, puisque je pourrais en faire \$7,000 à la tête de ma propre compagnie. D'ailleurs, je le répète, ce n'est pas la question d'argent qui m'embête. Je combats pour un principe. Je n'entends pas que mes directeurs se moquent de moi et me maltraitent, pour se débarrasser de moi, ensuite, quand le goût leur en viendra. J'ai une femme et de lourdes responsabilités et je me dois de tenir mon rang.

Mais, pour le moment, Valentino est lié par un terrible contrat. Nous comprenons très bien sa dou-

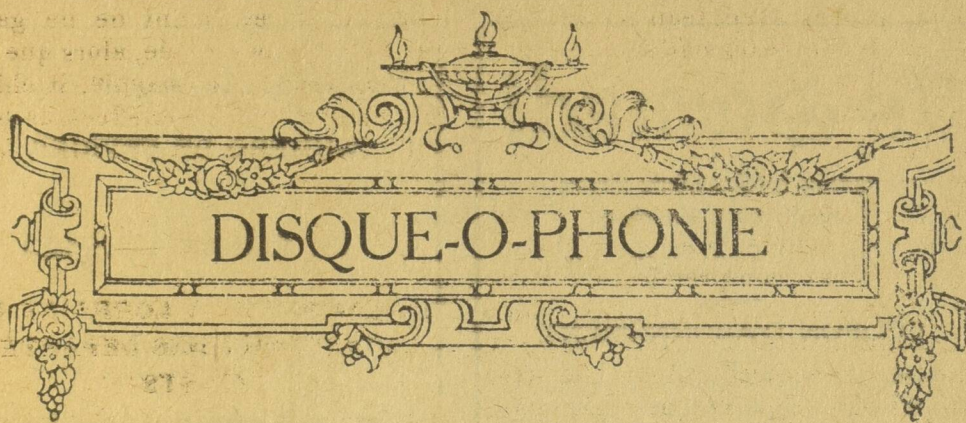
leur. C'est embêtant de ne gagner que \$60,000 par année, alors que seul, avec sa propre compagnie, il chiffrerait peut-être ses bénéfices dans les millions, comme l'heureux couple Pickford-Fairbanks.

—o—

L'ALSACE ET LA LORRAINE DE- VIENDRONT DES DEPARTE- MENTS

On s'attend à ce que le régime administratif qui existe encore en Alsace-Lorraine, provinces redevenues françaises à la suite de la guerre, disparaisse ce mois-ci. Dans les premières semaines de l'année nouvelle, ces deux provinces seront divisées en départements et réunies graduellement à la mère patrie. L'administration de ces départements ressemblera à celle de tous les autres départements de France. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, tolérée sous le présent régime, sera abolie.

Cette mesure n'est pas sans susciter de vifs commentaires dans certains cercles conservateurs d'Alsace et de Lorraine. Par contre, les Alsaciens et Lorrains libéraux se réjouissent de ce rapprochement. Toutes les choses d'administration et de législation seront remises aux mains du ministre de l'Intérieur. Le système qui existe là depuis l'armistice rappelle trop bien aux habitants de ces provinces l'ancien régime allemand, c'est pourquoi il ne fut jamais tenu en grande faveur. Les citoyens d'origine allemande seront tolérés dans ces deux nouveaux départements, mais ils n'auront accès à aucune charge officielle.



Afin de répondre à la demande de nombreux lecteurs, nous ouvrons un nouveau département sous la rubrique: DISQUE-O-PHONIE, dans lequel sera publié chaque mois le texte français des partitions d'opéra et mélodies enregistrées sur le gramophone. On verra bien remarquer que "La Revue Populaire" est la seule revue avec "Le Samedi" qui rend ce service à ses lecteurs, tenant avant tout à les obliger de toutes façons. Nous conseillons à tous nos lecteurs de détacher ces pages précieuses et de les garder en lieu sûr pour, à la fin de l'année, les réunir en un album qui leur restera et leur permettra de mieux goûter les chants d'un disque. Car ce n'est pas tout de comprendre une musique, il faut aussi saisir les mots d'une mélodie, d'une partition d'opéra ou d'une chanson populaire.

Aïda

(Verdi)

Enregistré sous le No 88127, disque "La voix de son Maître", par Enrico Caruso.

CELESTE AIDA

Si j'étais ce soldat! O sort auquel j'aspire!

Si je pouvais conduire

Au combat nos guerriers!

Etre vainqueur! rentrer à Memphis dans ma

[gloire.

A toi, chère Aïda, consacrer mes lauriers...

Disant: "Tu m'inspiras! Je te dois la victoire!"

O céleste Aïda! toi dont la grâce

Que rien n'efface

Sait tout charmer,

A toi mon âme est enchaînée,

Ma destinée

Est de t'aimer!

Qu'Isis m'entende,

Que je te rende

Ton beau pays, tes jours heureux;

Que je te donne

Une couronne,

Un sceptre d'or digne des dieux!

Lucie de Lammermoor

(Donizetti)

Enregistré sous le No 74509, disque "La voix de son Maître", par Amédita Galli-Curci.

SCENE DE LA FOLIE

Mon nom s'est fait entendre au milieu de vos

[chants!

C'était sa voix si chère et si connue...

Edgard! je te suis rendue. —

Viens, je me suis soustraite au pouvoir des

[méchants.

Auprès de la fontaine

Viens t'asseoir à l'écart.

O ciel! là-bas... là... quel spectre se traîne!

Il nous sépare! hélas! Fuyons, fuyons, Edgard

Le chant de la fauvette au fond des bois

[résonne!...

Tressons-moi

Quelle douce harmonie! elle descend du ciel...

C'est l'hymne des noces... L'autel

Pour nous s'apprête... O délice!

Le bonheur dans mon âme a versé son calice

L'autel rayonne... un doux parfum dans l'air

Se respire. Voici le prêtre.

A toi ma vie, et tout mon être.

Conduis-moi par la main, ô mon Edgard si cher.

Le Samedi

*Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO DE FEVRIER

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

LE BAISER MORTEL

par

PAUL DE GARROS

Retenez d'avance votre prochain numéro.

LE FILM

*Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

SI VOUS DEMENAGEZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

LE LAIT

Borden's EAGLE BRAND

TIENT LES BEBES EN SANTE

Au cours des 66 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle,) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Demandez un exemplaire gratuit
sur les soins et l'alimentation
des bébés.

Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

THE BORDEN COMPANY LIMITED

MONTREAL

Entered March 23 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt, U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.